This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

37548.28

MARGUERITE D'AUTRICHE

ET

JEHAN LEMAIRE DE BELGES

OU

DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS AUX PAYS-BAS

SOUS MARGUERITE D'AUTRICHE

PAR

FRANCISQUE THIBAUT

Ancien Elève de la Faculté des Lettres de Lyon

PROFESSEUR AU LYCÉE DE LYON

PARIS

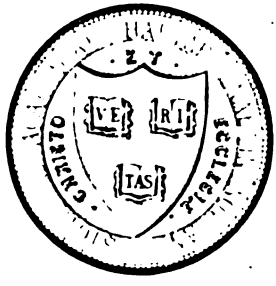
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

RUE BONAPARTE, 28

—

1888

B 48.28



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS HOLLIS, F.R.S.,

OF LINCOLN'S INN,

LONDON, ENGLAND.

21 May, 1838.

MAY 21 1898
LIBRARY.

Bourg, imprimerie Victor AUTHIER.

HARVARD

A M. L. CROUSLÉ

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE A LA SORBONNE

Hommage de profond respect
et de
vive reconnaissance

AVANT-PROPOS

Le travail que nous entreprenons se composera, comme le titre l'annonce, de deux parties bien distinctes.

La première sera consacrée à Marguerite d'Autriche. Nous rappellerons d'abord ce qu'il faut que l'on sache de la vie de cette princesse ; nous apprécierons ensuite sa correspondance et ses poésies ; nous exposerons en troisième lieu la part qu'elle a prise au mouvement des arts ; enfin, nous définirons l'esprit général de la littérature pendant sa régence.

Jehan Lemaire de Belges fera l'objet de la seconde partie. Après avoir reconstitué sa vie, nous le considérerons successivement comme historien, comme pamphlétaire, et comme poète.

Sous les noms de Marguerite d'Autriche et de Jehan Lemaire, réunis à dessein, nous nous proposons réellement d'étudier une époque de l'histoire des arts et des lettres aux Pays-Bas : c'est l'époque qui s'étend de la fin du xv^e^ siècle au premier tiers du xvi^e^.

Nous ne voulons point mentionner ici tous les documents que nous avons utilisés ; nous tenons simplement à dire que nous avons lu avec soin les travaux de nos

devanciers, mais que nous nous sommes efforcé de réunir une somme de notions plus précises et plus méthodiques sur toutes les parties qui intéressent notre sujet. Pour obtenir les renseignements qui nous étaient nécessaires, nous n'avons ménagé ni les recherches ni les voyages.

Aussi, sommes-nous heureux de nous acquitter envers les savants français et étrangers qui nous ont aidé dans notre tâche avec tant de courtoisie. Nous remercions particulièrement M. Brossard, archiviste du département de l'Ain ; M. Jarrin, président de la Société d'Emulation de l'Ain ; M. Finod, archiviste du département du Nord ; M. Du Rieu, bibliothécaire de l'Université de Leyde ; M. Van der Hœghen, bibliothécaire de l'Université de Gand ; M. Paul Frédéricq, professeur à la même Université ; M. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; Mgr Namèche, le vénérable Recteur de l'Université de Louvain, et M. Campbell, bibliothécaire d'Amsterdam.

LISTE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX DOCUMENTS, IMPRIMÉS OU MANUSCRITS

Cités dans cet ouvrage.

IMPRIMÉS

ALTMEYER. — *Les Précurseurs de la Réforme aux Pays-Bas.* — 2 v. Brux., 1886.

Archives de la Cour des Comptes de Lille, 1507-31.

BERG (Van den). — *Correspondance de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avec ses amis sur les affaires des Pays-Bas.* — 2 v. Utrecht, 1849.

CHASTELLAIN. — *Chroniques.* — *Et. Buchon.* — 2 v. Paris, 1827.

GACHARD. — *Lettres inédites de Maximilien sur les affaires des Pays-Bas.* — 2 v. Brux., 1851-52.

LEGLAY. — *Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche, de 1507 à 1519.* — 2 v. Paris, 1839.

Id. *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche.* — 2 v. Paris, 1845.

LEMAIRE DE BELGES. — *Œuvres. Ed. de Tournes.* — 1 v. 1549.

MARCHE (Olivier de la). — *Chroniques. — Ed Petitot.* — 2 v. Paris, 1820.

MARGUERITE D'AUTRICHE. — *Comptes.* — 14 v. Archives de Bruxelles.

MOLINET. — *Chroniques et Poésies, éd. Buchon.* — 5 v. Paris, 1827.

MOUSKÈS. — *Chronique, éd. de Reiffenberg.* — 2 v.

RÉMY DU PUYS. — *Chroniques.* — 2 v.

RUELENS. — *Recueil de chansons, poèmes et pièces en vers français relatifs aux Pays-Bas.* — 3 v. Brux., 1876.

MANUSCRITS

BOUTON (Claude). — *Mirouer des Dames.*
Bib. roy. Brux. M^st^ 10,557.

FOSSETIER. — *Chroniques.*
Bib. roy. Brux. M^ss^ 10,509, 10,510, 10,511, 10,512, 10,513.

Id. *Vie de Crist.*
Bib. roy. Brux. M^st^ 9,220.

LADAN (Nicaise). — *Chroniques.*
Bib. roy. Brux. M^st^ 14,865.
Bib. de Valenciennes. M^st^ 520.
Bib. d'Arras. M^ss^ 682, 383, 1,082.
Bib. nat. f. fr. M^st^ 9,692.

LEMAIRE DE BELGES. — *Des pompes funebres anticques et modernes.*
Bib. nat. f. fr. M^st^ 22,326.

Id. *Poésies.*
Bib. nat. f. fr. M^st^ 1,721.

MARGUERITE D'AUTRICHE. — ***Ballades et Rondeaux.***
Bib. roy. Brux. M^{s} 10,572.

Id. *Chansons.*
Bib. roy. Brux. M^{s} 11,239.

Id. *Chansons.*
Bib. roy. Brux. M^{s} 228.

Id. *Complainte sur la mort de Maximilien.*
Bib. roy. Brux. M^{s} 119.

Id. *Basses dances.*
Bib. roy. Brux. M^{s} 9,085.

Id. *Discours sur sa vie et ses infortunes.*
Bib. roy. Brux. M^{s} 10,926.

MAROT J. — *Prieres sur la Restauracion de la sancté de Madame Anne de Bretaigne.*
Bib. nat. f. fr. M^{s} 1,539.

MOLINET. — *Traité pour l'instruction de ceulx qui veulent apprendre lart de rethorique.*
Bib. nat. f. fr. M^{s} 7,981.

CHAPITRE PREMIER

Vie de Marguerite d'Autriche.

ENFANCE DE MARGUERITE, SON MARIAGE AVEC CHARLES VIII; SON ÉDUCATION EN FRANCE. SON SECOND MARIAGE AVEC JEAN DE CASTILLE, SON TROISIÈME MARIAGE AVEC PHILIBERT LE BEAU, SON VEUVAGE, ET SON DÉPART POUR LES PAYS-BAS; MARGUERITE GOUVERNANTE GÉNÉRALE DES PAYS-BAS, SON RÔLE POLITIQUE, SA VIE INTIME AU PALAIS DE MALINES, SES DERNIÈRES ANNÉES, SA MORT.

Fille de Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne, Marguerite d'Autriche naquit à Bruxelles, le 10 janvier 1480. Elle fut baptisée, à Sainte-Gudule, par Révérend père en Dieu, maître Ferry de Cluny, évêque de Tournay; elle avait pour parrain, Philippe de Clèves, et pour marraine, Marguerite d'York, veuve de Charles le Téméraire (1). Elle passa sa première enfance dans le vieux palais de Bruxelles, détruit en 1731. Elle avait deux ans à peine, quand sa mère mourut des suites d'une chute de cheval, le 27 mars 1482. Suivant une clause du traité d'Arras, conclu entre Louis XI et Maximilien, elle fut fiancée au Dauphin Charles VIII. C'étaient les Gantois qui avaient négocié ce mariage. En vertu d'un ancien privilège, ils avaient en leur pouvoir

(1) Molinet. *Chr.*, *Ed. Buchon*. t. II, p. 228.

les enfants de Maximilien. Ils souffraient de la guerre qui paralysait leur commerce, « et tant pour éviter effusion de sang, que pour le salut de la chrétienté » (1), ils avaient imposé cette union, « Maximilien voulsist il, ou non ».

On amena Marguerite en France avec une escorte de chevaliers autrichiens et flamands. Elle était accompagnée du seigneur de Ravestain, du chancelier de Brabant, de l'abbé de Saint-Bertin, et de plusieurs nobles dames. On la remit entre les mains de Monseigneur de Beaujeu, de Madame Anne sa femme, du seigneur de Saint-Vallier, et de Madame de Dunois. Elle fut d'abord conduite à Paris « dont les rues étaient honnêtement tapissées » (2), et, quelques jours après, à Amboise. Le Dauphin, qui avait 12 ans environ, consentit à la prendre pour femme, en présence d'une nombreuse assemblée, et il l'épousa, selon l'usage, avec la main et l'anneau : Edouard, roi d'Angleterre, en mourut de désespoir (3). Le chef de l'ambassade, l'abbé de Saint-Bertin, prononça un savant discours pendant la cérémonie des fiançailles, et compara cette alliance à celle du roi Assuérus avec la reine Esther (4).

Marguerite passa dès lors sous la tutelle de la régente, Anne de Beaujeu, dont tous les historiens ont loué la prudence et l'énergie. Elle vivait à côté de cette femme illustre, au château d'Amboise (5), au milieu des beaux livres, des riches collections, et de toutes les œuvres

(1) Molinet. *Chr.*, t. II, p. 378.
(2) *Ibid.*, p. 379.
(3) Comines l. VI, c. 8.
(4) Mol t. II, p. 381.
(5) Ol. de la Marche. *Chr.*, *Ed. Petitot*. t. II, c. 10.

d'art rassemblées dans cette noble maison. Souvent, elle quittait cette demeure pour aller à Chenonceaux, à Chissay, et à Chaumont, prendre part à quelque gracieux déduit.

D'autres fois, elle se rendait au Louvre avec sa nourrice et sa dame d'honneur, Madame du Secret ; mais les jeux et les promenades n'occupaient point tous ses moments, rien n'était négligé pour cultiver son esprit, et l'orner, de bonne heure, des diverses connaissances que comportait l'époque. Elle apprit la langue latine, comme toutes les femmes illustres de son temps, elle la parlait et l'écrivait avec facilité. Elle lut aussi les différentes chansons de gestes : avec les poètes du premier cycle, elle admira les grandes chevauchées des preux, depuis la défaite de Roncevaux, jusqu'au noble mouvement des Croisades ; les poètes du second cycle déroulèrent à ses yeux l'histoire du peuple breton, dans les aventures merveilleuses du roi Artus et des Chevaliers de la Table-ronde : elle connut enfin, par les poètes du troisième cycle, les traditions de la Grèce et de Rome, mêlées aux souvenirs de l'Orient.

A l'occasion des fêtes de l'Epiphanie, de Noël, de Pâques, et de l'Ascension, la petite reine, comme on l'appelait, assistait à la représentation des mystères, et voyait défiler, dans des costumes de velours, de brocart, et de soie, les prophètes, les apôtres, et les martyrs, dont la vie servait à la fois au divertissement et à l'édification des fidèles.

Outre la connaissance de la langue française et de la langue latine, Marguerite acquit aussi, dans ses premières années, un talent que lui ont reconnu tous les historiens, nous voulons parler de son talent pour le dessin et la

peinture. Elle dut prendre des leçons de Jean Perréal. Si plus tard elle le chargea de construire l'église de Brou, n'est-ce pas à Amboise qu'elle se souvenait de l'avoir apprécié ?

C'est encore à la Cour de France qu'elle « s'exerca louablement en musique vocale et instrumentaire » (1). Plus tard, elle trouva même les loisirs nécessaires pour s'essayer dans la composition ; elle nous a laissé en effet quelques chansons aux airs simples et doux, telles que les aimaient nos pères.

Mais, tandis qu'elle était ainsi « richement entretenue, fort bien accoustrée, et notablement accompagniée de quatre vingt dix à cent nobles femmes » (2), des événements se produisaient, qui devaient changer le cours de sa destinée. S'il faut en croire Pasquier (3), elle avait eu, dans un songe, le pressentiment des malheurs qui allaient la frapper.

François II, duc de Bretagne, venait de mourir, et sa fille Anne se trouvait dès lors l'unique héritière de ce vaste fief, dont les maîtres prétendaient ne relever de personne, « fors de Dieu tout puissant » ; aussi, Marguerite fut-elle bientôt répudiée par Charles VIII, qui préférait la possession immédiate de la Bretagne à l'espoir incertain de réunir un jour aux domaines royaux les comtés d'Artois et de Bourgogne. Il épousa donc Anne de Bretagne, et, malgré les clauses du traité d'Arras, il renvoya la fille de Maximilien. Cette dernière cependant ne quitta la France que deux ans après le

(1) Lemaire. *Cour. Marg., Ed. de Tournes*, p. 50.
(Toutes nos citations sont tirées de cette édition.)
(2) Mol. t. IV, p. 200.
(3) Pasq. *Rech.*, L. V, c. 24.

mariage de Charles VIII, et l'on sait fort peu de chose sur l'existence ambiguë qu'elle dut mener, à la suite de sa répudiation, au château de Melun (1). Elle partit enfin, en 1493, suivie d'un grand nombre de seigneurs et de dames, qui l'accompagnèrent jusqu'aux limites du royaume ; elle descendit de sa litière près d'un moulin qui séparait la France des Etats de son père, elle remercia ceux qui l'avaient escortée, et les pria de la recommander au Roi, dont elle emportait le meilleur souvenir.

C'était une erreur. Elle n'oublia jamais l'outrage qu'elle avait subi ; à Cambrai, les habitants la reçurent avec une grande pompe, et crièrent *Noël* à son arrivée. Cette exclamation toute française la blessa vivement ; aussi, leur disait-elle, dans son dépit (2) : *Ne criez pas Noël, mais bien : Vive Bourgogne !* De là, elle se rendit près de son père.

Ce prince, qui présente avec sa fille un contraste si frappant, ne laissa pas cependant de lui communiquer quelques-uns des goûts que les historiens nous ont révélés en lui. Il avait le culte des arts : il aimait avec passion la musique et la peinture, il protégea Van der Goes, et il anoblit Albert Durer : aussi, Marguerite ne perdit-elle pas, au milieu des Flamands et des Autrichiens, cet amour du beau, dont elle donnera plus tard tant de preuves éclatantes.

Nous voyons donc quelle éducation, noblement entendue, elle reçut à la Cour de France et dans les Etats de son père ; ce n'était là encore qu'un commencement. A mesure qu'elle grandira, elle fera d'autres voyages, elle verra des mœurs nouvelles, et ajoutera d'autres connaissances à celles qu'elle avait acquises.

(1) Lem. *Cour. Marg.*, p. 61.
(2) Mol. t. IV, p 388.

Charles VIII, à peine affranchi de la tutelle d'Anne de Beaujeu, venait de conquérir le royaume de Naples. Son expédition ressemblait à une promenade à travers les villes de l'Italie. Il s'était emparé de Reggio, et il menaçait la Sicile qui appartenait à la couronne d'Espagne. Ferdinand et Isabelle essayèrent alors de former une ligue contre lui, et s'adressèrent, dans ce but, au roi Maximilien. Ils lui proposèrent une double alliance : l'archiduc Philippe épouserait l'infante Jeanne de Castille, et Jean de Castille serait uni, de son côté, à Marguerite d'Autriche. Ces conventions furent acceptées de part et d'autre, et Marguerite, au printemps de 1497, partit de Flessingue, pour se rendre par mer à la Cour d'Espagne.

Molinet nous a conté les péripéties « et les griefs tourmens » de ce voyage (1). Une tempête s'abattit sur la flotte qui transportait la princesse, et fit courir aux passagers les plus graves dangers. C'est après ces « terribles et admirables troublemens d'oraige véhémens » qu'elle composa deux vers bien connus. Les jeunes filles de sa suite racontaient « par gracieuse oisiveté » (2) la frayeur qu'elles avaient éprouvée, la nuit précédente; elles prièrent Marguerite de leur faire connaître l'épitaphe qui lui eût convenu, si la mer les avait englouties. La princesse se recueillit un instant, et leur débita le distique suivant :

Ci gist Margot la gentil' damoiselle,
Qu'ha deux marys et encor est pucelle.

Elle débarqua, au mois de mars 1497, à Saint-André de Galice; un connétable avait été envoyé à sa rencontre,

(1) Mol. t. v, p. 67.
(2) Lem. *Cour. Marg.*, p. 48

avec 120 mulets chargés de vaisselle et de tapisseries (1). Le roi lui-même vint la trouver à Burgos ; « aux approches, Madame volut lui baiser les mains, ce que soulffrir ne volut ; mais toutes fois elle persévéra en son emprinse, tellement qu'elle baisa à son désir la main du roy, et du prince, son mary et espoux, et lors trompettes et clarons, instrumens, tubes et chaleumes eslevèrent mélodie tant extrême et fort haulte, que l'on n'eusist peu oyr Dieu tonner ». Quelque temps après, l'archevêque de Tolède célébra le mariage, en présence d'une affluence extraordinaire, dans la ville de Burgos ; mais cette union devait bientôt être rompue. La même année, Jean de Castille fut pris de la fièvre, et il mourut au bout de trois jours, le 4 octobre 1497. Marguerite en éprouva une violente douleur, et, sous l'empire de ces émotions, elle accoucha d'un enfant mort-né.

Après avoir séjourné en Espagne deux années environ, elle revint chez son père. Elle était âgée de vingt ans ; mais, malgré sa jeunesse, elle était mûrie déjà par l'adversité. Ce temps n'avait pas été perdu pour la culture de son esprit : elle avait ajouté à ses connaissances la pratique de la langue espagnole, et s'était initiée, au milieu des hommes les plus distingués de cette époque, à la direction des affaires et aux intrigues de la politique. La situation de l'Espagne était alors extrêmement florissante : Ferdinand et Isabelle avaient agrandi encore les possessions que leurs prédécesseurs leur avaient transmises, ils avaient arraché à l'islamisme le royaume de Grenade, Christophe Colomb avait découvert pour eux un monde nouveau, ils s'étaient enfin créé des alliances,

(1) Mol. t. v, p. 68.

en plaçant trois filles sur les trônes d'Angleterre, de Portugal, et d'Autriche. Aussi, peut-on soutenir avec quelque raison que Marguerite a trouvé, à la Cour d'Espagne, les plus parfaits modèles de cette dextérité diplomatique, qu'elle montra plus tard dans l'administration des Pays-Bas.

Pendant qu'elle oubliait, à Namur, les malheurs qui l'avaient frappée, elle fut recherchée en mariage par de nombreux prétendants. Elle choisit, parmi ceux que sa naissance et son grand nom attiraient autour d'elle, le duc de Savoie, Philibert le Beau. Ce prince était d'une honorable incapacité, et s'occupait plus de plaisirs que d'affaires. Grand, gros, robuste, cavalier accompli, fort aimé des dames, passionné pour la chasse et les chevaux, curieux de sa toilette, et recherché dans son ajustement, il faisait briller, dans les tournois auxquels il aimait à se mêler, sa vigueur et son adresse. Marguerite partit donc de Bruxelles, en 1501, pour aller rejoindre, à Genève, cet époux qu'elle ne conserva pas longtemps. Elle cheminait tout doucement, « à cause des jours fort courts, et des voyes et passaiges mal convenables » (1). Les villes qu'elle traversa tinrent à honneur de lui souhaiter la bienvenue, et lui offrirent, pour la plupart, des tonneaux de vin, des cerfs, des sangliers, des perdrix, des lapins, et des veaux gras. L'évêque de Troyes lui abandonna les clefs de son cellier, tant qu'elle séjourna dans la ville épiscopale. A Dôle, les habitants lui donnèrent « six poinchons de vin, six moutons, six veaulx, six douzaines de chappons, six oyes saulvaiges, et douze cheveaulx chergez d'avoine » (2). Le bâtard de Savoie

(1) Mol. t. v, p. 151.
(2) *Ibid.*, p. 157.

l'épousa par procuration : il fit placer Marguerite sur un lit de parade, et il se coucha près d'elle, « présens tous ceulx et celles qui avoient esté aux espousailles » (1). De là, Marguerite se dirigea vers Roman-Motier, petit village situé à deux lieues de Genève, et perdu au milieu d'un ravin solitaire. On voit encore les ruines du cloître où fut célébré le mariage, et, comme au moyen âge, la voix du guetteur annonce les heures pendant la nuit.

A Genève, Marguerite (2) vit donner en son honneur des fêtes brillantes, « des joustes, et des tournoys », dans lesquels les seigneurs combattirent à « gros cops de lances, fer esmolu, tant et si longuement, que lesdites lances estoient par pièces ». A Chambéry, on lui fit la plus brillante réception ; à Bourg, les nobles visiteurs reçurent aussi un accueil empressé. Les bourgeois de cette petite cité n'éprouvaient pas cependant un médiocre embarras : ils venaient d'acheter 50,000 briques pour relever les remparts, et ces dépenses avaient épuisé la caisse municipale. Après une chaude discussion, on convint d'emprunter 700 florins ; avec cette somme, on put préparer des divertissements, et offrir, tant au gouverneur de la Bresse, qu'à Philibert et à Marguerite, quatre douzaines de bons fromages, douze pots de confitures, et quatre tonneaux de vin (3).

Marguerite se dirigea ensuite vers le château des ducs de Savoie, à Pont-d'Ain, village situé sur les confins des anciennes provinces de Bresse et du Bugey. Elle passa là les plus beaux jours de sa vie. Tout la conviait à la joie, la santé, la jeunesse, un avenir riche

(1) Mol. t. v, p. 159.
(2) *Ibid.*, p. 166.
(3) *Arch. de la Ville de Bourg.* An. 1501.

d'espérances, aussi beau que l'horizon qu'elle avait sous les yeux. On trouverait difficilement un paysage plus harmonieux et plus doux, que celui qu'on découvre de la colline, où se dresse la haute tour du château. Au bas, dans la plaine, coule la rivière d'Ain, arrosant des noyers, des saules, et des peupliers ; des villages courent sur les pentes des montagnes où mûrit la vendange, quelques ruines de donjons solitaires montrent leurs crevasses dans lesquelles poussent d'énormes noisetiers, tandis que l'horizon qu'embrasse le regard se confond, dans le lointain, avec les premières cimes du Bugey. De tous les lieux témoins des joies et des tristesses de Marguerite, aucun ne laisse dans l'âme une impression plus mélancolique. Sous ces grands tilleuls, que l'on appelle encore aujourd'hui les *Savoyards*, dans cette résidence qu'occupent maintenant de vieux prêtres, se réunissait autrefois toute la noblesse des environs. Gentilshommes et châtelaines venaient prendre part à de joyeux ébattements. La chasse surtout était le passe-temps favori de Philibert, « verd en aage, gaillard de corps, et dardant courage » (1). Au matin, se faisaient entendre les aboiements de la meute, et les cris des piqueurs, et les sons du cor d'ivoire ; le cortège partait avec l'aube, et revenait avec les derniers rayons du soleil. Le soir, la longue table de chêne réunissait les convives dans la salle décorée de hures, de pieds de biche, et de bois de cerf. Un jour, Philibert avait poursuivi longtemps une bête fauve : il arriva tout haletant près d'une fontaine, où la fraîcheur de l'eau et l'ombrage d'un bocage l'invitaient à se reposer. On était au commencement de septembre, et la chaleur à

(1) Lem. *Cour. Marg.*, p. 7.

t encore accablante. Il se fit servir son repas
)out de quelques instants, il éprouva des
; commença à baisser le chef et à se dou-
nt » (1) : le froid s'était emparé de lui, une
clara, et le duc mourut, brusquement em-
ptembre 1504, au château de Pont-d'Ain,

nerite aux yeux de laquelle la vie un ins-
ı sourire éprouvait de nouveau toutes les
)rt. Son caractère que nous avons vu se
empire de diverses circonstances, se des-
ment encore, et prend un relief que rien
; altérer. Semblable à ces âmes blessées
egards que pour le ciel, selon la belle ex-
ossuet (2), Marguerite ne songea désor-
er à son époux un magnifique tombeau.
)ur ne plus la quitter, cette devise que la
es a ciselée partout à l'église de Brou :

rtune fort une.

réservait cependant d'autres amertumes,
temps après, l'archiduc Philippe, son
à Burgos. Les États-Généraux, qui ve-
convoqués à Malines, pour examiner la
neux duc de Gueldre, infidèle à ses enga-
ıt pourvoir aussitôt à la tutelle des enfants
nt, et à la régence du pays. Les députés
oposèrent à l'assemblée de confier cette
milien ; ce dernier accepta sans hésitation.
il ne pouvait s'acquitter de cette double

. *Marg.*, p. 11.
' *la profession de foi de Mlle de la Vallière.*

charge, il se fit suppléer par sa fille. Réunis une seconde fois, à Louvain, au mois de mars 1507, les Etats-Généraux proclamèrent Marguerite gouvernante des Pays-Bas. Cette blonde jeune femme, aux cheveux « de couleur aureine » (1), aux joues arrondies, à la bouche sévère, aux beaux yeux « clers » (2), allait éclipser les diplomates les plus renommés de l'Europe, et montrer une dextérité qu'elle devait aussi bien à son éducation qu'à sa précoce expérience. Elle n'avait encore que 26 ans, mais elle avait vu déjà « (3) le regime et façon de faire, et les differences des nations françoise, bourguignonne, haynnuiere, flandroise, germanique, angloise, espaignole, morisque, savoyenne, et italique et de plusieurs autres ». Elle avait éprouvé « la foy, le service, la gentillesse, et la constance des uns ; la fraude, la nuisance, la utilité, et la legereté des autres ; la perseverance, et la muableté de diverses affections humaines ». Elle avait enfin « plus experimenté en son aage, que nulle autre dame dont on fasse memoire, quelque diuturnité de temps quelle ayt vescu ».

Le 27 mars 1507, Marguerite s'installa dans le palais qu'on avait préparé pour elle et pour ses pupilles, à Malines. Elle fit de son temps deux parts bien distinctes ; l'une était consacrée aux affaires, et l'autre à des divertissements de toute nature ; nous la suivrons successivement à son Conseil, et dans les détails de sa vie quotidienne.

Marguerite se concilia d'abord la bienveillance du roi d'Angleterre, Henri VII ; elle prévint ensuite Jules II en

(1) Lem. *Cour. Marg.*, p. 12.
(2) Id. *Amant* verd, p. 151.
(3) Id. *Cour. Marg.*, p. 66.

sa faveur, et finit par séduire Louis XII, dans la société duquel elle avait passé une partie de son enfance, au château d'Amboise. Elle était à peine arrivée aux Pays-Bas, qu'elle échangea aussitôt avec lui une correspondance galante et coquette. Louis XII fut pris au piège, et il s'abusa, de la meilleure foi du monde, sur les intentions de celle qu'il appelait sa cousine, sa vassale, sa gracieuse maîtresse.

Elle remporta sa première victoire, en faisant signer, le 10 décembre 1508, la convention de Cambrai, dont les clauses étaient si funestes aux véritables intérêts de la France. La cause prétendue de cette célèbre conférence, où brilla le Cardinal d'Amboise, avec lequel Marguerite faillit « se prendre au poil », était d'aplanir, par une discussion courtoise, les difficultés qui divisaient Maximilien et Louis XII ; mais le but réel était de tourner les forces de la France contre la République de Venise. Le pape avait été l'auteur véritable de cette ligue : Maximilien, de son côté, éprouvait une haine violente pour ce peuple de marchands, les plus riches de l'Europe ; le duc de Savoie voulait leur reprendre l'île de Chypre, et le roi d'Espagne élevait des prétentions sur les villes maritimes du royaume de Naples. Marguerite retirait de la conclusion de cette affaire un double avantage : Louis XII dépensait ainsi contre Venise une partie de ses ressources, et se mettait dans l'impossibilité de soudoyer le duc de Gueldre. Elle était de la sorte délivrée de ce voisin turbulent, que le roi de France favorisait de tout son pouvoir, bien qu'il l'appelât, en public, un fou, une mauvaise tête, et qu'il « le donnât à tous les diables ».

Quelques années plus tard, Marguerite est encore l'âme d'une autre coalition, formée contre nous. Henri VIII

venait de succéder à son père, Henri VII, sur le trône d'Angleterre ; pour combattre Louis XII, il fit appel au roi d'Aragon et à Maximilien. Maximilien surtout accepta sans retard la solde que lui proposait Henri VIII, et il promit d'amener des forces nombreuses, à condition de recevoir chaque jour cent écus d'or. On sait quels furent les résultats de cette campagne : les troupes de Louis XII furent battues à la journée des Eperons, le 7 août 1513; Bayard, la Palisse, Longueville, les meilleurs capitaines en un mot, tombèrent aux mains des ennemis, et la ville de Térouanne fut réduite à capituler, après une honorable résistance. Les Anglais marchèrent ensuite contre Tournay, qui ne tarda pas à ouvrir ses portes à l'arrivée d'Henri VIII. Un armistice fut proclamé entre les belligérants, et un triple traité, signé à Londres, assura la paix de l'Europe. Louis XII dut payer un million au roi d'Angleterre, et, pour recouvrer Boulogne et Tournay, il épousa la sœur d'Henri VIII.

Profitant des embarras du roi de France, les Suisses, excités en secret par Marguerite, entrèrent dans le duché de Bourgogne, au nombre de 20,000. Ils assiégèrent Dijon qui se rendit, et ne se retirèrent qu'après avoir reçu de la Trémouille 400,000 écus d'or. C'était ce qu'ils désiraient : ils avaient « desjà maingé des ducatz du pape, ils avoient grant fain de maingier des escus de France » (1). Ce ne fut pas sans peine que Louis XII put retrouver des alliés, obtenir un armistice, et signer enfin, grâce à l'intermédiaire de Léon X, une paix à laquelle il ne survécut que peu de temps.

Quatre ans après, Maximilien meurt lui-même dans la

(1) Leglay. *Cor. de l'Emp. Max. et de Marg. d'Aut.*, t. I, p. 474, t. II, p. 3.

haute Autriche, le 19 janvier 1519. Marguerite saisit aussitôt cette occasion pour assurer la couronne impériale à l'archiduc Charles. Elle déploie dans cette affaire une rare activité. Elle fait d'abord appel aux lumières des théologiens et des docteurs en droit ; mais elle apporte dans la lutte des arguments d'une puissance non moins irrésistible, nous voulons dire les carolus et les florins d'Allemagne (1). Immédiatement, quatre voix paraissent acquises au jeune Charles ; ce sont celles des Electeurs de Mayence, de Cologne, de Bohême et de Brandebourg ; peut-être obtiendra-t-on encore celle des Electeurs de Trèves et de Saxe : 75,000 écus vont décider les hésitants. Cette somme ne suffit pas : l'ambassadeur Courteville reçoit 45,000 florins, il donnera 20,000 ducats à Frédéric comte Palatin, un service d'argent et des tapisseries à l'électeur de Mayence, et il dépêchera des courriers près du pape, pour que deux cardinaux apportent, sans retard, la couronne impériale dans la ville de Trente (2). Le roi de France, de son côté, ne reste pas inactif. Marguerite redouble d'activité, elle s'assure des Suisses, elle veille sur les Vénitiens, elle se ménage l'appui de Rome, elle sollicite les banquiers Fugger, elle excite le zèle du cardinal de Gurce et des autres serviteurs de la maison d'Autriche. Elle distribue de nouveau 100,000 florins ; elle dépêche le marquis Casimir et le comte de Mansfeld vers Joachim de Brandebourg, cet Harpagon retors et goguenard, auquel les ambassadeurs garantissent les promesses qu'on lui a faites. Cependant les Français « n'y vont pas de paroles seulement, mais d'effect,

1 *Arch. du Nord*, t. IX, p. 367.

2) Leglay, *Négoc. dipl. entre la France et l'Autriche*, t. II, p. 170, 195, 226, 318, 213.

et a main plaine qui fait avoir le precheur bon credit ». On défend aux marchands de prêter aux étrangers, on corrompt les valets des maîtres, « car ces gens icy n'entendent a despendre ny tirer un gigot : ains, quand l'on parle a eulx, faut avoir l'argent en main, comme se l'on alloit au marché ». Les postes même refusent d'avancer, si on ne leur donne de l'argent ; mais la bataille est gagnée. En vain les Français avaient « plainement déclaré qu'ils parviendroient a l'empire, soit par amour, soit par argent, ou soit par force » ; Marguerite peut écrire cette missive triomphante au gouverneur de Lille :

« Nous avons, ceste heure, receu lettres des ambassadeurs du roy, mon seigneur et neveu, estans presentement en Allemaigne, par lesquels ilz nous advertissent comment... MM. les Electeurs du Saint-Empire ont unanimement, par l'inspiracion du Saint-Esprit... esleu mon dit sieur et nepveu en roy des Romains... Ordonnons... que vous en advertissez ses bons subjectz..., leur ordonnant en louer et rendre graces à Dieu nostre createur, par processions, sermons, devotes prieres et oraisons » (1).

François I^er^ trouvera dès lors dans Charles-Quint un adversaire qui sera son égal par le courage, et son maître par l'habileté. Il remportera, il est vrai, la victoire de Marignan ; mais toutes ses tentatives pour recouvrer le duché de Milanais seront vaines, et n'aboutiront qu'au désastre de Pavie.

Ce n'était pas seulement contre les ennemis du dehors qu'elle sévissait ; elle frappait aussi la secte des Luthériens. Bien qu'on doive lui tenir compte de la modération relative qu'elle montra dans la répression des doctrines nouvelles, elle n'en ouvrit pas moins l'ère des

(1) Leglay. *Nég. dipl. entre la France et l'Autriche*, t. II, p. 455.

persécutions. Avant de quitter la Bresse, elle avait déjà fait condamner deux malheureuses femmes, accusées de sorcellerie (1). Les premières rigueurs commencent aux Pays-Bas, à partir de l'année 1524. Les bourreaux, les inquisiteurs, et les docteurs procèdent « a l'examination et correction de plusieurs personnaiges, diffamés, et attains de la secte, et heresie lutherianne » : le frère Henri de Westphalie est même brûlé vif. Marguerite reconnaissait assurément les abus qui s'étaient introduits dans le catholicisme, les scandales qu'avaient provoqués les ventes d'indulgences, et ce que Maximilien appelait « les beaux pratickes de la Sainte Mere de Eglise » ; mais elle voulait, à tout prix, préserver les Flandres des troubles religieux ; voilà pourquoi elle désirait « remedier au fait de la lutherie, car la matiere desirait haste et celerité, et l'avoit Madame fort à cœur » (2).

Enfin, il est un dernier acte qui montre l'autorité dont jouissait Marguerite, c'est le traité de Cambrai. François Ier était revenu de captivité ; mais une fois libre, il avait oublié de tenir ses promesses, et avait même envoyé son héraut, Guienne, défier Charles-Quint. La guerre allait donc recommencer, bien qu'il fût de l'intérêt de tous les États de voir cesser ces hostilités continuelles. Marguerite intervint entre des adversaires également braves et ambitieux, et les rapprocha l'un de l'autre, par une paix qu'elle se chargea de négocier elle-même avec Louise de Savoie. Elle partit de Bruxelles, vers le milieu du mois de juin ; elle était accompagnée d'une suite de personnages, dont un manuscrit nous a conservé les noms (3), et

(1) *Annales de l'Ain*. An. 1883, p. 409.
(2) *Arch. du Nord*. An. 1529.
(3) Nicaise Ladam. *Chr.*, Bib. d'Arras. Mst 682.

les conférences commmencèrent entre les deux « dames », investies des pouvoirs nécessaires pour mener à bien cette entreprise délicate. Le 3 août 1529, tout était terminé ; et, le 5, on publiait la paix, en grand appareil, dans la cathédrale de Cambrai.

Lorsque François I^er^ eut appris la fin de ces conférences, il se rendit lui-même à Cambrai, pour y visiter l'archiduchesse, qui devenait sa tante par le mariage stipulé entre lui et Eléonore d'Autriche, veuve du roi de Portugal.

De grandes fêtes furent données en l'honneur de si hauts personnages ; le 12 août, on se sépara, François I^er^ et sa mère rentrèrent en France, et Marguerite revint à sa résidence de Malines ; ce fut le dernier acte de sa vie politique.

Nous avons représenté Marguerite, mêlée, comme Gouvernante des Pays-Bas, aux plus grands événements de son siècle ; nous la suivrons maintenant dans sa vie privée, et nous la montrerons vaquant, à l'intérieur de son palais, aux occupations les plus diverses, et parfois les plus simples.

Si l'on se reporte par la pensée à l'époque où Malines était habitée par Marguerite, quel contraste ne devait pas présenter la magnificence d'autrefois avec la solitude de ces quartiers, où le visiteur éveille maintenant des échos sous ses pas !

En ce temps-là, derrière ces pignons dentelés, dans ces rues enchevêtrées, vivaient les nombreuses corporations des pêcheurs, des boulangers, des teinturiers, des corroyeurs, et des brasseurs de bière. De grands bateaux sillonnaient la capricieuse rivière de la Dyle, et venaient chercher les toiles, les draps, les tentures et les fers,

pour les exporter dans toute l'Europe. Le commerce, l'industrie et la navigation, avaient pris un essor extraordinaire ; rien n'était plus animé que la vieille résidence de Marguerite, c'était le rendez-vous des familles les plus illustres, venues de toutes les parties des Pays-Bas, pour assister aux chevauchées, aux kermesses, aux ballets, et danser le *Joyeux de Bruxelles* ou les *Filles à marier*. Depuis, la déchéance a frappé cette ville, dont rien ne rappelle plus les bruyantes magnificences : Malines n'est plus qu'une nécropole.

C'était le palais de Marguerite qui offrait le plus d'animation. Sous ses lambris sculptés, Jean Second, Erasme, Corneille Agrippa, Lemaire, se donnaient la réplique, écoutés de Mabuse, Coxcie, Van Orley, tandis qu'un nombreux domestique circulait dans ces salles, où l'on n'entend plus que la voix stridente des commissaires priseurs.

La Comtesse de Hochstrate était attachée spécialement « à la personne de Madame » (1) et avait sous ses ordres des dames d'atour, des femmes de garderobe et des lavandières de corps. De son côté, le Comte de Hochstrate remplissait les fonctions enviées de « Chevalier d'honneur ». Il commandait à 27 gentilshommes chargés de défendre « Madame » et de l'accompagner partout. Il surveillait aussi les cuisiniers, les maîtres d'hôtel, les pâtissiers, les panetiers, les échansons, les écuyers tranchants, les sommeliers, les valets de chambre et les huissiers de salle. Joignez à cette foule de serviteurs les gardes des oiseaux rares et des lions de Charles-Quint,

(1). Quinsonnas. *Matériaux pour servir à l'histoire de Marguerite d'Autriche*. 3 v. t. III, p. 282, 290.

les tapissiers, les palefreniers, les maréchaux des logis, les clercs d'office, les contrôleurs, et vous aurez une idée des fonctions multiples que devait remplir le Chevalier d'honneur.

Malgré sa mélancolie habituelle, Marguerite ne dédaignait point les plaisirs que peuvent procurer la richesse et le bien-être. Sa table surtout était exquise. La cervoise, les vins du Rhin, de Beaune, de Poligny et d'Arbois étaient servis avec profusion ; les pièces de bœuf, de veau et de mouton, les poules, les chapons et les poulets, les carbonnades, les oies, les perdrix, les lapins, les lièvres, les pigeons, les tripes, les saucisses, les pâtés, les fricassées, et « autres menus services », voilà quel était l'ordinaire de son hôtel. Cette grande chère était presque toujours accompagnée de chansons et de divertissements ; il était rare que Marguerite n'eût point quelques musiciens dans la salle où elle prenait ses repas. Aujourd'hui, c'étaient des joueurs de fifres, de tambourins, de hautbois et de rebecs, qui venaient « lui faire passer le temps » ; un autre jour, des compagnons de Valenciennes joutaient devant elle, ou des Hongrois montraient « deux gros et puissants ours ». C'étaient ensuite les enfants de chœur de Notre-Dame du Sablon, ou les chantres de Monsieur de Ravestain, qui disaient chansons « à plesir devant Madame » ; c'étaient enfin des Italiens, des Ecossais, des trompettes de Gand, des ménétriers, qui venaient montrer leur adresse à Madame pendant son souper (1). Les arts ne l'ont-ils point représentée assistant à l'une de ces fêtes ? Voici la vaste pièce où sont réunis des artistes ambulants ; les armes des maisons de Bourgogne et d'Autriche brillent partout, des pages

(1) *Arch. du Nord, passim.*

tiennent en laisse une levrette qui voudrait caresser Marguerite, les échansons versent aux convives les vins de Poligny, un varlet apporte, sur un grand plat, un paon orné de son plumage, les demoiselles d'honneur causent tout bas, tandis que leur maîtresse, sa marmotte étendue sur ses genoux, se tient dans son fauteuil armorié, immobile et rêveuse, écoutant les vieux airs des ménestrels allemands.

Les fêtes succédaient aux fêtes, et présentaient néanmoins dans leur ensemble une grande variété. Aujourd'hui, c'était la cérémonie des obsèques de Philippe le Beau, roi de Castille ; une autre fois, c'était le mariage d'Isabelle, une des filles de Philippe le Beau, avec Christiern II, roi de Danemark ; le trésorier général des finances faisait amener sur la place publique des tonneaux de bière, le peuple prenait part à des kermesses, les gens de métier plantaient des mais devant l'hôtel des nouveaux mariés, tandis qu'à l'intérieur du palais on exécutait les danses nationales.

Quelque temps après, c'était l'entrée triomphale de Charles-Quint dans ses bonnes villes de Flandre. Parfois, c'était Maximilien lui-même qui se rendait près de sa fille ; quoique ce prince fût peu sympathique aux communes flamandes, son arrivée n'en provoquait pas moins de grandes réjouissances à Malines. Joignez enfin à ces visites, les visites des écrivains, des savants, des poètes, des artistes, des Chambres de Rhétorique, et vous pourrez vous représenter quelle devait être la vie de Marguerite.

Elle aimait cependant des plaisirs plus calmes. Une de ses plus chères occupations était de surveiller l'éducation de Charles-Quint. Elle apporta dans ce rôle d'institutrice,

auquel rien ne semblait l'avoir préparée, une merveilleuse aptitude. Elle choisit pour précepteur de l'archiduc, Adrien d'Utrecht, pape plus tard sous le nom d'Adrien IV. Ce savant avait comme collaborateurs des hommes célèbres à des degrés divers : c'étaient Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, Henri de Withem, le jeune marquis Joachim de Brandebourg, Louis Vivès, l'ami d'Erasme, et Vacca « le bon maître d'école ». L'enfant étudiait avec ces différents professeurs le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le flamand. N'était-ce pas un spectacle nouveau que Marguerite donnait au monde, en ne se contentant point, pour son neveu, des exercices chevaleresques qui suffisaient jusqu'alors à la plupart des princes, mais en exigeant qu'il étudiât l'histoire, les langues et les sciences ?

Elle trouvait encore des loisirs pour vaquer à des soins plus vulgaires : des documents précis nous indiquent en effet que ses mains, qui avaient signé le traité de Cambrai, filaient le chanvre, et, parmi les objets mentionnés dans son inventaire, on rencontre un fuseau, une quenouille, et un dévidoir. Elle avait aussi l'habitude de manier l'aiguille ; elle faisait parfois des surprises à son père, en lui envoyant de bonnes chemises de toile, auxquelles « elle avait besongné elle-même ». Aussi, Maximilien, enchanté d'un tel cadeau, lui écrivait-il aussitôt :

« Jay resceu, par le peurteor de cestes, les belles chemises et huves, lesquelles aves aydé de les faere de vostre main, dont sumus fort jeouieulx... Nostre pooir du cors sera reconforté a l'encontre du bon senteor et dusceur de telle belle thoele, lesquels usunt les angels en paradis pour leor abillement » (1).

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 380.

Comme une bonne ménagère, elle ne craignait pas non plus l'odeur de la cuisine. Si quelque plat par hasard avait flatté son palais, elle ne manquait pas d'en indiquer la recette à son père : c'est ainsi qu'elle lui recommandait de manger, pendant les grandes chaleurs, d'excellentes confitures, dont elle avait elle-même éprouvé les effets salutaires :

« J'ai (1) une bonne appoticaire que bien congnoissez, qui s'apelle la contesse de Horne, qui prent paine tous les ans me furnir d'aucunes confitures que sont les meilleurs du monde quelle mesme fait de ses mains ; et puisque les treuve bonnes, me semble que aussi férés-vous, mesmement en ses grandes chaleurs. »

Elle surveillait ses demoiselles d'honneur, et ne ménageait ni les conseils, ni même les punitions, à ces jeunes personnes d'une humeur quelquefois difficile. Elle leur recommandait surtout d'éviter « les caquets » (2) et les conversations inutiles. Pendant les longues soirées d'hiver, elle se livrait à des parties d'échecs ; ou bien, lorsque l'été ramenait les beaux jours, elle parcourait avec elles les forêts de Scheplaken, du Groenendael, et de Boisfort, tandis qu'une meute de lévriers bondissait autour des haquenées. Si l'une d'elles venait à se marier, Marguerite prenait soin de préparer la corbeille de noces. Tantôt elle prélevait sur sa cassette une certaine somme pour l'offrir à la jeune fille, tantôt elle priait Maximilien de réserver au futur époux la première charge qui deviendrait vacante. Ainsi elle accordait des pensions à Charlotte de Prant, à Barbe de Heyle, à Dona Marine,

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 187.
(2) Quinsonnas. *Our. cité*. t. III, p. 314.

à Philippote de la Mark, à Françoise de Bréderode, à Marguerite de Neuville, et à d'autres encore, dont les noms sont conservés dans les Archives de la Cour des Comptes de Lille.

Il semblerait naturel qu'au milieu de cette magnificence, Marguerite eût oublié sa mélancolie habituelle : il n'en est rien cependant. Elle ne recouvra jamais la joie qu'elle avait perdue, et ne trouva ni dans le bruit des fêtes, ni dans l'éclat du pouvoir, la paix qui l'avait fuie. Dès 1508, elle manifestait son désir d'être enterrée à l'église de Brou, près de Philibert le Beau ; et, plus tard, à l'époque même où elle signait le traité de Cambrai, elle avait l'intention de quitter le monde, pour terminer sa vie dans la prière :

« Ma bonne mère, ma mie, écrivait-elle à la supérieure du couvent des Annonciades de Bruges, je suis délibérée faire avec vous une bonne fin, à l'aide de Dieu... Faites prier toutes mes bonnes filles à l'intention que je vous ay tousjours dite ; car le temps approche, puisque l'Ampereur vient, à qui, à l'aide de Dieu, renderay bon compte de la charge et gouvernement que lui a pleu me donner, et ce fait, je me renderay à la volonté de Dieu et de nostre bonne mestresse, sa glorieuse mère, vous pryant, ma bonne mère, ma mie, que ne soye oubliée aux vostres » (1).

Elle ne réalisa point cependant le rêve qu'elle avait caressé ; elle ne put revoir ce pays de Bresse qu'elle avait quitté depuis plus de vingt ans. Atteinte d'une maladie sur laquelle les médecins n'étaient point fixés, elle mourut le premier jour de décembre 1530, à Malines, où sa

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 455

statue s'élève aujourd'hui. Sa fin est enveloppée d'un mystère que plusieurs relations ne sont pas parvenues à dissiper ; ce qu'il y a de plus probable, c'est que Marguerite se fit une blessure au pied, et qu'elle succomba aux suites de cet accident. Nous trouvons, en effet, dans les archives de la Cour des Comptes de Lille, une pièce ainsi conçue (1) :

« A Antoine Loignart 42 sols, pour être allé à Bruges cherchier maistre Pierre Desmaistres, cyrugien de ma dicte dame, affin que incontinent et en poste il se transporte à Cambray, pour curer ung accident qui estoit venu au piet de ma dicte dame. »

L'artiste qui a ciselé la statue de Marguerite, à l'église de Brou, a-t-il voulu perpétuer le souvenir de cette tradition ? Nous ne saurions le dire ; mais, du moins, le pied gauche de cette statue porte une profonde entaille. Son corps, déposé d'abord au couvent des Annonciades de Bruges, fut rapporté, quelques années après, aux caveaux de Brou, où il repose encore. Son oraison funèbre a été prononcée par un auteur bressan, Anthoine du Saix ; c'est un mélange curieux de mauvais goût et d'emphase prétentieuse.

En 1838, une commission fut nommée pour rechercher la place où dormaient Marguerite de Bourbon, Philibert le Beau et Marguerite d'Autriche. Les membres de cette commission descendirent dans une crypte, dont l'entrée avait été masquée ; ils constatèrent que le cercueil de Philibert le Beau était intact ; celui de Marguerite de Bourbon était moins bien conservé ; quant au cercueil de la Gouvernante générale des Pays-Bas, il s'était

(1) An. 1530.

entr'ouvert, et avait laissé échapper, dans une boue épaisse, des ossements à moitié consumés.

C'était là ce qui restait de celle dont les poètes avaient chanté si souvent la beauté, l'esprit et les grâces.

CHAPITRE II

Œuvres de Marguerite

SES LETTRES ET SES CORRESPONDANTS, SES LETTRES POLITIQUES, SES LETTRES INTIMES, SES POÉSIES, LES MANUSCRITS ; CARACTÈRE MÉLANCOLIQUE DE SES POÉSIES ; MARGUERITE ET SES FILLES D'HONNEUR ; CONCLUSION.

Marguerite n'a point seulement montré dans son administration toutes les qualités qui font les hommes d'Etat ; elle occupe encore une place fort honorable parmi les écrivains de son temps. Gouvernante générale des Pays-Bas, elle nous a laissé une correspondance à la fois politique et intime ; poète à ses moments de loisir, elle est l'auteur d'un certain nombre de pièces, dont la lecture présente un vif intérêt. Nous étudierons donc successivement ses lettres et ses poésies ; les premières nous donneront de piquants détails sur le Conseil des maisons d'Autriche et de Bourgogne, et l'histoire des trente premières années du XVI^e^ siècle ; les secondes nous dévoileront les sentiments secrets de cette femme, dont rien ne parvint jamais à dissiper l'incurable mélancolie.

Marguerite nous apprend d'abord quelle est la liste de ses correspondants, dont le nombre est assez restreint. Elle ne s'adressait guère qu'à un petit cercle de choix ;

c'étaient, d'une part, les souverains qui régnaient alors en Europe ; c'étaient, d'autre part, les ambassadeurs qu'elle entretenait dans les cours de France, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne ; c'étaient enfin tous ceux qui, à des degrés ou à des titres divers, pouvaient participer aux pensées, aux intérêts et aux passions de leur glorieuse maîtresse. Nous savons quelle était la valeur respective de tous ces agents diplomatiques, suivant l'importance des fonctions dont ils étaient chargés. On connaît les noms de Raulin, de Carondelet, d'Albert Pio, du cardinal de Gurce, de Caulier et de Laurent de Gorrevod. Il est encore d'autres personnages plus illustres, dans l'intimité desquels ce recueil épistolaire nous permet de pénétrer ; nous assistons à leurs conférences, à leurs intrigues, et quelquefois aux pièges qu'ils tendaient à leurs meilleurs collègues.

Voici « le féal conseiller » de Maximilien, André de Burgo, ambassadeur en France ; il transmet à Malines des dépêches qui sont des chefs-d'œuvre de finesse, d'observation et de sagacité. Les pages où il raconte les événements dont Jules II était le héros, offrent surtout, dans leur ensemble, le caractère d'une comédie pleine de variété et d'intérêt. Il excelle à peindre, en quelques mots spirituels et charmants, les ambitions, les brigues, les déconvenues, que causent la santé chancelante et la fin prochaine de ce pontife guerrier, toujours expirant, mais jamais enterré. A chaque instant, on annonce que le Saint-Père est atteint d'une fièvre violente, et que les médecins n'ont plus d'espoir de le sauver. On se dit tout bas qu'il devrait bien être « en paradis jà est ung an et demi » ; les cardinaux s'apprêtent « à faire ung bon et sainct pape », mais lorsqu'ils sont sur le point de se

mettre en route, le mourant ressuscite, ou du moins, il est fort « meillioré, tellement qu'il se tient pour guary et a perdu la fièvre » (1).

Voici maintenant le successeur d'André de Burgo, le chancelier Perrenot, père du fameux cardinal de Granvelle ; c'est « le bon lict de repos de Charles Quint ». Il parle à « sa maîtresse » avec une rare franchise, et souvent il ne craint pas de la contredire. Seul, parmi les ambassadeurs bourguignons, il a la hardiesse de faire entrevoir à Marguerite les périls d'une guerre prolongée entre Charles-Quint et François Ier, et de lui montrer « l'extreme pauvreté et necessité des pays... l'impossibilité d'en plus obtenir et la crainte de mutinerie » (2).

Voici enfin le plus illustre de tous, l'ennemi des Granvelle, Mercurin de Gattinare. Diplomate consommé, grand caractère, écrivain nerveux et pittoresque, il n'abdique jamais son indépendance. Il rappelle même plus d'une fois Marguerite au respect qu'elle lui doit, et lui dit, non sans fierté, qu'elle ne mérite pas d'avoir un serviteur comme lui. Un jour qu'elle lui avait adressé des reproches immérités, il lui répondit : « lesquelz motz se devroient escripre a ung estrangier et a ung homme incogneu, non pas à moy, lequel havés assés cogneu et experimenté » (3).

Ainsi, le premier mérite de cette correspondance, c'est de nous faire connaître le Conseil de Marguerite ; le second, c'est de présenter le tableau fidèle d'une époque, qu'on pourrait appeler l'âge critique des temps modernes, puisqu'elle contenait en germe la plus grande révolution

(1) Legl. *Négoc. dipl.*, t. I, p. 432, 433, 434, etc.
(2) Id. t. II, p. 629.
(3) Id. t. I, p. 261.

dont l'esprit humain ait gardé le souvenir, depuis l'apparition du christianisme.

Ces lettres renferment toute l'histoire de l'Europe, à l'aurore de la Renaissance. Elles offrent l'intérêt d'un drame puissant qui s'ouvre avec la ligue de Cambrai ; l'Angleterre et la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, l'Italie et l'Espagne viennent jouer successivement leur rôle ; les coups de théâtre se succèdent ; ils sont représentés par les jalousies, les ambitions, et les haines religieuses qui vont bientôt se déchaîner ; il se termine enfin par le désastre de Pavie, l'abaissement de la France et le triomphe de la maison d'Autriche. Il n'est pas une négociation, pas une guerre, pas un traité, dont ces lettres ne nous dévoilent les causes secrètes et la véritable origine. Elles embrassent, il est vrai, une période assez restreinte, puisqu'elles ne dépassent point le premier tiers du XVI^e^ siècle, mais que de personnages illustres ont brillé alors !

En France, c'est Charles VIII, Louis XII et François I^er^, Anne de Bretagne, Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême, le cardinal d'Amboise et Bayard ; en Espagne, c'est Ferdinand, Gonzalve de Cordoue, et Ximénès ; en Angleterre, c'est Henri VII, Henri VIII et le cardinal Wolsey ; à Rome, c'est Jules II et Léon X ; en Allemagne et dans les Pays-Bas, c'est Charles-Quint et Luther, c'est Maximilien avec son agitation continuelle, son humeur chevaleresque, ses mille projets aussitôt abandonnés que conçus, mais sans cesse renaissants ; c'est surtout Marguerite d'Autriche, avec sa haute et froide raison ; trompant Louis XII par des lettres pleines de coquetterie ; flattant « son cousin et compère » Henri VIII qu'elle aide à saccager Térouanne, et à « parbruler ce

qui est demeuré de la dite ville »(1) ; ennemie des discussions religieuses et des agitations qu'elles amènent à leur suite ; n'hésitant pas à défendre aux religieux français de pénétrer dans les Pays-Bas « soubz couleur de la religion, obedience, visitacion ou autre quelconques occasion... à paine ceulx qui feront au contraire d'estre noyez » (2) ; fière d'être choisie comme intermédiaire entre Charles-Quint et François Ier ; passionnée pour la grandeur de son neveu ; heureuse d'humilier Louise de Savoie ; déployant enfin dans les affaires les plus délicates une rare industrie, jointe à une énergie implacable.

Ces lettres ont donc une importance historique d'autant plus grande, qu'elles ne se réduisent pas, sous la plume de Marguerite, à un ingénieux badinage, mais qu'elles renferment les plus secrètes pensées de cette femme qui fut le génie même de l'intrigue. Tout en est précieux ; cependant, si nous avions à faire un choix dans ce recueil, nous donnerions la première place aux lettres intimes ; c'est à la fois la partie la plus intéressante et la moins connue, c'est celle qui nous initie le mieux au commerce d'amitié qui unissait l'Empereur et sa fille, aux embarras financiers dans lesquels ils se débattaient, aux sollicitations de toute espèce dont ils étaient assaillis, à la haine qu'ils nourrissaient contre la France, et enfin aux détails de l'éducation de Charles-Quint.

Il régnait en général entre l'Empereur et la Régente des Pays-Bas une assez grande confiance. Maximilien

(1) Leglay. *Nég. dipl.*, t. I, p. 358.
(2) Id. t. II, p. 393.

s'occupait, en bon père, des affaires de Marguerite. Il aurait voulu la voir mariée au roi d'Angleterre, bien que Henri VII fût un homme de son « test dur et plain », car elle aurait ainsi gouverné l'Angleterre avec la maison de Bourgogne, et n'aurait plus été « ung person perdu et oblié » (1). Il l'aidait à retirer son douaire des mains du duc de Savoie, et il dépêchait vers ce prince « ung chevaulcheur exprès de son escuierie » (2). Quelquefois, il lui faisait de petits cadeaux ; c'était une escarboucle que l'empereur Frédéric « emoet fort » (3), c'était le sommier d'un cerf dont on pouvait « festyer (4) à quelque disné ou souppé », c'était enfin une porte d'honneur dont il lui soumettait le plan, avant de « la faire mectre et rédiger en belle et ample forme, telle que à perpétuité elle devra demourer pour leur perpétuelle gloire » (5).

Un jour même, dans un accès de générosité, rare chez un prince si besoigneux, ne lui fait-il pas un présent de 10,000 écus ? Marguerite sera bien difficile (6) si elle n'a « cause d'estre bien contente » de lui ! Il lui confie ses plus secrètes pensées, il lui apprend qu'il a l'intention de briguer la tiare, car le pape ne « peult longement fyvre » ; voilà pourquoi il est résolu « de jamès plus hanter faem nue », il voudrait être nommé coadjuteur du souverain pontife, afin « d'estre assuré de avoer le papat et devenir prester et après estre sainct ». Dans cette intention, il commence à « pratiker les cardinaulx » avec deux ou trois

(1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 12
(2) *Ibid.*, p. 16.
(3) *Ibid.*, p. 293.
(4) Id. t. II, p. 13.
(5) *Ibid.*, p. 341.
(6) Id. t. I, p. 11.

cent mille ducats, et il envoie « ung poste devers le roy d'Arogon pour ly prier quy... voulle ayder pour à ce parvenir » (1).

Cependant, cette cordialité, qui présidait aux rapports de l'Empereur et de sa fille, s'altérait assez souvent ; il est curieux d'entendre alors Maximilien se plaindre naïvement d'être traité « en miserable person », et d'être tenu « pour un françoes » ! C'est que Marguerite n'était pas toujours pour lui « une bonne fylle » (2), elle devait le blesser, quand elle lui faisait entendre « des vérités tropt plus qu'elle ne voldroit et plusieurs autres choses..., comme celle qui nuit et jour ne pansoit que de lui faire service » (3).

C'est ainsi qu'elle lui demande, à quelle époque il a l'intention de répondre aux ambassadeurs anglais dans l'attente depuis huit mois, et qu'elle lui remontre, non sans ironie, que « s'approucheroit le temps de prendre party en cest affaire » (4).

Une autre fois, elle lui écrit, dans une lettre « rude et mal graciose » ces paroles qui ne laissent pas d'être sévères :

« Jaçoit qu'il ne m'apartiendroit me mesler si avant de vos dites affaires, pour estre femme non expérimentée en telz affaires, néantmoins le grant devoir que j'ay à vous m'a enhardy à faire ce que cy devant en ay fait et faiz présentement, vous suppliant... besongnier, pendant qu'il en est temps » (5).

(1) Leglay. *Cor*, t. II, p. 38.
(2) *Ibid.*, p. 220.
(3) Id. t. I, p. 386.
(4) Id. t. II, p. 78.
(5) Id. t. I, p. 411.

Malgré ces moments d'aigreur, tous deux n'en cherchaient pas moins à se rendre de petits services ; nous le voyons surtout par les nombreuses requêtes qu'ils s'adressent mutuellement, en faveur des personnes auxquelles ils s'intéressent. Le spectacle est curieux, vous diriez une longue procession de quémandeurs réclamant, avec intrépidité, le premier office qui « escherra vacant » (1).

Voici Jean Leveau, secrétaire d'ambassade en France, qui sollicite une place d'intendant des bois et forêts, « laquelle n'est pas grant chose » (2). Voici Ferdinand de Mécrane qui requiert qu'on « lui baille entretenement pour servir en Gheldres » (3). Sire Jacques Poytel, « chappellain, natif de Bourgoingne » (4), demande une cure, à Vaure, près de Vesoul. Jean Monéta serait heureux d'être admis dans la chapelle de l'archiduc, « actendu que ledit Jehan est ung des meilleurs bas-contre que l'on peut recouvrer » ; mais la place de basse-contre est déjà occupée par un autre, Maximilien écrit de nouveau, pour que sa fille reçoive l'artiste comme chantre « en ladite chapelle à telz gaiges comme les autres » (5). Don Inigo de Mendosze réclame « tel estat que semble luy appartenir » (6), il n'est pas jusques aux bâtards des grands seigneurs qui ne se prévalent de leur origine, pour mendier des places d'huissier.

De son côté, Marguerite n'était pas moins embarrassée

(1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 25.
(2) *Ibid.*, p. 213.
(3) *Ibid.*, p. 431.
(4) *Ibid.*, p. 445.
(5) Id. t. II, p. 27.
(6) *Ibid.*, p. 128.

pour répondre à toutes les demandes ; aussi, renvoie-t-elle quelquefois à Maximilien les importuns qu'elle ne peut satisfaire : « maistre (1) Jehan de Hornes, homme ecclésiastique, écrit-elle à son père, s'en va presentement par devers vous, soubz espoir de povoir obtenir quelque bonne provision de bénéfice ».

Toutefois, il est des personnes qu'elle accueille avec bonté, et dont elle fait valoir les services à l'Empereur, avec cette grâce insinuante qui chatouille l'amour-propre, excite la bonne volonté, et prévient les objections : « maistre Willem Van Berendrecht, fort vieulx et cassé » vient de résigner ses fonctions de conseiller ordinaire de la Chambre du Conseil en Hollande ; Marguerite mande aussitôt qu'elle a « esté requise par aucuns bons personnaiges... pourveoir maistre François Cabel, homme bien souffisant et expérimenté » (2). Elle essaie de calmer par des promesses l'ardeur des plus pressés, en leur montrant qu'elle attend « la vacacion d'aucune place qui est assez apparente de bien tost vacquer, à cause de la vielesse et debilité esquels sont constitué la plupart des dits maistres ordinaires » (3).

D'autres, plus rusés, lui offrent des cadeaux pour Charles-Quint, afin de mieux la disposer en leur faveur : « Adrian de Wyntre, (4) à présent huissier de chambre de monsieur mon nepveu, le jour de l'an dernier passé fist ung présent à mon dit nepveu pour son nouvel an... assavoir ung bien beau chien et ung bel espieu de chasse pour le sanglier, duquel présent mon nepveu

(1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 376.
(2) *Ibid.*, p. 34.
(3) *Ibid.*, p. 47.
(4) *Ibid.*, p. 379.

fut bien joyeulx et l'accepta bien agréablement ». Est-il possible dès lors de ne pas demander à Maximilien, que le fils d'Adrian de Wyntre soit reçu comme page auprès de Charles-Quint, attendu que le père de l'enfant, son grand père « et autres ses parens du quartier » ont toujours exercé ces fonctions ?

L'Empereur et sa fille devaient sans doute éprouver maint ennui pour calmer ces solliciteurs également curieux « d'aucune prebende, cas advenant de la vacacion d'icelle » (1) ; mais ce qui leur causait des inquiétudes plus sérieuses encore, c'était le manque d'argent, dont la correspondance nous entretient presque à chaque page, malgré la prospérité générale des Pays-Bas.

Maximilien n'écrit guère de lettre, sans exprimer le besoin qu'il éprouve « d'une somme de deniers » (2). Un jour, il sollicite humblement une aumône de 10,000 florins ; une autre fois, c'est 70,000 ou 80,000 florins qui lui sont nécessaires. Il sait bien que les Etats se plaignent de ce qu'il s'occupe seulement à « cokiner (3) et despendre leor argent pour riens » ; il n'en prie pas moins Marguerite de faire son possible pour lui procurer cette indispensable ressource. Rien n'est plus curieux que ses lamentations, ses expédients, sa naïve impudence à tendre la main ; « il nous convint de, affin de prestement recouvrer argent, mectre en gaige » chez les Fugger « deux couliers d'or garniz de beaucop de bonnes et riches pierres dont l'une est plus grant que l'autre » (4).

Quelquefois, Marguerite éprouvait les mêmes difficultés

(1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 395.
(2) *Ibid.*, p. 68.
(3) *Ibid.*, p. 131.
(4) *Ibid.*, p. 177.

que son père, et plusieurs de ses lettres se terminent par cette phrase mélancolique : « le trésorier ne scet où prendre de l'argent, il n'a nulz deniers » (1). Les piétons suisses et allemands, qui ne sont point payés, réclament leur solde ; c'est un motif de plus pour Maximilien de ne point paraître, et de se sauver à la chasse dans les montagnes du Tyrol. Aussi, sa fille lui adresse-t-elle de sévères reproches ; « j'esperoye que vous mesme deussiés venir ici ; mais à ce que je vois, vous vous eslongniés de plus en plus, dont je suis desplaisante ; car vostre venue de par deça estoit fort nécessaire » (2). Ailleurs, elle lui dit qu'elle se verra forcée de faire « banque-rotte », si elle ne se travaille à « tirer en prest » 24,000 florins du roi d'Angleterre (3). C'est en vain qu'elle s'est adressée aux États ; les uns « ont embroulié leur accord » ; quant aux autres, « ilz n'ont encoires riens accordé, et ne les y scet l'on induyre, car ilz sont ostinez et mal embouchiés » (4).

Les ambassadeurs se voyaient eux-mêmes réduits à d'étranges expédients. L'un d'eux ne peut se rendre à son poste ; « il estoit pret, dit Marguerite à Maximilien, de faire voz bons vouloirs et commandements, mais il n'est monté, ny accoustré, et n'a argent pour faire ung tel voiaige ; requérant, Monseigneur, afin qu'il peust garder vostre honneur et le sien, regarder luy faire delivrer argent et quelques draps de soye » (5). André de Burgo n'osait pas non plus se rendre à Lyon, où il avait « grant

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 46.
(2) *Ibid.*, p. 219.
(3) *Ibid.*, p. 255.
(4) *Ibid.*, p. 255.
(5) Id. t. I, p. 435.

peur de demeurer, par faulte d'argent (1) ; c'est une pitié que pour estre si bon et leal serviteur de vostre maison et dès longtemps, il me faille si souvent prier et requerir le vivre, comme font les povres pour Dieu, pour avoir la sueur et labeur de mon corps... Et je vous promectz que tout ce que j'ay gagné à mon service, je n'en ay ung denier, ne acquis ne four, ne molins » ; aussi, avoue-t-il qu'il a honte de ne pouvoir satisfaire ses « credenciers » (2) et qu'il sera obligé de vendre à quelque juif la moitié de sa vaisselle (3). Claude de Cilly ne trouve non plus personne qui veuille lui prêter de l'argent : il écrit à Marguerite, « j'advertis vostre haltesse de mon extreme et grande poureté, et qu'il y a ung an que je ne vys que d'emprunt, dont je suis fort pressé de mes creanchiers, et ay perdu mon honneur et mon credit par dechà, et souffre de jour en jour de grands pouretés et miseres en vostre service ; et me semble, Madame, à vostre correction, que vous me faites grand tort de moy tenir ichy, où je ne fay que m'enviellyr et apourir en diminuant ma foy et mon honneur » (4).

Mercurin de Gattinare lui-même ne peut continuer un voyage important ; il lui faudra faire « banque-faillite » (5), s'il ne trouve à vendre une chaine d'or. Pour l'accouchement de la reine Anne de Bretagne, les autres ambassadeurs ont commandé des habits de couleur ; seul, il devra paraître en vêtements noirs, et il en est désolé, « io no ne ho se non de negro, ne ho il modo

(1) Leglay. *Nég. Dipl.*, t. I, p. 396.
(2) *Ibid.*, p. 415.
(3) *Ibid.*, p. 444.
(4) *Ibid*, Préf., p. XVIII.
(5) *Ibid.*, p. 268.

comprarne de colore » (1). Il a vu le trésorier Diego Floris, et il lui a présenté un mandat de paiement : mais le trésorier « a envoyé Mercurin de Gattinare à toutz les diables », en ajoutant qu'on pourrait lui écrire cent lettres, sans qu'il lui fût possible (2) « de finer cent maravédis ». Malgré sa bonne volonté, il ne saurait donc se mettre en route, il n'a « robbe ny pour chivauchier, ny pour aller par ville ; car, pour faulte d'argent, il a esté contrainct baillier sa robbe à chivauchier à l'un de ses serviteurs qu'estoit mal en poinct ; et de sa robbe de deuil, il en fait faire une robbe de nuict fourrée d'aigneaulx noirs. Et par ainsy, il lui fault estre recluz pour demain tout le jour » (3).

Ce qui revient le plus souvent dans cette correspondance de famille, après les doléances sur le manque d'argent, c'est l'expression de la haine que l'Empereur et la Régente des Pays-Bas nourrissaient contre notre pays.

Maximilien n'a jamais aimé les Français : il ne leur épargne ni les injures, ni les menaces : « incontinant que nostre grand armée sera assemblé, nous donrons, par l'aide de Diu, tant affayre et suffryr aux Françœs, que il serunt contraint de abandonner lesdits Geldroes..... sumus nous délibéré... facre la guerr tout partout ou roy de France, jusques nous avons nostre seurté et reson de Françœs » (4). Il ne s'arrêtera pas avant de leur avoir donné « ung lurde baste par myll leor traison » (5). Il ne faut donc pas s'étonner, s'il aiguise la défiance de sa

(1) Leglay. *Nég. dipl.*, t. I, p. 352.
(2) *Ibid.*, p. 1.
(3) *Ibid.*, p. 2.
(4) Id. *Cor.*, t. I, p. 15.
(5) *Ibid.*, p. 42.

fille, et s'il la félicite « du bon debvoir et diligence » qu'elle fait pour leur resister (1); nous avons, continue-t-il, « plus d'expérience des François que vous... ; combien que nous aymons mieulx que ayez esté deceue en leurs belles parolles que nous, afin que cy après y prenez meilleur garde » (2). Il connaît « leur trayson et faussité » (3), car ils ne « procèdent (4) autrement que d'abusions, dissimulacions et fictions, ainsi qu'ilz ont jusques oires et passé cent ans assez fait, et d'ici à C ans en derrière encoires feront ». Lui-même devenait, comme on l'a vu, condottiere du roi d'Angleterre : il lui conseillait d'effectuer son débarquement, non pas à Boulogne, ville forte qu'il faudrait battre longtemps, mais au Crotoy, où Maximilien devait se trouver en personne « moyennant que son dit frère lui tint promesse de l'argent qu'il avait accordé, et principallement que le second terme fût avancé avec le premier » (5).

Elevée à cette école, Marguerite ne pouvait manquer d'épouser cette haine, qu'elle dissimulait cependant sous des sourires à l'adresse de Louis XII. Il n'est pas de plus grand plaisir pour elle que d'apprendre la nouvelle d'une défaite subie par les Français ; à l'annonce de la victoire de Guinegate, « elle a esté si très joyeuse qu'il n'est possible dire plus » (6). A son tour, elle faisait appel à toutes les rancunes qui couvaient dans l'âme de son père pour animer encore son ardeur belliqueuse, en

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 377.
(2) Id. t. I, p. 87.
(3) *Ibid.*, p. 320.
(4) Id. t. II, p. 340.
(5) *Ibid.*, p. 153.
(6) *Ibid.*, p. 211.

lui rappelant ironiquement (1) « la foy et léaulté des Françœs » ; plus d'une fois, elle lui montra la facilité qu'il aurait à combattre l'ennemi héréditaire : « entre ses pays et France, n'y a point de séparation ; et vous sçavés la grande et invétérée inimitié que les François nous portent » (2). Ces mots renferment toutes les ambitions et toutes les haines de Marguerite, consignées encore d'une façon plus brutale à la marge d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Bourgogne.

Ces sourdes rancunes ne nous expliquent-elles point pourquoi Marguerite apportait tant de zèle à l'éducation de Charles-Quint ? La grandeur des maisons de Bourgogne et d'Autriche ne se personnifiait-elle pas dans ce jeune homme, sur les études duquel cette correspondance nous donne les détails les plus complets ?

Marguerite savait exciter avec un art admirable l'ardeur des maîtres et des maîtresses qui dirigeaient son neveu. Elle les visitait, elle assistait à leurs leçons, elle s'intéressait à leurs affaires et sollicitait en leur faveur l'empereur Maximilien. Tantôt, c'est Anne de Beaumont qu'elle lui recommande « pour la première commandrie de dames vacant..., ou quelque bonne somme de deniers annuelle, comme guerdon des bons services qu'elle a faiz pour le passé, èsquelz l'on doit avoir regard » (3) ; tantôt, c'est le *prothonotaire* Loys Vacca, dont elle vante « les grans et notables services que depuis huit ans il a journellement fait en l'estat de maistre d'escolle, aprenant monseigneur en sy grant soing et diligenche, comme bon et loial serviteur » (4).

(1) Leglay. *Cor.*, t. II, p. 222.
(2) Id. p. 227.
(3) *Ibid.*, p. 113.
(4) *Ibid.*, p. 115.

L'enfant fait des progrès rapides ; voici qu'il a l'âge de la confirmation, il reçoit ce sacrement des mains du Nonce (1). Voici plus loin qu'il a pris la fièvre, « après avoir fait et accomply les espousailles de Madame Ysabeau, èsquelles s'est monstré bon frère et tout délibéré tant aux danses que accompagnier ma dite dame sa sœur jusques à la perfection d'icelles, et ung peu plus peult estre que sa complexion ne portoit » (2). Au bout de quelques jours, « il s'amende de santé », on espère qu'il sera « bientôst refaict », il a retrouvé un tel appétit « que maintenant l'on ne le peult souler de manger » (3). Il s'exerce au maniement des armes, mais il est dangereux de passer dans le voisinage ; il lui arrive de tuer les gens : « ainsi que Monseigneur mon nepveur se estoit allé jouer à la Wure, le lundy de la Pentecouste, et qu'il tiroit à l'arbaleste, est advenu ung meschief de son coup à ung homme de mestier de ceste ville, yvrogne et mal conditioné... que a causé ung grant regret et desplaisir à mon dit seigneur et à moy, ensemble à toute sa compaignie, mais il n'y a remède » (4). Il va chasser dans les environs de Malines, et Maximilien en est ravi : « nous fumes bien jeuyeulx que nostre filz Charles prenne tant de plésir à la chasse ; aultrement on pourra pensé qui fust bastard » (5) ; en même temps il recommande, « quant les tans sera douls, de ly anvoyé à Anvers et à Louvain prendre aer et passer tans, pour estre travillé à cheval pour sa sainté et fortesse » (6).

(1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 92.
(2) Id. t. II, p. 260.
(3) *Ibid*, p. 265.
(4) Id. t. II, p. 156.
(5) Id. t. I, p. 241.
(6) *Ibid.*, p. 241.

Maximilien annonce enfin non sans orgueil ses propres exploits de chasse ; il a pris « au plus beau deduit IIII grand cerfs du matin, et après diner, V hérons. Anetes et mylans nous prenduns journelement sans nombre ; mesmement aujourduy nous avons encor prins quatre hérons et XIII anetes ou useau de rivières en duse volés en ung demi liu. Nous prenduns journelement III mylan, car illya par deçà tant que merveylles et tout volerie au plus belle pays... Plaet a Diu que vous veet une foys nostre garen des chasses et volerie de par deçà et les beau pays plain de toutes jeujosité » (1).

Ces lettres forment donc en quelque sorte les mémoires d'une femme, mêlée, pendant plus de 25 ans, à tous les événements d'une époque agitée ; il nous reste maintenant à examiner ses poésies. Nous essaierons d'abord de marquer celles qui peuvent lui être attribuées ; nous analyserons ensuite les divers sentiments dont elles sont l'écho.

Il est extrêmement difficile d'indiquer, avec précision, les pièces dont Marguerite est le véritable auteur, et les manuscrits même, qui nous les ont transmises, ne sauraient nous renseigner à cet égard. Cette incertitude s'explique aisément : les courtisans étaient nombreux au palais de Malines, ils étaient tous poètes, ou du moins ils croyaient l'être ; c'étaient Jean Hesdin, Picot, la Baulme, le seigneur de Boussu, Jean le Sauvage, Monseigneur de Poupet, Liquerque. Ils nous ont laissé un certain nombre de compositions, mêlées dans les manuscrits avec celles de Marguerite ; qui nous dira dès

1) Leglay. *Cor.*, t. I, p. 285

lors celles qu'il faut attribuer à cette dernière, et à c
cun de ces beaux esprits en particulier ? L'écriture
saurait être ici d'aucun secours, puisque dans le recu
qui renferme ces vers, une seule pièce a été écrite
la main de Marguerite. Nous n'avons donc pour n
guider dans cette investigation que des vraisemblance
des hypothèses. Cependant, si nous avions à faire
choix, voici les morceaux que nous n'hésiterions pa
rapporter à Marguerite :

Le premier manuscrit, n° 10,572, renferme 71 piè
qui consistent en *ballades*, *rondeaux* et *dialogues* ;
ce nombre, 54 appartiennent aux beaux esprits que n
avons nommés, et 17 seulement peuvent être attribuée
Marguerite. Elles portent les n^os^ 6, 16, 17, 18, 21,
45, 51, 53, 55, 57, 58, 62, 63, 65, 68, 69. Ce qui n
fait croire qu'elles sont l'œuvre de Marguerite, c
qu'en l'absence de documents précis, nous retrouvons
manière, sa tournure d'esprit et les sentiments qu'elle
plait à exprimer.

Le second manuscrit, n° 11,239, et le troisième, n° 2
renferment ses *Chansons* ; le dernier surtout est un be
volume in-folio sur vélin, orné de superbes miniature

Le quatrième manuscrit, n° 9,085, renferme ses *Bas
Danses* ; c'est un petit cahier oblong, de papier noir,
notes de musique et l'écriture sont en lettres d'or
d'argent. On n'éprouve aucune incertitude sur l'auth
ticité de ces recueils auxquels il faut ajouter un *Discou
sur sa vie et ses infortunes*, et une *Complainte sur
mort de Maximilien* (1). Ces compositions sont assez p
nombreuses ; elles suffisent néanmoins pour éclai

(1) Bib. roy. Brux.

d'une vive lueur cette âme dont les plaisirs, la poésie, la musique et la danse ne parvinrent pas à guérir les blessures secrètes.

Jamais Marguerite ne put se consoler des infortunes de sa jeunesse, ni chasser loin d'elle ce vague ennui que les caractères les plus virils éprouvent eux-mêmes, sous l'atteinte du malheur :

Deuil et ennuy me persécutent tant
Que mon esprit à comporter s'estent
Tous les regretz que l'on sçaroit penser.
Et n'est vivant qui en sceut dispenser,
Car en mon cas personne riens n'entend (1).

C'est alors qu'elle s'entretenait avec l'époux, dont la mort l'avait séparée, et qu'elle reportait sa pensée vers le mausolée du beau duc de Savoie :

Le temps m'est long et j'ay bien le pourquoy,
Car ung jour m'est plus long qu'une sepmaine,
Dont je prie Dieu que mon corps tost ramainne
Où est mon cueur qui n'est plus avec moy.

Il est vers vous, reposant sans requoy,
Et pour cela que j'en suis en grant painne,
Le temps m'est long.

Je vous jure et sans mentir ma foy,
Que pensement non plaisant me promainne,
Où que soye, dont forment je m'atainne,
Et rescripre je vous puis orendroy,
Le temps m'est long (2).

Dans ces heures de tristesse, que de fois ne lui est-il pas arrivé de remonter le cours des jours écoulés, et de regretter le bonheur, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir !

(1) Mss 228.
(2) Mss 10,572.

Incessamment mon pouvre cueur lamente (1)
Sans nul repos, souvenir me tourmente,
Ayant au cueur ennuyt et griefz tourment,
Bannye suis de tout desbatement
Et si languis près de mort véhémente.

A grant regret mon refuge m'absente
Voisine n'ay qui tant de douleur sente
Force m'est bien de plorer tandrement
Incessamment.

A riens que a deul je ne mis mon entente,
Voire si grant que chascun jour de rente
Cent mille fois je pers mon sentement
Or voy-je bien que pour tout payement
N'auray d'amours, fors estre mal contente
Incessamment.

Elle cherchait sans doute à étouffer sa douleur, mais cette douleur ne lui causait pas moins de mortelles souffrances :

Souvenir tue et soir et main (2),
Et si ne donne coup de main,
D'asche, d'espée ny de lance,
Mais au cueur tant de regrés lance
Qui convient en demourer vain.

Son cop est fort rude et soudain,
Par quoy je dis et non en vain,
Que, par sa très dure prévance,
Souvenir tue.

Quant du passé l'on se remain,
Qu'on n'avoit nulz regretz villain,
Mais que tout venoit à plaisance,
Et par rebours que desplaisance
Tient en prison un cueur humain,
Souvenir tue.

(1) Mss 10,572.
(2) Mss 10,572.

N'est-ce pas là le désenchantement d'une âme meurtrie par la vie, incapable de retrouver la joie qu'elle a perdue ?

Pour ung jamais ung regret me demeure (1).
Qui sans cesser nuy et jour, à toute heure,
Tant me tourmente que bien vouldroie morir.
Car ma vie est fors seullement languir,
Parquoy fauldra en la fin que je meure.

D'en eschapper l'atente n'est pas sceure,
Car mon las cueur en tristesse labeure,
Tant que ne puis celle douleur soulfrir.
Et sy m'est force devant gens me couvrir,
Parquoy fauldra en la fin que je meure.

De mes fortunes pensoie estre au deseure,
Quant ce regret maudit où je demeure
Me couru sus pour me faire morir,
Délaissée fuz seule sans nulz plaisir,
Parquoy fauldra en la fin que je meure.

Cette tristesse, qui, la plupart du temps, s'exhale en plaintes discrètes, se changeait parfois en profonde amertume :

Espoir j'ay eu partant de mon enffance,
Et tousjours ay et veulx avoir espoir,
Là où l'ay mis, car vous debvés sçavoir
Que tout mon bien il gist et mon avance.

Pour la source et bonne relevance
De tout malheurs que je pourroye avoir,
Espoir j'ay eu.

Tout tant que j'ay, sans point de défaillance,
De là me vient, non pas de mon pouvoir :
Si peult l'on bien par mes ditz parcevoir

(1) Mss 88.

Que contre tous malcurs pour résistance
Espoir j'ay eu (1).

Voyez plus loin le sombre abattement de la Gouvernante générale des Pays-Bas, de la grande dame, et « très-redoublée maîtresse », que ne parviennent à distraire ni les joueurs de tambourins, ni les faiseurs de pas, ni les chanteurs allemands :

Deuil et ennuy, soussy, regret et paine (2),
Ont eslongé ma plaisance mondaine
Dont à par moy je me plains et tourmente,
Et en espoir n'ay plus ung brin d'actente
Veez-là comment Fortune me pourmaine.

Je n'ay pensee que joye me ramaine,
Ma fantasie est de desplaisirs plaine,
Car à toutte heure devant moy se présente
Deuil et ennuy.

Ceste langheur vault pis que mort soubdaine,
Puis qu'il n'y a sang, char, otz, nerf ny vaine,
Qui rudement et très fort ne s'en sente.
Pour abrégier, sans qu'en rien je vous mente,
J'ay, sans cesser, qui ma vie à fin maine,
Deuil et ennuy.

C'est surtout dans la *Complainte sur la mort de Maximilien* qu'éclate cette amertume :

... Oncques à dame qui fut dessus la terre (3)
Les infortunes ne firent tant de guerre
Qui font à moy, triste infortunée.
Trop fort m'est ma dure destinée,
O créateur de toute créature!
Veuilliés garder la noble géniture,

(1) M^ss 10,572.
(2) M^ss 228.
(3) *Ibid.*

Et moy dolant qui ceste plainte faiz,
Car longuement ne puis porter le faiz.
Si ta bonté et clémence infinie,
Ne me préserve la reste de ma vie.

Elle en était venue presque à détester la puissance qui l'entourait, et à souhaiter une condition plus humble ; c'est alors qu'elle écrivait ces vers si mélancoliques :

Ce n'est pas jeu d'estre sy fortunée (1)
Qu'eslonger fault ce que l'on aime bien,
Et sy suis seeurs que pas de luy ne vient,
Mais me procède de ma grant destinée.

Dictes-vous donc que je suis esgarée,
Quant je me voy séparée de mon bien.
Ce n'est pas jeu.

J'ay le rebours de toute ma pensée,
De tout cecy je le porteray bien.
Et sy n'ay nul qui me conforte en rien,
Mais que de luy je ne soye oubliée
Ce n'est pas jeu.

D'autres fois, cette amertume contenue éclate en cris de colère, et se traduit dans des strophes énergiques :

Me fauldra il tousjours ainsi languir ? (2)
Me faudra-il enfin ainsi morir ?
Nul n'ara-il de mon mal congnoissance ?
Trop a duré, car c'est dès mon enfance.

Et par une admirable gradation, Marguerite passe de la colère au désespoir, et soupire après la mort :

Plaine d'ennuy, de longue main attainte
De desplaisir en vie langoureuse,
Diz à par moy, que seroye bien eureuse,
Si par la mort estoit ma vie estainte (3).

(1) Mss 228.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Cependant, ni la colère ni le désespoir ne sauraient toujours durer ; Marguerite est trop pieuse, pour ne pas se résigner à la volonté de Dieu ; elle s'humilie alors, elle s'agenouille, elle reconnaît

> Que des emprinses Dieu dispose
> Tout pour le mieulx (1).

Ainsi l'ennui, le regret du passé, l'amertume du souvenir, la colère, le désespoir, le désir de la mort, en un mot tout ce que peut éprouver une âme malheureuse, mais chrétienne, voilà ce que respirent ces poésies, si pathétiques et si originales. Mais nulle part ces divers sentiments ne sont mieux exprimés que dans une pièce, qui a échappé jusqu'ici à toutes les recherches, et que nous avons eu la joie de découvrir à la Bibliothèque nationale. Nous la citons entièrement (2) :

> Amour me rend par mon vouloir subgecte
> Où loyaulment je veulx amer sans feincte.
> Desir me prend, mais jay raison parfaicte
> Dedans mon cueur enserrée et estraincte.
> Regret y a aussi mis une empraincte
> Gravée au fons de douleur non pareille.
> Espoir me dit, et me promect merveille,
> Tant que pour lors je suis de luy contente.
> Doubte respond : ce nest point mon entente
> Quespoir ainsi hors damer toy me boute.
> Voyla comment me tiennent soubz leur tente
> Amour, desir, regret, espoir et doubte.

(1) M^s^ 10,572.
(2) Bib. nat., f. fr M^s^ 1,721.

Pour bien amer nulle je neu accepte
Semblable à moy, tant en soit elle acteinte.
Pour desirer vesvue nen excepte
Qui tant que moy soit à desir astraincte.
Pour regreter ne scay femme contraincte,
Lasse fors mey qui en dueil nay pareille
Pour esperer mon labeur sappareille ;
Dont courte joye en ay soubz longue actente,
Pour trop doubter je me tiens si dolente,
Quen ce malheur user mes jours me doubte
Ainsi, me font de tout plaisir exempte
Amour, desir, regret, espoir et doubte.

Jay le rebours de ce que je souhaitte,
Mais force mest dendurer ceste estraincte
Jay converty en joye contrefaicte
Tout le plaisir que de perdre avait craincte.
Fortune ma de prou à peu restraincte,
Dont nuit et jour jay la puce en loreille.
Quant dormyr veulx, force mest que je veille,
Pour plus sentir le mal qui me tormente.
Et qui pys est, davoir mieulx ne me vante,
Car de secours nay une faible goutte.
Pour abreger, jay tous les jours de rante
Amour, desir, regret, espoir et doubte.

Comblée en soing, pyteuse me presente,
De tout mon bien eslonguee et absente,
Par ces cinq pointz dont jay la charge toute.
Car pour tous lung en mon cueur represente
Amour, desir, regret, espoir et doubte

Cependant Marguerite n'éprouve pas toujours cette mélancolie amère, elle recouvre parfois sa bonne humeur :

Aprez regretz il se fault resjouyr,
Chassant tristesse et duel et souvenir (1).

(1) Mss 228

Elle exerce même sa malice contre les amoureux qui lui faisaient la cour, bien qu'elle se plaigne quelque part « de coucher seulette et à par elle » :

Si je permetz ou que permette
Aulcung se clamer mon servant,
Fût riche noblesse observant,
Ne pensés qu'en luy mon cueur mette

Ne cuidés pas que foy commette,
En oyant ung chascun bavant,
Si je permetz.

Point ne suis une Guillemette
Pour ung Guillaume decepvant,
Vous suppliant de heure en avant
Non penser qu'en amours me mette,
Si je permetz (1).

Parfois, d'un ton charmant, elle donne des conseils à ses filles d'honneur, et leur communique la prudence que les années lui avaient enseignée à elle-même.

Elle leur recommande de se mettre en garde contre les promesses décevantes des amoureux, et de se défier d'illusions qui pourraient coûter plus d'une larme :

Fiés-vous-y en vos servans (1)
Dehure en avant, mes demoiselles,
Et vous vous trouverés de celles
Qui en ont eu des décepvans.

Il sont, en leurs ditz, observans
Motz plus doulx que doulces pucelles,
Fiés-vous-y.

(1) Mss 10,572.
(2) *Ibid.*

En leurs cueurs il sont conservans,
Pour decepvoir, maintes cautelles,
Et puis qu'il ont leurs fassons telles,
Tout ainsi comme abavantz,
Fiés-vous-y.

Ce ton joyeux se retrouve encore dans les vers suivants :

Belles paroles en paiement (1)
A ces mignons présumptieux
Qui contrefont les amoureux
Par beau samblant et aultrement,

Sans nul credo, mais promptement
Donnés pour récompense à eulx
Belles parolles.

Mot pour mot, c'est fait justement,
Ung pour ung, aussi deulx pour deulx.

Se devis ils font gracieulx,
Respondés gracieusement
Belles parolles.

Les fragments qui viennent d'être cités indiquent le caractère des poésies de Marguerite. A une époque où Chastellain et Molinet avaient mis en honneur la rhétorique solennelle, elle écrivit avec une simplicité et une netteté, d'autant plus étonnantes, qu'elles étaient inconnues dans les Pays-Bas. C'est la vraie langue française, sobre et précise, ennemie de tout ce qui est inutile, entortillé, ou obscur, un peu vieillie, mais toujours naturelle, et allant droit au but. Aussi, éprouve-t-on un vrai plaisir à la lecture de ces pages tour à tour substantielles et piquantes, à côté des platitudes érudites et des sonores nullités

(1) Mss 10,572.

de l'école bourguignonne. Ses vers sont plus remarquables encore. Bien différente des grands Rhétoriqueurs, elle ne prit point comme eux la poésie pour un puéril badinage, un simple divertissement de société, une espèce d'art mécanique, réduit à d'ingénieux exercices ; elle en fit au contraire l'écho fidèle de son caractère mélancolique. C'est de ses malheurs que lui vint l'inspiration, c'est de son cœur blessé que sont partis sans effort les accents émus qui remplissent ses rondeaux, ses ballades et ses chansons. Si nous aimons tant aujourd'hui les écrivains chez lesquels apparaît l'homme, quel talent fut plus personnel que celui de Marguerite,

Dame infortunée
Dame de dueil tousiours triste et marrie (1) ?

Au milieu de l'épuisement général de la poésie, c'est une surprise de voir cette femme, vivant dans une cour raffinée, éviter les artifices conventionnels, les mignardises quintessenciées, les froides allégories à la mode, et de l'entendre exprimer avec simplicité, avec une heureuse précision, des pensées tirées de son propre fonds et des sentiments personnels. Voilà ce qui donne du prix à ses œuvres, bien que sa langue soit marquée de vétusté et semble plutôt dater du temps de Louis XI, que de Louis XII et de François I^er^. Dans cet ancien français, sous ces mots dont quelques-uns sont depuis longtemps hors d'usage, à travers ces tournures archaïques, on voit reluire un esprit original, comme une vieille peinture sous la poussière qui la couvre.

(1) Lem. *Regrets de la dame infortunée*, p. 407.

CHAPITRE III

Les Arts aux Pays-Bas pendant la Régence de Marguerite

CE QUE LES ARTS DOIVENT A MARGUERITE ; BROU : L'ARCHITECTURE, LA SCULPTURE, LA PEINTURE, LA GRAVURE, LA PEINTURE SUR VERRE, LA TAPISSERIE, L'ORFÈVRERIE, LA MINIATURE, LA MUSIQUE ; CONCLUSION.

Marguerite est de toutes les princesses de son temps celle qui eut le sentiment du beau le plus vif et le plus délicat ; aussi, mérite-t-elle d'être comptée parmi les promoteurs de la Renaissance aux Pays-Bas. Pour le prouver, nous indiquerons d'abord la part qu'elle a prise au mouvement des arts ; nous rassemblerons ensuite autour d'elle son brillant cortège d'artistes, et nous nous efforcerons de faire comprendre le caractère général des œuvres qu'ils ont laissées dans chaque genre.

Le premier service que Marguerite ait rendu aux arts, c'est d'avoir maintenu, pendant près de vingt-cinq ans, la tranquillité dans les Pays-Bas ; ce n'est pas là son moindre titre d'honneur. Ni l'architecture, ni la statuaire, ni la peinture ne peuvent se développer librement, sans la paix qui leur est nécessaire ; car c'est à elle que l'artiste doit le calme et le recueillement dont il a besoin pour traduire sa pensée sur le marbre, ou sur la toile. L'histoire de la Bourgogne prouve bien l'exactitude de

cette assertion. Que se passe-t-il sous Philippe le Hardi, et surtout vers les dernières années du XIVe siècle ? Par sa situation isolée, cette riche province est à l'abri des troubles qui agitent les autres Etats ; les arts prennent aussitôt un essor surprenant, la chartreuse de Champmol est fondée, Claux Slutter et Hennequin de Liège sculptent les splendides mausolées que l'on voit encore à Dijon. La même observation s'applique aux Pays-Bas ; tant que Marguerite exerce la régence, les arts présentent un merveilleux spectacle, c'est alors que se fondent ou se multiplient à Anvers, à Gand, à Bruges, à Malines, à Bruxelles, à Tournay, à Ypres et à Lille, ces innombrables corporations « de gens de métier », aussi actives qu'indépendantes. Mais voici qu'à la mort de Marguerite, le pays est déchiré par les discordes religieuses ; les artistes s'exilent ou perdent tout élan et toute originalité. Il faudra qu'après ces orages, dont la violence eût englouti toute autre civilisation moins vivace, Rubens apparaisse et fasse briller le génie flamand d'un éclat immortel.

A la suite de la paix que Marguerite maintenait avec tant d'énergie, le bien-être, le luxe, l'élégance et les richesses, ne contribuèrent pas moins à répandre le goût des arts.

L'opulence des Pays-Bas était alors pour les Etats voisins un objet d'admiration, et surtout d'envie. Plusieurs causes favorisaient cette prospérité : des foires importantes attiraient les marchands étrangers. Des Anglais, des Italiens, des Espagnols et des Français venaient acheter les armes, les broderies, les cuirs, les velours et le satin, et l'or affluait dans les Flandres. De plus, les voyages de Vasco de Gama avaient enlevé aux

Vénitiens le monopole du commerce, et la puissante République n'était plus seule à transporter en Europe les produits coloniaux, qui arrivaient directement aux Pays-Bas sur les vaisseaux portugais. Aussi toutes les villes étaient-elles florissantes : si Bruges avait perdu son ancienne importance, Malines continuait à tisser les draps les plus recherchés du monde, Bruxelles s'agrandissait chaque jour, Ypres, Liège, Gand, Lille et Tournay s'accroissaient rapidement, et les arts profitaient de cette prospérité dont Marguerite était la principale cause.

Le luxe amena aussi un autre usage qui n'exerça pas non plus une moindre influence ; ce fut la substitution des toiles peintes à la détrempe au cuir de Cordoue. La préparation de ces toiles occupait, surtout à Malines et à Courtray, un très grand nombre d'ouvriers, et l'on comprend sans peine combien cette industrie devait propager le goût des belles choses.

De leur côté, les diverses corporations rivalisaient de magnificence entre elles ; elles organisaient des fêtes et des concours, où elles avaient à cœur de montrer l'intelligence et le talent de leurs membres. Elles élevaient, dans les cathédrales, des autels et des chapelles qu'elles se faisaient un point d'honneur d'orner richement. Elles avaient des lieux de réunion qu'elles prenaient plaisir à décorer ; les Chambres des sociétés d'Anvers, de Gand, de Bruges et d'Ypres contenaient des tableaux de Coxcie, de Frans Floris et de Pourbus. Aussi Albert Dürer ne pouvait-il assez admirer les somptueuses réceptions que lui faisaient les corporations, lors de son voyage aux Pays-Bas ; il était étonné et embarrassé à la fois « de manger dans des services complets d'argent ».

Les arts se trouvaient donc unis désormais avec les

habitudes, l'orgueil et le progrès toujours croissant des lumières ; Marguerite favorisait encore cette disposition générale des esprits par son propre exemple, elle éprouvait une admiration naturelle pour tous les genres de chefs-d'œuvre, et rien ne lui coûtait pour satisfaire de si nobles penchants : c'était chez elle une tradition de famille et le résultat de son éducation.

Les Comtes de Flandre avaient montré de bonne heure les goûts les plus délicats ; le peintre Melchior Brodlein avait été pensionné par Louis de Male, avant de passer au service de Philippe le Hardi. La maison de Brabant ne déployait pas un moindre zèle, car l'état des dépenses qu'elle nous a laissé, depuis 1368 jusqu'en 1388, mentionne un grand nombre de relieurs, de copistes et d'enlumineurs. Les ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, et Marie, femme de Maximilien, accueillaient les artistes avec une sorte de familiarité, qui était à la fois un encouragement et une récompense ; Van der Goes, Bouts, Jean Memline, Roger Van der Weyden, étaient leurs protégés. Marguerite à son tour fit preuve d'une rare solidité de jugement. Elle réunit à Malines d'étonnantes collections ; son inventaire décèle une prodigieuse richesse ; sa bibliothèque, son oratoire et ses salons étaient transformés en musées. Elle avait rassemblé des livres richement reliés, des peintures, des statuettes, des tapisseries, des tentures, des aiguières, des tasses, des bassins, et une foule d'autres objets précieux, dont quelques-uns sont encore conservés en Belgique.

Elle révélait surtout ses goûts libéraux, par la nature des présents qu'elle faisait aux ambassadeurs. Voulait-elle témoigner une bienveillance particulière à quelque

haut personnage ? Elle lui offrait une œuvre d'art : c'était une coupe au grand écuyer de Dom Fernand, c'étaient des fleurons ciselés à l'envoyé du roi de Portugal, c'étaient de belles tasses couvertes à l'évêque de Londres, c'étaient des pots d'argent à l'élu Bayard, c'étaient enfin des heures dorées et bien ouvrées au nonce du pape. Après la signature du traité de Cambrai, elle ne laissa point partir les officiers de Louise de Savoie, sans leur distribuer les plus riches présents.

Un autre document (1) bien propre à montrer la part que Marguerite prenait au mouvement des arts, c'est l'état de ses dépenses, que nous possédons à peu près intégralement. Il n'est presque pas de paroisse qui n'ait reçu de la Régente des sommes d'argent considérables, des tentures, des tapisseries, des tableaux, du velours, du satin, du damas blanc, ou des draps brochés d'or. Les églises de Douai, de Gray, de Malines, de Gand, de Bruxelles, d'Anderghem, d'Alsenberg, de Grave, de Zuphten, tant d'autres encore, avaient part à ses libéralités.

C'est sous son gouvernement que l'on acheva, à Lille, la halle des échevins ; à Bruges, le beffroi dont la grosse cloche appelait les métiers à la révolte, et, à Gand, l'Hôtel de ville dont la première pierre avait été posée au milieu du XV^e^ siècle. Le nombre des monuments religieux auxquels on donna la dernière main est surtout considérable. C'est alors qu'on termine le cloître des religieuses de la Vierge Marie Annonciate près de Bruges ; l'église de St-Pierre de Lille est poussée avec une rare activité, et celle de St-Étienne, dans la même ville, se complète par les chapelles de Sainte-Catherine et de Sainte-Barbe.

(1) C'est là que nous avons surtout puisé.

On élève, à Malines, l'énorme tour de Saint-Rombaut, dont l'ensemble présente un coup d'œil saisissant ; on continue, à Gand, l'église dédiée à saint Pierre, et, à Bruges, l'église dont Marguerite dessina, dit-on, une partie des plans. On travaille à l'érection de la flèche qui surmonte la cathédrale d'Anvers, la plus noble et la plus grandiose de la Belgique ; on poursuit à Bruxelles les travaux de Sainte-Gudule dont les deux tours gigantesques restent inachevées, et l'on reprend la Collégiale de Louvain, dont Sulpice Van Vorst avait jeté les fondements au XV^e^ siècle (1).

Mais le plus beau titre de gloire de Marguerite, le seul qui suffirait à illustrer cette femme remarquable, c'est d'avoir suscité un chef-d'œuvre, l'église de Brou, pour la construction de laquelle Mercurin de Gattinare conseillait à « sa très redoubtée dame » de vendre jusqu'à la dernière chemise. Cet édifice, dont l'histoire est si obscure, malgré toutes les histoires qui en ont été faites, révèle les deux grandes passions de Marguerite : d'une part sa tendresse pour Philibert le Beau, d'autre part sa haine pour la France. Veuve désolée, Marguerite, à vingt-cinq ans, voulait d'abord faire construire un modeste monument, qui perpétuât le souvenir de son amour ; devenue Gouvernante des Pays-Bas, elle conçut un plus vaste projet, elle entendit que Brou devint le magnifique symbole de ses aspirations politiques. A travers les vicissitudes de son existence, elle a toujours songé à la maison de Bourgogne, et tenté de réunir aux Pays-Bas germaniques ces provinces que revendiquent aujourd'hui nos voisins d'outre-Rhin. Brou porte bien la marque de

(1) *Arch. du Nord.* T. IV, p. 322, 323, 325, 328, 329, 332, 355, 358, 370, 378, 379.

cette secrète ambition ; partout vous voyez le fameux rabot dont Jean sans Peur voulait rabattre les nœuds du bâton rugueux du duc d'Orléans. Vous voyez aussi la croix de St-André : ce patron de la Bourgogne a même une chapelle entre celles de Saint-Pierre et Saint-Paul, il a une statue dans le chœur, une autre au tombeau de Marguerite de Bourbon, une autre de cinq pieds de haut dans la chapelle de Marguerite d'Autriche, une autre enfin, la plus élevée de toutes, au centre de la grande façade. Au sommet de l'édifice, quels sont ces animaux qui semblent jeter les yeux dans le lointain ? Ce sont des sphinx qui tiennent la croix de Saint-André, et défient la France.

Tous ces sentiments, nous les retrouvons dans le codicille de son testament du 28 novembre 1530. Pour que le nom de la maison de Bourgogne subsiste intact, Marguerite supplie, quelques instants avant de mourir, « le Seigneur Empereur Charles-Quint, que son bon plaisir soit que la comté de Bourg succède à celuy de ses héritiers à cuy demeureront les pays de par deça, et que soient annexés, unis et joincts les dicts pays et la dicte comté à tousiours, sans aucune séparation ne division » (1).

La paix garantie, la richesse développée, de magnifiques collections formées à Malines, des subsides de toute nature accordés à la plupart des villes des Pays-Bas, un grand nombre de monuments restaurés ou achevés, le cloître et l'église de Brou bâtis en moins de trente ans, voilà ce que Marguerite a fait pour les arts. Il nous faut maintenant grouper près d'elle ses architectes, ses sculpteurs, ses peintres, ses graveurs, ses verriers, ses

(1) Le testament de Marguerite est aux Archives départementales, à la Préfecture de Bourg.

tapissiers, ses orfèvres, ses musiciens, ses enlumineurs, tous ceux enfin sur lesquels elle exerça sa vivifiante influence.

Les « maîtres-massons » qui s'illustrèrent alors sont assez peu nombreux. Ce fait n'a rien de surprenant : durant les deux siècles qui avaient précédé, les Flandres s'étaient couvertes de cathédrales et d'hôtels de ville ; les chefs-d'œuvre semblaient jaillir du sol. Sous la régence de Marguerite, l'enthousiasme pour les grandes constructions s'était refroidi, et partant, le nombre des architectes avait diminué. Parmi eux, il en est qui sont célèbres à des degrés divers. Les uns ne nous sont guère connus que par quelque pièce enfouie dans les archives, ce sont Amé de Rogemont, Benoist Ballichon, Chevillard, Guillaume de Mazin, et Philippe de Chartres. Tous ces hommes ont travaillé à l'église de Brou, mais il est impossible de déterminer la part qui revient à chacun d'eux dans l'ensemble de cet édifice. Il en est d'autres dont l'existence même n'est qu'une légende ; tel est par exemple le mystérieux André Colomban dont le souvenir est encore populaire dans notre Bresse. Il en est un autre dont la vie est mieux connue, c'est Keldermans. Il a eu la gloire d'achever, avec Herman de Waghenakere, l'admirable cathédrale d'Anvers.

Mais les plus illustres furent sans contredit Jehan Perréal et Van Boghem. Grâce à des études récentes, Perréal est enfin sorti de l'obscurité qui l'enveloppait. Peintre et valet de chambre des deux rois Charles VIII et Louis XII, il revenait d'Italie, lorsqu'il rencontra Jehan Lemaire à Lyon ; il entra, par l'intermédiaire de ce dernier, dans le domestique de Marguerite, et il dessina pour elle les tombeaux de Brou, l'église elle-même, et le

cloître qui la joint. Il fut maître de l'œuvre jusqu'en 1512 ; à cette époque, Marguerite préparait une double invasion de la France, au Nord par Térouanne, à l'Est par la Bourgogne. Perréal se trouvait donc dans une situation fausse, et comme il ne voulait être « ni gourmandé ni garsonné », il tomba bientôt dans une sorte de disgrâce, ou plutôt il envoya sa démission.

Il fut remplacé par un maître dont le goût sacrifiait moins aux tendances nouvelles de l'art, c'était Van Boghem, qui avait bâti déjà le couvent des Annonciades près de Bruges. Il s'entendit « avec Madame », et partit pour la Bresse, vers 1513 ; il se réservait le droit de faire un voyage « en sa maison pour s'occuper de ses affaires, en temps d'été, et un autre, durant l'hiver (1) ». Il était dur, brutal, emporté ; il faisait trembler devant lui les maçons qu'il battait, et surtout il était âpre au gain ; c'est ainsi qu'il recevait « un ponson de vin blanc clairet », pour quelques conseils donnés aux syndics de Bourg, dont l'église venait de s'écrouler. Il modifia les plans de Perréal ; c'est là ce qui explique pourquoi cet édifice, achevé vers 1532, appartient encore à l'art ogival, tandis que les monuments, élevés à cette époque en France et en Italie, ont été exécutés dans le style de la Renaissance. Van Boghem mourut en Bresse ; on a retrouvé sa tombe à Ceyzériat, petit village situé à quelques kilomètres de Bourg.

Ces Maîtres sont un exemple curieux des tiraillements que leur « mestier » subissait alors, et qui ne sont nulle part plus visibles qu'à Brou. C'est là qu'il faut étudier le singulier spectacle que présentait l'architecture à la fin

(1) *Arch. du Nord*, t. IV, p. 331, 335, 345, 355.

du xv^e^ siècle. Durant quelques années, les artistes sont indécis et troublés ; ils adoptent ou repoussent tour à tour les traditions anciennes, qu'ils n'ont ni le courage d'abandonner, ni le moyen de conserver ; ils empruntent donc à l'Italie des éléments nouveaux et des réminiscences classiques. Brou représente précisément cette période si courte, pendant laquelle les architectes emploient le style moderne avec une discrétion exquise, et opèrent habilement la fusion du Moyen-Age et de la Renaissance, comme on le voit aussi dans l'église Saint-Jacques et le Palais, à Liège. De là sort un art inconnu jusqu'alors, produit délicat et charmant, dont les lignes disparates forment néanmoins l'ensemble le plus aimable et le plus harmonieux ; mais cet art si riant, si léger, si original, fut bientôt oublié, et s'évanouit avec l'époque dont il était né, pour faire place aux froides conceptions de l'âge suivant.

L'architecture ne s'en tint pas à cette alliance discrète du Moyen-Age et de la Renaissance. Le désir de faire mieux, d'émerveiller et d'éblouir, la poussa vers la recherche et l'hyperbole. Elle altéra l'enchaînement et la noblesse des proportions, elle agrandit démesurément les fenêtres, et les constructions, devenues diaphanes, laissèrent pénétrer des flots de lumière à travers les fenestrages brodés comme des dentelles. C'est à peine si les murs pesèrent sur ces monuments aériens, baignés d'air et de soleil, illuminés de toutes parts par de hautes baies éblouissantes. Elle amincit les colonnes auxquelles elle fit supporter des poids prodigieux ; elle tordit la pierre ; elle multiplia les voûtes et les nervures qui s'enchevêtrèrent comme les mailles d'un vaste filet. Enfin, une végétation luxuriante, une véritable forêt de guirlandes

se suspendit aux clefs pendantes, qui exécutèrent des tours de force inconnus des bons siècles. Dans cette période suprême du style flamboyant, l'architecture s'épuisait en folles efflorescences.

En même temps que l'architecture perdait la pureté des formes, le génie chrétien l'abandonnait à son tour, et des pensées mondaines remplaçaient cette gravité mélancolique que la religion répand partout autour d'elle. Elle obéissait à cette tendance irrésistible qui entraînait les esprits loin du chaste mysticisme des Saint-Bernard, des Saint-Bonaventure, et des Saint-François d'Assise. Ce caractère est surtout frappant à Brou, pompeuse demeure toute fleurie de marguerites, vrai boudoir luxueux et coquet, sous les voûtes duquel revit, dans sa tiède suavité, le souvenir des plaisirs terrestres. Rien ici ne rappelle la tristesse évangélique des vieilles cathédrales, où l'on sent comme une émanation de la créature vers la Divinité ; tout vous parle au contraire de l'homme et de son orgueil. Contemplez ces écussons, ces armoiries, ces arbres généalogiques, ces portraits, ces inscriptions vaniteuses qui s'étalent aux endroits les plus apparents, sur le pignon, sur les vitraux, et sur le grand portail ! Il n'y manque ni l'encrier, ni la plume, symboles des talents poétiques de Marguerite dont le chiffre s'entrelace, dans des lacs d'amour, avec celui du beau duc de Savoie : il n'y manque rien de ce qui rappelle la vie terrestre; il n'y manque que Dieu.

Abandonnée par le sentiment religieux qui l'avait créée, l'architecture essaya de racheter ce défaut d'inspiration, et de dissimuler les symptômes précurseurs de sa mort, en se couvrant, dans un dernier effort, d'une foule d'ornements qui altéraient la simplicité des belles lignes

initiales. Jamais la pierre ne revêtit des formes plus compliquées, ce fut une prodigieuse floraison de dais festonnés, d'aiguilles, de frontons, de cœurs, de flammes, de pilastres et de niches. Cette profusion d'images touffues et enchevêtrées forme une œuvre inouïe et fantastique. Brou est orné comme un reliquaire ou comme un joujou. La prière et l'art ont dit leur dernier mot. L'exagération des ornements brise toutes les proportions, les masque, les envahit et les ronge ; telles les plantes parasites s'accrochent autour d'un tronc séculaire, et l'enguirlandent d'une verte parure qui dissimule mal la ruine intérieure de l'arbre à demi desséché.

La sculpture, au contraire, s'engageait avec un éclat sans pareil dans la voie glorieuse que lui avait ouverte Claux Slutter.

Les « tailleurs d'ymaiges » qu'occupa Marguerite sont plus nombreux que les architectes au génie desquels elle avait fait appel ; mais ils ne sont guère mieux connus, souvent même les pièces contradictoires, qui ont été mises au jour, ont encore embrouillé davantage des questions fort obscures par elles-mêmes. Ainsi que savons-nous sur Jehan de Louhans, Humbert Gourat, Jehan Rolin, Amé le Picard, Amé Carré, Thibaut et Pierre Terrasson ? Ces vieux maîtres étaient probablement bourguignons ou bressans ; mais qui nous retracera jamais l'histoire de leur vie ? Qui pourra démêler la vérité à travers les légendes auxquelles ont donné lieu Philippe de Chartres et André Colomban ? Qui nous fournira des renseignements précis sur Guillaume Régnault, Bastien François, Colombe François, Jehan de Chartres et Jérôme de Fiesole ? Faut-il ajouter à cette liste Gilles Vambelli, Campitoglio, Benoît de Serins,

Pasquier Borremann, Jacques Daret et Guyot de Beaulgrant? Des 24 sculpteurs employés par Marguerite, les plus célèbres sont Van Boghem, dont nous avons déjà parlé, Michel Colombe et Conrad Meyt. Mais que de problèmes soulèvent encore les noms de ces deux derniers !

Nous savons seulement qu'en 1511 Jehan Lemaire se rend à Tours près « du bonhomme Coulombe, fort ancien et pesant, goutteux et maladif, à cause des travaux passés ». Il écrit à sa très redoubtée dame que le grand artiste rajeunit et qu'il se prépare à créer un chef-d'œuvre digne d'elle (1). De son côté, Michel Colombe déclare avoir reçu de Jehan Lemaire, le 3 décembre 1511, 94 florins d'or d'Allemagne, pour avoir fait « la sépulture en petit volume de feu le duc Philibert de Savoie, selon le pourtraict et très belle ordonnance faicte de la main de maistre Jehan Perreal de Paris ». Il ajoute qu'il exécutera « de sa propre manufacture » les patrons de terre cuite, et que son neveu Guillaume Régnault « est suffisant et bien expérimenté pour reduire en grant volume la taille des ymaiges servant à la dite sépulture et en suivant les patrons » (2).

Mais, voici qu'il meurt vers la fin de l'année 1512, à peu près à la même époque où Perréal est congédié, « malgré le rumpement de teste qu'il se donnait » (3). Marguerite s'adresse alors à Jehan de Bruxelles qu'elle congédie bientôt, pour le remplacer définitivement par Van Boghem, sur les plans duquel le Suisse Conrad Meyt sculptera les tombeaux. D'après un document de

(1) Dufay, *Jehan Perréal*, p. 90-91.
(2) *Arch. du Nord*, t. IV, p. 327.
(3) Dufay *Ouv. cit.*, p. 69.

l'année 1526, il est convenu en effet que Conrad Meyt se transportera en Bresse pour tailler de sa main « les visaiges, et les vifs (1) ». Que résulte-t-il de ces pièces assez embrouillées? C'est que les tombeaux ont subi les mêmes vicissitudes que l'église, et que, aujourd'hui encore, on ignore quels en sont les auteurs.

On conviendra dès lors qu'il est impossible de faire à chacun de ces artistes la part qui lui revient dans l'église de Brou ; on l'a cependant essayé.

Suivant certaines traditions, la statue de saint Philippe placée sur le grand portail est à la fois le portrait et l'œuvre de Philippe de Chartres ; celle de saint André, placée à côté de la première, a été ciselée par Colomban. Nous n'hésitons pas à rapporter à Van Boghem le Retable des sept joies qui orne la chapelle de la Vierge. Amé Carré, Amé le Picard et Jehan Rolin ont exécuté, dit-on, la plupart des statues en pierre qui décorent le jubé de la même chapelle. Un menuisier de Bourg, Pierre Terrasson a fait les magnifiques stalles du chœur, qui peuvent rivaliser avec celles des cathédrales de Milan, de Rodez, d'Albi, d'Amiens, de Toulouse et de Rouen. Restent maintenant les tombeaux : quelle sera la part des Italiens, de Michel Colombe et de Conrad Meyt ?

Les six génies qui entourent la statue supérieure de Philibert ont été taillés par Campitoglio, et ceux qui sont placés aux pieds de Marguerite, représentée vivante, sont dus au ciseau de Gilles Vambelli.

Michel Colombe a certainement sculpté les dix Vertus du tombeau central.

Faudra-t-il attribuer à Conrad Meyt les cinq grandes

(1) *Arch. du Nord* t. IV, p. 335, 345, 354, 357, 385

statues couchées ? On serait tenté de le faire, d'après le texte du marché conclu entre lui et Marguerite; mais, en l'absence de documents précis, nous ne nous chargeons point de résoudre ce problème.

Veut-on examiner maintenant les caractères de cette grande page de sculpture, la plus noble, et la plus belle de cette époque? On reconnaîtra là un mélange d'éléments empruntés à diverses écoles, les marques d'une période de transition et en même temps les premiers symptômes de la Renaissance.

Le moyen âge revit tout entier avec son esprit satirique dans les stalles de Pierre Terrasson. Voici un singe à cheval, il fait des grimaces diaboliques à un capucin qui lit son bréviaire. Sur une cloison, un soudard à la barbe hérissée provoque une fille accroupie, les mains sous ses aisselles. Une ribaude tient une tête de mort sur ses genoux et tire la langue à un moine dont les oreilles d'âne dépassent le capuchon. Un religieux fouette une femme nue qui se tord et lui mord les talons; il y a enfin d'autres groupes licencieux, aux allures équivoques, et dont les formes grimaçantes rappellent les postures lubriques des singes (1).

On retrouve, dans le grand Retable des sept joies de la Vierge, le vieil art flamand, pur de tout mélange, et les scènes d'intérieur qu'aiment à représenter Van Eyck, Memlinc, Terburg, Miéris et Gérard Dow. Voici la chambre de la Mère du Christ avec ses chaises, sa table, et son prie-Dieu sculpté dans le goût de l'époque. Voici le grand lit à baldaquins, orné de franges, de glands et de passementeries ; il est fait avec le soin qu'apporterait à

(1) Nous avons mis à profit pour toutes ces questions différents articles publiés par M. Jarrin dans les *Annales de l'Ain*.

cet ouvrage une ménagère des Pays-Bas, les rideaux sont attachés vers le milieu et retombent en plis gracieux, les oreillers, les couvertures et les draps sont placés en ordre ; il semble que tout soit prêt pour recevoir, à l'heure du repos, les maîtres de la maison.

On reconnaît enfin, dans l'ensemble de ces sculptures, les traces évidentes du goût français mêlé avec des éléments bourguignons et flamands. Il est impossible de ne pas saisir d'étonnantes analogies entre les tombeaux de Brou et d'autres monuments du même genre : ce sont les tombeaux des ducs de Bourgogne à Dijon, de Guillaume Guégen à la cathédrale de Nantes, de François II dans la même ville, de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne à Bruges, de François de Lannoy à Folleville, des enfants de Charles VIII et de la reine Anne à Tours, de Thomas James à Dol en Bretagne, de Louis XII et d'Anne de Bretagne à Saint-Denis, et de Maximilien I^er^ à Inspruck. Ne soyons point surpris de ces ressemblances qui s'expliquent aisément ; c'est Claux Slutter qui a été le seul maître de tous ces artistes, c'est lui qui leur a tracé le chemin par le mausolée de Philippe le Hardi et les admirables sculptures du Puits de Moïse. Quoi d'étonnant, si l'on retrouve dès lors comme une parenté entre Perréal, les Juste, Michel Colombe et Conrad Meyt, puisque tous ces artistes se sont inspirés des traditions de Claux Slutter? Oui, nous avons là une page de l'art français, avec des réminiscences bourguignonnes et flamandes.

Les tombeaux de Brou et les deux cents statues qui peuplent l'église elle-même représentent donc une période de transition, à laquelle appartiennent encore les tabernacles de Léau et de l'abbaye de Tongerloo, l'hôtel

consulaire des Biscayens à Bruges, la célèbre cheminée du Franc dans la même ville, une autre cheminée de l'hôtel de ville d'Audenaerde et l'intérieur de l'église Sainte-Waudru à Mons ; c'est la période comprise entre le vieux style gothique et le style de l'âge nouveau. Sans doute, la plupart de ces artistes avaient reçu une éducation incomplète ; il y a des disparates dans leurs œuvres, ce qui leur fait défaut, c'est l'admirable netteté que la Renaissance a imposée comme première loi, ils n'ont encore ni la pureté, ni l'élégance des maîtres italiens. Ils ne sont plus les fils respectueux du moyen âge, ils ne sont pas encore les disciples de l'ère moderne. Quel est donc leur mérite ? C'est d'avoir accompli une révolution, et d'être restés les hommes de leur pays et de leur temps : c'est d'égaler, sans avoir passé les Monts, Donatello, Giacomo della Quercia, Ghiberti et Luca della Robbia.

Et cependant, que de conquêtes ces vaillants esprits n'ont-ils pas réalisées ! Leur éternel honneur sera d'avoir mis en œuvre les principes qui président aux plus belles créations de la Renaissance. Avec eux, l'art brise enfin toute contrainte, il renonce à ces formes raides et saintement gauches du siècle précédent, transmises de générations en générations. Il n'est plus enchaîné par le dogme et la tradition, il ne représente plus ces créatures maigres, ascétiques, pensives, qui rêvent dans une morne immobilité ; il apporte plus d'élan et plus d'animation, il retrouve presque le grand air, la fière allure, et la noble liberté de l'art classique. L'expression chrétienne s'évanouit pour toujours.

Elles s'évanouissent aussi, comme un songe, aux premières lueurs de la Renaissance, les décorations gauloises,

comiques ou grotesques, si longtemps employées. Vous n'apercevrez plus sous les voûtes, sous les arcades, sous les chapiteaux et les saillies des tourelles, des têtes grimaçantes, des figures difformes ou horribles. Tous ces motifs de décorations ont été remplacés par des arabesques d'une finesse et d'une légèreté incomparables.

Enfin, on réhabilite la beauté des formes, le corps présente les belles proportions et les attitudes aisées de l'art antique. Les vierges sont dignes d'un amour profane, et les anges, créations équivoques et charmantes, sont aussi gracieux que des Cupidons ; ils n'ont plus le ciel chrétien pour patrie. La mort même n'a plus rien d'horrible ; elle a dépouillé sa majesté terrifiante, elle ne porte ni l'empreinte des douleurs qui l'ont précédée, ni les traces des flétrissures qui la suivent. Sœur du sommeil, elle continue à Brou le rêve de la vie, elle sourit presque sous ces voûtes qui caressent l'œil. Marguerite de Bourbon a gardé sa beauté de mère, Marguerite d'Autriche sa jeunesse, le duc de Savoie son élégance. Le vieux monde est bien mort, un âge nouveau commence, la Renaissance apparaît ; qui l'a introduite ici ? Est-ce Perréal ? Est-ce Michel Colombe ? Est-ce Marguerite ? Non ! C'est le grand courant qui emportait le XVI^e^ siècle.

La peinture à son tour subissait une transformation lente, mais profonde, sous l'influence des artistes qui fréquentaient la cour de Malines.

Un des premiers en date, est Jacob de Barbari. Il était le commensal de « Madame », il était un de ses musiciens préférés, il était surtout « son bien aimé painctre » et, à ces divers titres, il touchait une pension annuelle de 100 livres.

Jean de Maubeuge peignit pour Marguerite plusieurs portraits, il avait d'abord été protégé par Philippe de Bourgogne, ambassadeur de Maximilien près du pape Jules II. Il eut pour élèves Jean Schoreel et Lambert Lombard.

Jean Mostert fit aussi partie, durant 18 ans, du domestique de la Gouvernante ; il avait même obtenu d'elle le titre de gentilhomme : malheureusement on ne connait de lui aucun tableau authentique.

Jean Vermeyen était peintre officiel de la cour. Il avait reçu de l'Allemagne les offres les plus séduisantes, mais il ne voulut pas quitter Marguerite qu'il accompagna dans la ville de Cambrai, lors de la Paix des Dames.

A la même époque, vivaient les Coninxloo, dont l'histoire est encore à faire et les peintures à découvrir. Un des membres de cette famille avait « pourtraicturé » Charles-Quint et ses sœurs.

Gérard Horebout est cité plusieurs fois dans les comptes des trésoriers. Il avait « fait au vif » Christiern II, roi de Danemark. Vers 1522, il quitta les Pays-Bas pour se rendre en Angleterre à la cour d'Henri VIII.

Le plus célèbre de ces artistes était Bernard Van Orley. Il avait été chargé par Léon X de surveiller, chez Pierre Van Aelst, l'exécution des fameuses tapisseries du Vatican, les actes des apôtres. *A chacun son temps*, telle était sa devise. Il jouissait d'une grande fortune ; il offrit un jour à Dürer en voyage un splendide banquet, et l'honnête Allemand nous dit que son hôte n'en dut pas être quitte pour 10 florins.

Bernard Van Orley forma deux élèves : le premier était Michel Van Coxcie, successivement protégé par Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie. L'autre,

était Pierre Coucke, maître de Nicolas Neufchâtel et de Pierre Brueghel le Vieux.

Nous pourrions encore citer Van Lethem, Jehannin, Battelle, Daret, Jehan de Bruxelles et Tubarch (1) si la liste que nous venons de donner ne nous paraissait suffisante. Ce qu'il est plus intéressant d'étudier, c'est le conflit qui se produit alors dans l'art, partagé entre les séductions nouvelles et les traditions flamandes ; c'est de suivre les obstacles que le mouvement, venu d'au-delà les monts, rencontre aux Pays-Bas, et les conséquences qu'il entraîne à sa suite.

Au moment où cette pléïade d'artistes brillait au palais de Malines, la Renaissance italienne florissait depuis un siècle. Giotto avait découvert des horizons inconnus : Bellini, Fra Angelico, Léonard de Vinci avaient rempli de chefs-d'œuvre Padoue, Pise, Florence et Rome. Dans le Nord, les Van Eyck, Memlinc et Roger Van der Weyden avaient constitué l'école de Bruges, cette école si surprenante, si féconde, si originale, que l'on ne saurait connaître que sur la terre des Flandres où elle est née. Abandonnant les figures symboliques et les conceptions du moyen-âge, idéalisées sous le pinceau de l'artiste, ils avaient représenté de belles têtes religieuses, pleines d'expression, et fait briller la vie dans des peintures, encore éblouissantes de fraîcheur. Ils avaient en un mot tenté, sous l'empire d'idées chrétiennes, un essai de Renaissance flamande, continué par Van der Meire, Jérôme Bosch et Gérard David.

A la mort de ces derniers, la nature sembla se reposer, la race des grands peintres sembla près de s'éteindre ;

(1) *Arch. du Nord.* t. IV, p. 363, 371, 340, 344, 349, etc.

toutefois ce n'était qu'un temps d'arrêt. Voici que Quentin Metsys arrive : il ne rompt pas encore avec l'école de Bruges, mais il fait faire à l'art un pas définitif dans la voie de la liberté. Il observe de plus près que ses devanciers le monde réel, et, sous sa main puissante, la peinture devient plus humaine ; elle descend du ciel sur la terre. Ses saintes sont charmantes, son *Hérodiade* ressemble à une belle châtelaine, *Salomé* respire une volupté pénétrante. Il reproduit aussi des scènes de mœurs profanes plus voisines de nous, des usuriers dans leur boutique, des avares, des banquiers, des changeurs, avec leurs yeux froids, leurs longues mains, et leur sèche physionomie. Il représente ce moment si court et si charmant où l'art n'abandonne pas définitivement les traditions nationales, mais n'adopte pas encore les tendances nouvelles. Le cadre est toujours gothique, cependant le coloris, l'aisance des draperies, l'allure aisée des personnages, tout en un mot annonce le premier sourire de la Renaissance.

Bientôt les esprits s'ouvrent davantage aux séductions de l'Italie, les peintres flamands passent les Alpes, rien ne peut arrêter ce mouvement de défection ; vous diriez un pèlerinage continu à la terre promise du génie. Jean de Maubeuge ouvre la voie, et opère la transformation dont nous cherchons à bien préciser le caractère. Ses *Quatre Maries revenant du tombeau de Jésus* (1) présentent encore quelques incertitudes, mais la *Femme adultère* (2) et le *Christ chez Simon le pharisien* (3) sont des preuves éloquentes de l'influence italienne. Il entraine

(1) Musée d'Anvers.
(2) Bruxelles, Hôtel d'Aremberg.
(3) Musée de Bruxelles.

à sa suite d'autres artistes qui vont demander des leçons aux ateliers de Florence, de Venise et de Rome. Jacob de Barbari (1) s'inspire des merveilles de l'antiquité et des Maîtres de la Lombardie dans des œuvres qui malheureusement sont égarées ou perdues aujourd'hui. Bernard Van Orley voit Raphaël au Vatican, il éprouve pour lui un violent enthousiasme, et il essaie d'imiter à la fois son grand style et la suave correction de son dessin ; cet effort est surtout visible dans le *Sauveur descendu de la croix* et *Saint-Norbert disputant contre l'hérésiarque Tanchelin* (2). Michel Coxcie aspire au surnom de Raphaël flamand et abdique sa nationalité dans le *Martyre de Saint Sébastien* et le *Couronnement d'épines* (3). Blondeel, Jean Bellegambe, les Claeis, Jean Schoreel, Martin Van Ven, dit Heemskerk, suivent l'impulsion donnée, et oublient leur race et leur patrie.

Enfin l'enthousiaste Lambert Lombard essaie d'ériger en système un art hybride qui étouffe presque le génie flamand. Il exerce une influence considérable, et compte jusqu'à 120 élèves, dont les principaux sont Guillaume Key, Hubert Goltz, Lampson, et surtout Frans Floris, l'auteur de la *Chute des Anges rebelles* (4). Avec ce dernier, les peintres des Pays-Bas deviendront définitivement italiens ; mais, malgré leurs efforts, ils ne pourront jamais atteindre à cette mesure supérieure de rhythme, d'harmonie, et de beauté idéale, qui fait l'éternelle gloire des maîtres italiens.

Cependant, le génie flamand n'était pas éteint, il

(1) Canditto (de). *Jacob de Barbari*. Brux. 1881.
(2) Pinacothèque de Munich.
(3) Malines et Bruxelles.
(4) Musée d'Anvers.

sommeillait comme le feu sous la cendre. Il se réveilla bientôt, et protesta d'abord par le portrait contre l'envahissement de l'étranger. Josse Van Clève, surnommé le Fou, combattit cet engouement général par ses peintures honnêtes et loyales, où la nature est si profondément étudiée, et si scrupuleusement rendue. Pierre Pourbus, le Vieux, et son fils François, continuèrent la lutte contre les artistes revenus d'Italie. Epris uniquement de la réalité simple et vraie, ils n'idéalisèrent rien dans leurs portraits de magistrats, de bourgeois, de prêtres, ou de chefs de ghilde.

Mais, comme le danger devenait de plus en plus grand, la vieille Flandre protesta encore avec plus d'énergie contre ses enfants, affublés de costumes florentins, elle fit appel à l'art populaire, à la peinture des bonnes gens. Alors parut Brueghel le Vieux. Il s'attacha surtout à peindre l'humble spectacle des choses qu'il avait sous les yeux, mais avec une franchise, une naïveté, une conviction admirable. On est heureux de contempler, après les froides imitations de Frans Floris et de Martin de Voss, des matelots, une chope à la main, attablés devant des tonneaux de bière, des paysans en habits du dimanche, des alchimistes au milieu de leurs cornues, des enfants en belle humeur qui se coiffent d'une marmite durant l'absence de leur mère, ou des fêtes villageoises avec leurs danses, leur grosse gaieté, et leurs bruyants éclats de rire (1).

Enfin, avec l'imitation de l'Italie, apparut la séparation des genres. Joachim Patinir créa le paysage dans la *Fuite en Egypte* et la *Tentation de saint Antoine* (2), bien

(1) Musées de Vienne et d'Anvers.
(2) Musées de Vienne et de Madrid.

qu'avant lui, les Van Eyck, Bouts, Memlinc, et Roger van der Weyden eussent parfois fort bien interprété la nature agreste. Henri à la Houppe perfectionna ce genre nouveau par sa *Sainte Famille prenant du repos pendant la fuite en Egypte*, et le tryptique du *Baptême de Jésus*. Il représenta, avec un art inconnu jusqu'à lui, l'herbe, les nuages, les arbres, les rochers, les buissons, les fleurs, les eaux limpides des fontaines, et les collines surmontées de châteaux gothiques. Molinaer et les frères Valkenborg continuèrent la tradition, et Paul de Bril atteignit presque à la belle simplicité du Poussin.

L'époque à laquelle appartiennent les artistes protégés par Marguerite forme donc comme la transition naturelle entre l'école de Bruges et l'école d'Anvers. C'est une époque de décadence, ou plutôt de confusion : mais le génie flamand, un instant égaré, allait retrouver, sous la direction d'un jeune peintre, l'originalité qu'il avait perdue.

Ce novateur, c'était Rubens.

La gravure prenait un brillant essor sous l'impulsion d'un artiste longtemps oublié, mais sorti enfin de l'obscurité qui l'enveloppait, c'est Jacob de Barbari, dit le Maître au Caducée.

Jacob de Barbari, que nous avons cité plus haut, est né d'une famille flamande, à Venise, vers 1470. Il reçut une éducation très soignée, car il savait l'hébreu, le grec et le latin. A seize ans, il se rendit en Italie pour terminer ses études, et il visita tour à tour Venise, Florence, Milan, Bologne et Mantoue, où il connut Mantegna. En 1490, il revint aux Pays-Bas, retourna en Italie à plusieurs reprises, se fixa définitivement dans les Flandres, se lia d'amitié avec Dürer, le fréquenta quelque temps à

Nuremberg, le quitta vers 1505, et s'attacha ensuite à Philippe de Bourgogne, dont il décora le château de Suydtbourg. Enfin, il fut admis dans le domestique de Marguerite, passa le reste de sa vie à la cour de Malines, et mourut probablement en 1516.

Jacob de Barbari est avant tout un professeur, et son plus beau titre de gloire est d'avoir formé de nombreux élèves. Grâce aux travaux de MM. Müntz, Galichon, Ephrussi, Thausing et Canditto, il est considéré maintenant comme le vrai maître de Dürer et peut-être de Lucas de Leyde, sur lequel on a rapporté tant de contes abandonnés aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a exercé sur ces deux artistes une influence considérable et qu'il semble surtout leur avoir appris l'unité et l'harmonie dans la composition. Il a aussi enseigné Martin Zazinger ou Zagel, dont l'histoire est encore à faire. Il a inspiré les Suavius de Liège, cette grande famille de graveurs, de peintres et d'orfèvres. Lambert Lombard et Jean de Maubeuge appartiennent à son école, et rappellent sa manière par leurs statues antiques et leurs sibylles. Enfin Gérard Douffet et Gérard de Lairesse l'ont imité plus d'une fois.

Peut-être s'est-il en outre imposé au Titien, à Marc-Antoine Raimondi, à Vavasori, à François Colonna et à Giorgione. Peut-être les a-t-il initiés à son art si peu connu à Venise en 1500, comme le témoigne Vasari. Malheureusement, dans ces questions de priorité, tout est mystère, et la lumière ne se produit qu'avec beaucoup de difficulté. Il est cependant établi aujourd'hui que ni la gravure sur bois, ni la gravure sur cuivre, n'ont pris naissance en Italie.

Barbari est donc plus célèbre par ses élèves que par

ses œuvres dont M. le comte de Canditto a dressé un excellent catalogue (1) divisé en 3 catégories : les sujets pieux, les sujets profanes et les gravures sur bois. La première catégorie comprend *Judith debout tenant de la main droite la tête d'Holopherne*, la *Sainte famille*, la *Sainte-Vierge*, *saint Jérôme*, *sainte Catherine*, l'*Ange gardien et saint Sébastien*. La seconde renferme la *Femme au miroir*, le *Satyre jouant du violon*, le *Satyre jouant de la cornemuse*, *Mars et Vénus* et *Les hommes nus attachés à un arbre*. On trouve dans la troisième le *Triomphe des Hommes nus contre des Satyres en belle humeur* et la *Vue de Venise*. Il reste à découvrir la *Femme et le Vieillard*, les *Parques*, *Judith et Afra*, la *Fable de Psyché*, et les 23 planches qui faisaient partie de la collection de Marguerite d'Autriche.

Quoiqu'elles soient peu nombreuses, ces gravures nous permettent cependant de fixer la part qui revient à Barbari dans le mouvement de la Renaissance. Doublement italien par son origine et par un long séjour au-delà des Monts, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à populariser la manière des maîtres étrangers. Il rompit avec les traditions de l'école des Van Eyck, bien qu'il eût d'abord étudié passionnément la Bible ; mais, de l'antiquité judaïque, il passa bientôt à l'antiquité grecque et latine ; il devint un élégant païen. C'est lui qui vulgarisa les histoires des dieux et des déesses, et divinisa la forme et la matière, en représentant des Apollons, des Satyres, des Grâces, des Nymphes et des Vénus. Il chercha l'idéal du beau dans le nu que le moyen âge n'avait ni aimé, ni compris, mais auquel Barbari sut communiquer l'apparence passionnée et

(1) Canditto. *Ouv. cit.*, p. 471, etc.

frémissante de la vie. Il était donc bien un apôtre de la Renaissance, l'artiste qui, le premier, a illustré le mythe de Psyché, ce symbole de l'âge nouveau.

La peinture sur verre touchait à son déclin ; mais, comme le flambeau qui se ranime avant de s'éteindre, elle allait jeter un éblouissant éclat.

Marguerite communiqua une vive impulsion à cet art qui avait produit tant de chefs-d'œuvre avec Jacquemons, Jacques des Marcs, Jehan de Courtrai, et elle dépensa des sommes considérables pour faire exécuter, à ses frais, dans les différentes villes des Flandres, un grand nombre de verrières. Les plus célèbres sont celles de Notre-Dame-du-Sablon et de Sainte-Gudule à Bruxelles. Il faut y joindre les verrières des églises de Grunendaele, des Chartreux lez Bruxelles, de Menin, d'Edeveld, des Frères prêcheurs d'Utrecht, de Galilée à Gand, du monastère du Rouge-Cloistre au bois de Soigné lez Bruxelles, et de Harlem, cette ville morte aujourd'hui, mais à qui la noblesse, les municipalités, les corporations, les chapitres de chanoines, les princes et les rois ont prodigué autrefois les témoignages de leur bienveillance.

Cependant les verrières de Brou sont encore l'œuvre la plus considérable qu'ait suscitée Marguerite ; malheureusement, elles ne nous ont point transmis le nom de leur auteur. Il semble toutefois qu'on doive les rapporter à Van Boghem qui s'inspira peut-être des dessins de Jehan Perréal. Voici deux pièces fort importantes et bien faites pour jeter un peu de lumière sur cette question : c'est d'une part une quittance de 73 livres 14 sols, payés à Van Boghem (1) « pour certains grans patrons

(1) *Arch. de Brux.* Rég. 1801. An. 1525.

sur papier historiez et armoriez des armes d'icelle dame, pour servir à faire quatre grandes et belles verrières pour le chœur de l'église, plus un coffre pour charrier ces patrons de Bruxelles à Brou ».

C'est d'autre part une seconde quittance d'un peintre de Bruxelles « pour avoir fait 64 blasons de couleur sur papier avec les devises des armes de la descendue de Madame pour Brou ».

D'après ces documents, les verrières du chœur seraient donc dues à Van Boghem que l'on retrouve partout dans la construction de cet édifice où tout est obscurité.

Quelle que soit l'origine de ces fragiles chefs-d'œuvre, aussi frais pourtant que le jour où ils brillèrent pour la première fois, ils nous montrent mieux que toutes les autres productions de ce genre ce qu'était alors la peinture sur verre.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que cet art aspire à une complète indépendance et semble vouloir rejeter les lois qui avaient jusque-là réglé son développement. Au XII^e^, au XIII^e^ et même au XIV^e^ siècle, une verrière contribuait à orner une église, mais en se subordonnant à l'aspect général du monument. Au début du XVI^e^ siècle, le verrier secoue de plus en plus le joug de l'architecte, et ne se préoccupe que de l'effet produit par sa verrière. De là vient qu'il ne sait éviter ni les discordances, ni les agencements criards, ni les fautes de goût, que l'on ne rencontre jamais aux bons siècles ; il introduit ainsi l'anarchie dans les édifices, dont la beauté principale est constituée surtout par l'ensemble des lignes et des proportions.

Ce qu'il faut remarquer ensuite, c'est que la peinture sur verre, née avec le gothique dont elle est une des plus

brillantes manifestations, devait dégénérer avec lui et décliner, à mesure que le dessin faisait de nouveaux progrès. Comme tous les arts dont l'effet résulte, non pas de la perfection des détails, mais de l'harmonie générale, la correction du trait, la finesse de l'exécution, des poses naturelles, des draperies parfaitement agencées ne sont point nécessaires à cette sorte de peinture ; on lui demanderait plutôt la naïveté dans la composition : mais les artistes de cette époque n'en étaient plus capables, puisqu'ils cherchaient au contraire à rompre avec les traditions et la candeur mystique du moyen-âge.

Enfin, le génie chrétien cessait d'inspirer cet art, où il n'y avait plus de place même pour la divinité. Les vitraux se chargèrent alors d'armoiries, d'inscriptions orgueilleuses, de portraits, et d'arbres généalogiques ; témoin les verrières de Sainte-Gudule, où Bernard Van Orley a représenté, avec une pompe toute païenne, François I^er^ et sa femme Eléonore, Charles-Quint et Isabelle de Portugal, et plus loin, Louis de Hongrie et sa femme Marie. Mais, c'est surtout à Brou que l'expression religieuse fait défaut. En vain, les artistes ont voulu placer sous nos yeux le *Christ apparaissant à sa mère après la Résurrection*, l'*Assomption*, et le *Couronnement de la Vierge par son fils et le Père éternel*, *les Apôtres debout autour du tombeau vide*, *le Triomphe de Jésus* escorté des Patriarches, des Evangélistes, des Pères de l'Eglise, des Docteurs, et des Martyrs de la nouvelle loi : ce qui domine partout, c'est le portrait de Philibert le Beau dans tout l'éclat du pouvoir et de la jeunesse, c'est surtout l'image de Marguerite, seule reine de cet édifice qui n'est que la glorification de la femme.

C'en était donc fait de la peinture sur verre ! Le

protestantisme allait lui porter encore le dernier coup, comme le témoigne cette verrière de Berne, où Frédéric Walter a osé tourner en ridicule le sacrement de l'Eucharistie.

La tapisserie s'élevait durant cette période au plus haut point de perfection.

Philippe le Hardi, Jean sans Peur, et Philippe le Bon, avaient réuni dans leurs palais des tentures splendides, qui formaient un ensemble unique au monde. Pendant son règne si court et si troublé, Charles le Téméraire avait montré la même passion, et l'on sait qu'à Granson, à Morat et à Nancy, les vainqueurs trouvèrent dans sa tente des tapisseries du plus grand prix. Marguerite à son tour continua aux arts décoratifs la protection que leur avaient accordée ses prédécesseurs ; c'était un genre de luxe héréditaire dans cette puissante famille. Aussi, les ateliers prirent-ils sous son gouvernement une extension extraordinaire. Depuis la chute d'Arras en 1477, les ouvriers de cette ville avaient émigré à Bruges, à Bruxelles, à Tournay, et à Audenarde ; les Flandres étaient devenues comme le centre où l'on fabriquait les garde-meubles des cours étrangères, elles avaient pour tributaires toutes les autres nations. L'Italie avait appelé chez elle des ouvriers flamands, et l'on voit des métiers installés dans les Etats du marquis de Mantoue, du duc d'Urbin, du duc de Ferrare, en Vénétie, en Toscane et en Ombrie. L'Angleterre, la Hongrie même s'approvisionnaient aux Pays-Bas. Lorsque ces contrées voudront s'affranchir d'un tribut devenu trop onéreux, elles seront réduites à s'adresser aux ouvriers des Flandres : c'est ainsi que François I^er^ fit venir des Pays-Bas les meilleurs tisserands pour les placer à Fontainebleau, sous la direction de Serlio, son peintre et son architecte ordinaire.

Il serait impossible de citer tous les tapissiers de cette époque, puisque chaque jour on en découvre de nouveaux, cependant plusieurs noms méritent d'être tirés de l'oubli : ce sont ceux d'Etienne de Brumberghe, de Jehan de Roubrouck, de Pierquin d'Ervine, de Pierre Van Oppenem, de François Horn, de Jehan Van den Brugghe, de Jean de Haleriga, de Pierre de Warenghien, de Lombeke, et de Van der Tombe (1). Mais le plus illustre est Pierre Van Aelst dont la vie est encore peu connue ; il fut du moins, pendant plus de 30 ans, le prince des tapissiers. Dès 1504, il avait le titre de valet de chambre de Philippe le Beau, et, sous Charles Quint, il conserva ces fonctions.

De ces différents ateliers il sortit un nombre de tapisseries si considérable qu'il faudrait un volume pour les décrire, ou simplement les énumérer.

Les *Actes des Apôtres* dus à Pierre Van Aelst sont la composition la plus célèbre. Cette œuvre et tant d'autres nous permettent de suivre les changements que subit l'art de la tapisserie dans ses deux périodes : l'une gothique encore, mais touchée déjà par l'Italie ; l'autre, tout italienne ; la première, avec Jean de Maubeuge ; la seconde, avec Bernard Van Orley.

Durant le moyen âge, la tapisserie s'inspirait ordinairement de l'ancien et du nouveau Testament. Au xiv^e^ siècle, elle prit un développement considérable, et dut puiser à des sources plus variées. Tantôt, elle représentait pour les églises les pieuses légendes des Saints, tantôt elle figurait pour les demeures seigneuriales des apologues et des moralités. Au xv^e^ siècle, le cadre de la tradition théologique fut brisé définitivement par les

(1) Nous avons relevé les noms de plus de 70 tapissiers dans le t. IV des *Archives de la Cour des Comptes de Lille.*

Van Eyck, Thierry Bouts, Roger Van der Weyden, Van der Goes, avec l'histoire de la Vierge, celle de saint Jean-Baptiste, la Passion, des épisodes tirés de l'Apocalypse, et le *Combat des Vertus et des Vices*. Au xvi^e^ siècle, la tapisserie se transforma en même temps que l'architecture dont elle ne peut être séparée, puisqu'elle a pour première règle d'être en parfaite harmonie avec l'édifice qu'elle doit décorer. Elle prit comme l'architecture un caractère plus riant, le style perdit son ancienne raideur, les compositions devinrent plus libres, plus gaies, et plus savantes à la fois. On se plut davantage à figurer des scènes profanes ou contemporaines, empruntées soit à l'antiquité, soit aux goûts du temps : témoin l'*Histoire de Persée*, l'*Histoire de Troie*, l'*Histoire de Noël*, l'*Histoire de la cité des Dames*, des éléphants, des girafes et des conversations entre bergers et bergères.

Dans toutes ces œuvres, les traces du goût gothique diminuent de plus en plus, mais on les distingue encore ; c'est seulement avec Jean de Maubeuge que se fait sentir l'influence de la Renaissance dans l'*Adoration des Rois*, le *Saint-George*, le *Baptême du Christ*, la *Fuite en Egypte*, et l'*Education du Christ*. C'est lui qui termine la révolution commencée par les Van Eyck et continuée par Roger Van der Weyden à qui l'on doit les dessins des fameuses compositions de l'Hôtel de Ville de Bruxelles : la *Légende de Trajan*, l'*Histoire d'Herkenbald*, et l'*Histoire de Jules César*.

Cependant il manquait encore à ces artistes les qualités nécessaires aux grandes compositions historiques, c'est-à-dire l'ampleur magistrale et la netteté du groupement. Ce fut Bernard Van Orley qui combla cette lacune, et qui changea complètement le style et l'allure de la tapisserie. Avec lui, le sentiment profane domina même dans

les scènes religieuses ou mystiques ; les Saints, les Anges, les Chérubins, les Vierges et les Apôtres, appartinrent presque au paganisme par la perfection des formes et l'harmonie des proportions. Ensuite, le nu et les divinités mythologiques devinrent de plus en plus populaires. On peut suivre ces différentes phases de l'art dans les *Actes des apôtres* au Vatican, la *Messe de saint Grégoire* à Nuremberg, l'*Histoire de Psyché* à Fontainebleau, les *Enfants jouant* chez la princesse Mathilde, et surtout dans les compositions de Jules Romain, la *Grande histoire de Scipion*, l'*Histoire de Lucrèce*, les *Triomphes de Bacchus*, l'*Histoire d'Orphée*, l'*Enlèvement des Sabines*, le *Combat des Titans*, l'*Histoire de Romulus et de Rémus*, l'*Histoire de Moïse* et les *Amours de Vertumne et de Pomone*.

L'orfévrerie continuait à faire de grands progrès ; elle se dépouillait de plus en plus de son caractère religieux et gothique, et se mettait chaque jour davantage au service du luxe des rois et des grands seigneurs.

C'est dans les inventaires, les archives et les registres de finances que l'on peut se rendre compte des richesses que Marguerite avait accumulées à Malines ; son palais était un véritable musée de pierreries. Elle avait réuni une foule d'objets précieux dont la liste formerait presque un volume à elle seule ; c'est un éblouissement de morceaux d'ambre, de miroirs d'argent, de portraits et de cadres dorés, de tables ouvrées, de boîtes de corail, d'ivoires travaillés, d'horloges « qui frappent les heures et les demy heures », de coffrets à parfums, d'éventails, de rubis, de topazes, de saphirs, de perles et d'émeraudes.

Les différentes pièces que l'on peut voir dans les

musées ou les collections particulières de la Belgique et de la Hollande, se peuvent diviser en deux catégories et décèlent une grande variété. Ce sont, pour les églises, des ostensoirs, des burettes, des ciboires, des calices, des lampadaires, des chandeliers, des trépieds, des reliquaires conservés aux cathédrales de Malines, de Bruxelles et d'Anvers ; ce sont aussi, pour les palais et les maisons princières, des coupes, des flacons, des aiguières, des pots, des jeux d'échecs, des vases à boire, des tasses, des armes, des instruments de chasse et de table.

Les principaux ateliers se trouvaient à Gand, à Bruges, à Anvers, à Malines et à Bruxelles. Nous nommerons, parmi les orfèvres les plus célèbres du temps, Marc de Glasere qui cisela dans le goût de la Renaissance un grand reliquaire légué par Marguerite à l'église de Brou ; Jean de Nimègue, Merx et Pierre Dominique ; Van Lathen qui fit la fameuse châsse d'argent du Saint-Suaire, longtemps exposée à Chambéry, et placée maintenant sur l'autel de la chapelle du Saint-Suaire dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Turin ; Grisepere de Plume et Van der Dorpe ; Martin des Ableau chargé d'exécuter « douze belles grosses enseignes d'or d'escus esmaillées de noir avec lettres, pour mectre aux patrenostres de Madame, deux grosses bagues de diamant, une sainte Marguerite et deux bracelets » ; Eustache Chappiret, marchand joaillier suivant la cour ; Anthoine Wilzet, auteur de tables ciselées et de colliers d'or enrichis de pierreries ; Joachim Bruver à qui l'on devait une table enrichie de diamants et une horloge « faicte à la mode d'Ytalie, qui monstre deux fois douze heures

et les douze enseignes des pleinettes aussi monstrant nouvelle lune » (1).

La miniature était frappée de décadence, mais avant de disparaître, elle allait produire des œuvres qui font encore aujourd'hui l'orgueil des collections de la Belgique.

Les ducs de Bourgogne avaient l'habitude de dépenser des sommes énormes pour enrichir leur bibliothèque. Philippe le Bon et Philippe le Hardi récompensaient royalement les enlumineurs, Charles le Téméraire et Marie de Bourgogne aimaient aussi beaucoup les livres historiés. Marguerite d'Autriche avait hérité des mêmes goûts, c'est dans son inventaire surtout qu'il faut chercher les preuves de cette passion. Sa librairie était extrêmement riche et contenait les manuscrits les plus précieux, les uns étaient recouverts de velours cramoisi, les autres de velours vert, et d'autres de velours noir ou bleu. Les débris de ces collections sont aujourd'hui déposés pour la plupart à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ils nous permettent de juger sur quelle variété de sujets s'exerçait la verve des artistes.

Le plus fin joyau de la miniature flamande est le fameux bréviaire du cardinal Grimani, dont les véritables auteurs sont inconnus, mais au nombre desquels il faut peut-être ranger Gérard de Gand, Liévin d'Anvers et Jacob de Barbari. Le livre d'Heures de Marguerite conservé à Bruxelles (2) est presque aussi célèbre ; il fut enluminé vers 1516 par Gérard Horebout, dont la fille Suzanne fut plus tard fort recherchée à la cour

(1) *Arch. du Nord*. T. IV, p. 342, 354.
Id. T. V, p. 4, 21, 23, 28.
(2) Bibl. roy. Ms 524.

d'Henri VIII et mourut en Angleterre, comblée de richesses et d'honneurs.

C'en était fait cependant de la miniature ! Elle allait bientôt succomber sous l'imprimerie naissante et sous la concurrence de l'industrie.

Enfin Marguerite ne contribua pas peu à répandre, par son propre exemple, le goût de la musique déjà si populaire. Nous savons en effet, par des documents précis, que les Flandres étaient, dès le xv^e^ siècle, le centre de la culture musicale et qu'elles fournissaient à l'Italie des chanteurs et des compositeurs. Le maître de chapelle de Charles VII était Ockeghem, et les membres de la chapelle pontificale elle-même étaient recrutés de préférence dans les Pays-Bas. Sous l'influence personnelle de Marguerite, cet art se développa encore davantage et releva en même temps la profession de musicien, considérée jusque-là comme l'apanage des vagabonds et des jongleurs. La connaissance de la musique fut dès lors le complément nécessaire de toute éducation soignée.

On a conservé de cette époque les noms de plusieurs joueurs d'instruments. Il serait peut-être téméraire de compter parmi les vrais artistes des gens qui pouvaient n'être que de simples auxiliaires, comme Bredeniers, Mors, Passaige, Népotis, Alamire et Jacques Bocquet. Rappelons seulement que nous avons les œuvres de plus de 12 compositeurs. Maître Agricola a mis en musique les chansons de Marguerite, et Bruneel, Josquin des Prés, Compère, Henri Isaac, Bruhier, Pierre de la Rue, ont aussi composé sur ces mêmes chansons des airs remarquables par la simplicité mélodieuse de leur rhythme.

En résumé, vue de loin, l'époque que nous avons

étudiée présente un spectacle curieux. C'est, dans l'histoire de l'art, l'heure suprême où le moyen âge, comme un vieux roi qui va mourir, se pare une dernière fois de tous les joyaux de sa couronne, avant de descendre au tombeau. Les tendances nouvelles de la Renaissance s'affirment chaque jour davantage et transforment les principes anciens. De ce mélange d'éléments opposés, il sort un art original, mais bientôt oublié en France : Brou en est la manifestation la plus délicate et la plus parfaite.

CHAPITRE IV

Les lettres au Pays-Bas pendant la régence de Marguerite.

Ce que les lettres doivent à Marguerite ; l'histoire, la poésie française, la poésie française à la cour de Malines, les humanités, la poésie latine, la pédagogie, le droit, la géographie, la philosophie ; conclusion.

Si Marguerite a donné aux arts une vive impulsion, elle n'a pas moins contribué au développement des lettres. Quelle part a-t-elle donc prise au mouvement intellectuel qui se produisit alors aux Pays-Bas ? Voilà ce que nous essaierons de faire ressortir par un examen sommaire des différents genres de composition. Nous comprendrons dans cette revue les principales formes sous lesquelles s'est manifesté l'esprit humain, c'est-à-dire l'histoire, la poésie française, l'étude de l'antiquité, la poésie latine, la science de l'éducation, le droit civil, la géographie, et la philosophie ; nous définirons en même temps l'esprit général de cette époque qui n'a pas encore rompu avec le moyen âge, mais qui a cependant préparé par ses efforts l'avènement de l'ère moderne.

Quatre indiciaires ont été successivement attachés à la personne de Marguerite d'Autriche : ce sont Jean Molinet, Nicaise Ladan, Julien Fossetier, et Rémi du Puys. Molinet

est le plus connu : né à Desvres, dans le Pas-de-Calais, vers le milieu du xv^e^ siècle, il fit ses études à Paris, retourna en Flandre, s'y maria, et passa une partie de sa vie à Valenciennes, « val doux et fleuri ». Devenu veuf au bout de quelque temps, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat à l'église collégiale de Valenciennes. Il employa dès lors ses loisirs « à coucher en front de marge les excellentes besongnes que les nobles preux et hardis champions de la maison de Bourgogne ont perpétrés virillement par leurs fors bras chevaleureux » (1). Il avait pris pour modèle Georges Chastellain, « homme très éloquent, cler d'esprit, très aigu d'engin, prompt en trois langages » (2) : il lui succéda même, auprès de Marguerite, dans la place d'historiographe et de bibliothécaire. Il mourut à Valenciennes, en 1507, et il fut inhumé dans l'église de la Salle le Comte, à côté de son maître.

Molinet a beaucoup écrit : il a traduit en prose, à la prière de Philippe de Clèves, le *Roman de la Rose*, mais il a si bien transformé l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, qu'il en a fait un livre de piété et un sermon ennuyeux. Voici le titre qu'il avait donné à cette composition, revue et amendée (3) :

> C'est le Roman de la Rose
> Moralisé cler et net,
> Translaté de rime en prose
> Par vostre humble Molinet.

Le seul ouvrage qui puisse justifier un peu la réputation dont Molinet jouissait de son temps, est une chronique

(1) Mol. t. I, p. 79.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) Lyon, 1503.

qui contient 341 chapitres, et qui s'étend de 1474 à 1506. Elle n'embrasse qu'une période de 32 ans, mais dans cet intervalle, que d'hommes remarquables se sont illustrés sur les champs de bataille ou dans les négociations diplomatiques ! C'est Maximilien jeune encore, et Charles le Téméraire, le héros de cette trilogie qui s'ouvre avec la bataille de Grandson, se continue à Morat, et finit à Nancy. En France, c'est le roi Louis XI, qui, voyant (1) le « faict de son ennemi bransler et tourner en décadence, se hâte de mettre la main sur la Bourgogne, et de recouvrer en Picardie, Artois et Boullenois, aulcunes villes que tenait en son vivant le duc Charles ». C'est, en Angleterre, Edouard et Richard, et, en Espagne, Dom Fernand de Castille et Philibert le Beau.

Ce qui ajoute à la valeur de cette histoire, c'est qu'elle renferme un grand nombre de pièces originales : ce sont, pour la plupart, des lettres de bourgeois dont la ville est assiégée, des missives adressées par certains généraux à leurs adversaires, des discours tenus à des soldats, avant ou après une bataille, des rapports d'ambassadeurs envoyés à leur gouvernement, des copies de trèves acceptées par deux nations en guerre l'une contre l'autre, ou des textes de conventions conclues entre différents rois. En un mot, le chroniqueur a eu l'heureuse idée d'intercaler dans son récit des documents, qui, sans cela, seraient perdus peut-être, ou dont nous ne connaîtrions du moins qu'une faible partie.

Lorsque Molinet est entraîné par le cours des événements, sa phrase se dégage des périodes qui l'embarrassent, et devient plus naturelle. Les meilleures pages

(1) Mol. t. II, p. 13

qu'il ait écrites, sont assurément celles où il est question de Charles le Téméraire ; c'est là du moins que nous avons trouvé le plus de vivacité, de coloris, et de mouvement. Il s'échauffe à la suite de son héros, et, quand il décrit les batailles et les sièges, il respire une ardeur militaire qui passe dans l'âme du lecteur.

Malheureusement, ces qualités ne rachètent pas d'innombrables défauts. Le plus choquant, est l'abus de la rhétorique dont il a donné de curieux modèles dans les deux prologues qui précèdent sa chronique. Il n'est pas de comparaisons, de métaphores, d'allégories, de figures de toute espèce, qu'il n'ait dans son répertoire, pour célébrer la grandeur de la maison de Bourgogne, placée « sur la sommité des montaignes, fortifiée par les géans terriens, qui sont entendus les victorieux princes régens et conducteurs du bien publicque, et soutenue surtout par quatre gros et forts puissants pilliers, qui personnifient Philippe le Hardi, le duc Jean son fils, Philippe le Bon, et Charles le Téméraire ». Ces « pilliers du vergier liligère » représentent eux-mêmes quatre vertus cardinales, la Prudence, la Force, la Tempérance, et la Justice, « entremêlées avec quatre redolentes Marguerites, de France, de Brabant, de Flandre, et de Bavière ». Il ne faut donc pas s'étonner, si « la renommée de cette maison court par les sept climats », si « sa clarté illumine les ténèbres du monde, et si sa beauté décore le quartier d'occident ». L'écrivain se grise à cette rhétorique qui nous donne, à nous, la sensation du vide, et se noie dans des périodes d'une longueur épouvantable. Chez lui, les phrases à perte de vue sont fort communes, quelques-unes s'élèvent à 20, à 30, et même à 45 lignes (1).

(1) Mot Prologue, p. 10, etc

Un autre défaut, qui n'est pas moins sensible, consiste dans les jeux de mots. C'est ainsi que les habitants de la France ne se devraient « point nommer françois, mais proprement, selon le grec, férochois, comme cruels et pleins de mortelle férocité » (1). Ailleurs, Molinet recherche les cliquetis de syllabes et fait des pointes sur « les mutins rebellans, les rebelles mutinans, les traffiqueurs séduisans, les séducteurs traffiquans, les plaisans esbats, les esbattemens joyeux, les joyeusetés nouvelles, les nouvelletés hautaines, les hautains festoyemens et les festes d'instrumens ». A un certain endroit de son ouvrage, il interpelle la Germanie en ces termes : « tu as coqverti maintenant ta puissante prouesse en pesante paresse, ton valoir et gloire en vouloir de boire, ton hault los divin en grant los de vin, et ton glorieux empire se décline de mal en pire » (2).

Nous recommandons surtout le 149e chapitre de sa chronique : on n'a jamais poussé plus loin le mauvais goût.

A la même école que Molinet appartient Nicaise Ladan, dont le portrait se trouve au Musée de Lille, avec cette inscription :

> Combien qu'en son enfance on l'appelast Songeur,
> Roy d'armes fust esleu par Charles Empereur.

Sa vie est fort obscure. Il est né à Béthune vers 1465 : il dut pratiquer beaucoup les écrivains de son temps, puisqu'il cite à chaque instant Meschinot, Pierre Gringoire, Robertet, à qui on doit « plusieurs œuvres moult

(1) Mol. t. II, p. 82.
(2) Id. t. I, p. 87.

belles » (1), Olivier de la Marche, Crétin, Jean Marot, Lemaire, et Georges Chastellain qui

Tira de prose en ryme les
Regretz d'Hector et d'Achilles.

Mais celui qu'il étudia de préférence fut Jean Molinet, le très expert orateur,

Molinet qui se remémoire
Pour rethorique ryme et prose.
Jamais nul ne feit telle chose
Fut en latin, fut en franchois,
Rethorique avoit à francz chois.

Il ne semble pas qu'il ait jamais été bien riche, si l'on en juge par ses doléances. D'abord, il était obligé de payer des contributions auxquelles sa charge de Roy d'armes aurait dû le soustraire : l'Empereur, dit-il :

Mande et commande expressement
Que je soye exempt franchement
De tous impostz mis en publicque ;
Et qui au contre tient replicque,
Je remectz la vengeance à dieu,
Et à vous en temps et en lieu,
Si vous navés compassion
De moy, je perds sens et raison.

Cependant, c'est à peine si on l'écoutait, aussi se plaignait-il de tout le monde :

Quand le bailly prent,
Le lieutenant happe,
Le procureur tend,
Et le greffier attrape.
De Grenade (2), riens,
Fors ce quil eschappe.

(1) Bib. d'Arras. Ms 682.
(2) Il portait les surnoms de Bethune et de Grenade.

En vain faisait-il valoir ses droits, les huissiers n'en verbalisaient pas moins contre lui, malgré ses protestations :

Ilz mont prins, hors leur puissance,
Ung guild de Brabant bien portant,
Cincq pintes pour boire dautant.

N'avait-il pas raison dès lors de compter et d'être économe? Il savait bien que

Ung après neuf cela fait dix,
Et dix font vingt, dont on sen raille.

Pour comble de malheur, Nicaise Ladan était marié ; obligé de soutenir son train de maison, bien modeste cependant, il était entraîné à de grandes dépenses; aussi, ne pouvait-il guère laisser à son fils qu'un nom honorable,

Plus grandz biens de moy n'as a prendre
Priant au benoit Jesus-Christ
Pour ton père.

Toute son ambition serait d'avoir une aisance suffisante, et, dans sa cave, un petit quartaud de vin, sans lequel il ne saurait vivre, comme il nous en fait l'aveu dans des vers mélancoliques :

En ce cas me fault tout laissier,
Et attendre la mort amère ;
Car faulte de vin que jay chiers,
Approcher me fault père et mère,
Et querir au sacré mistère
Soubz espece de pain et vin
Mon seul dieu, le vray roy divin.

Mais, en vrai chrétien qu'il est, il ne s'emporte pas contre la destinée, et il remet à Dieu le soin de venger

l'injustice ; ce qui le console, c'est sa foi dans la Providence,

Le vray dieu en qui jay fiance
Me soustiengne en bonne créance.

C'est sans doute dans ces sentiments de résignation qu'il attendit la mort. Il semble, d'après quelques mots, qu'il devint aveugle vers les derniers temps de sa vie.

Ma veue je ay perdu et suis hors de penade;
Et est comme esperdu le roy d'armes Grenade (1).

Il mourut à Arras en 1547.

Nicaise Ladan est l'auteur d'une chronique en prose et en vers ; elle commence en 1488, comme le prouve ce début :

En lan quatorze cent quatre vingt et huit,
De pecune et dargent ne trop plain ne trop wid,
Ayant vingt et deux ans, de bien petite estime,
Et nommé futz du tamps pape Innocent huitieme.

Elle finit en 1546 :

Je vois l'an mil cinq cent quarante et six venu,
Decrepit je me sens et perclu devenu.

Elle n'a pas encore été publiée, bien qu'il serait facile d'en faire une bonne édition avec les manuscrits de Paris, de Bruxelles, d'Arras et de Valenciennes. La partie la plus intéressante est le récit de la guerre que Charles Quint fit au roi « de Thunes », et le texte du traité conclu entre ces deux princes, après la fameuse expédition de Tunis ; quant au reste de l'ouvrage, il ne présente qu'un médiocre intérêt. Il est rempli par d'interminables récits de processions ou de descriptions de

(1) Tous ces vers inédits sont tirés de ses œuvres.
Bib. d'Arras M[s] 682.

mariages et de funérailles ; mais le génie de Froissard pouvait seul animer ces scènes, et les retracer avec les détails, les anecdotes, le ton dont il a le secret. Il manque à Nicaise Ladan la qualité maîtresse du chroniqueur, c'est-à-dire l'imagination qui ressuscite les hommes et les choses.

Julien Fossetier était contemporain de Nicaise Ladan. Il nous apprend lui-même qu'il naquit vers 1450, dans la petite ville d'Ath, en Belgique,

> Je Julien Fossetier.....
> En Haynault ay eu Dath origine (1).

Il embrassa l'état ecclésiastique, car il se dit quelque part « prebstre indigne » (1), et fut nommé indiciaire de l'Empereur Charles-Quint. Il devint très vieux, puisqu'il nous raconte, dans une de ses pièces, qu'il était « anchien de quatre vingtz ans et plus ».

Il a composé une chronique qui n'a jamais été imprimée : commencée le 15 décembre 1508, et terminée au mois de septembre 1517, elle forme trois gros volumes in-folio (2). Une partie sur papier simple appartenait autrefois aux Jésuites de Mons, et l'autre partie sur vélin à Marguerite d'Autriche à laquelle l'œuvre est dédiée : « Je nomme, dit Fossetier, ma Chronique *Margaritique* après vostre nom, ou la Chronique *Athensyenne* après Ath, lieu de sa composition. » Cet ouvrage qui embrasse une période considérable n'est qu'une compilation imitée de Bérose et de Manéthon. Le premier volume va du commencement du monde au règne de Salomon ; le second,

(1) *Conseil de volentiers morir*, sans indication de date ni de lieu d'impression.

(2) Bib. roy. Brux Mss 10,509-10,513.

de l'avènement de Salomon au couronnement d'Artaxerxès, appelé Assuérus par la Bible selon Fossetier, et le troisième, des Guerres Puniques à la mort d'Annibal.

Nous préférons de beaucoup à cette fastidieuse encyclopédie du monde ancien un autre ouvrage de Fossetier, également inédit, intitulé (1) la *Vie de Crist*; c'est un plaisir de lire la vie de Jésus, non telle que l'a racontée un des grands écrivains de notre siècle, mais une vie simple et naïve, où les légendes tiennent la plus grande place.

Rémi du Puys est le dernier historiographe de cette période. Il a passé presque toute sa vie à la cour de Malines ou à la suite de Marguerite ; c'est ainsi qu'il accompagnait la Régente pendant le voyage qu'elle fit dans les villes des Flandres avec Charles-Quint, nouvellement émancipé. Il a écrit à ce propos la *Tryomphante et solennelle entree faicte sur le nouvel et joyeux advenement de tres hault, tres puissant, et tres excellent prince Monsieur Charles prince des Espaignes en sa ville de Bruges*, 1515. Cette petite relation, qui lui valut une gratification de 150 livres, offre assez d'intérêt, grâce aux détails qu'elle nous donne sur les mœurs du temps. L'auteur a décrit avec une grande vivacité de coloris l'ensemble des fêtes qui eurent lieu en l'honneur du jeune prince. Il a eu le talent de faire revivre à nos yeux tous « les gens de mestier » qui prirent part à cette cérémonie, les bouchers et les poissonniers fiers de leur échafaud chargé de quartiers de bœuf, de mouton et d'agneau rôti, les tisserands, les foulons, les teinturiers, les

(1) Bib. roy. Brux. Mss 9,220.

drapiers, les bonnetiers avec « leur pendail de bonnetz destrange façon couvert dung chapeaulx impérial », les orfèvres avec leur tour « artificielement taillée de moult plaisante et nouvelle façon », et les pâtissiers avec leur mamelon de geléo et leur montagne de marmelade.

Mais, quelle que soit la période qu'ils aient embrassée, ou le sujet qu'ils aient traité, ces divers indiciaires présentent entre eux les plus frappantes ressemblances, soit pour la méthode, soit pour le style.

D'abord, ils ignorent absolument les devoirs de l'historien, ils ne jugent point ce qu'ils racontent et ne raisonnent ni sur les intérêts, ni sur les mœurs, ni sur le caractère des peuples. Dépourvus de toute critique, ils ne sont que les échos inintelligents des choses dont le sens leur échappe. La plupart du temps, ils se bornent à retracer la suite des événements, ils se forment une opinion d'après des témoignages suspects, ils ne s'enquièrent pas des faits, ils n'interrogent pas les témoins et ne contrôlent point leurs renseignements par des informations sincères, fidèles et complètes. Que peut-il résulter d'une telle méthode, sinon une science superficielle ? Aussi, ne faut-il pas leur demander une appréciation raisonnée des hommes, ou une conception philosophique de l'histoire. Ils ne savent ni remonter des effets aux causes, ni chercher l'explication des faits dans les passions des acteurs, ni tirer des leçons qui fassent comprendre le passé et préparent l'avenir.

Ce qui leur manque ensuite, c'est l'impartialité. Ils ne se trompent pas de bonne foi, comme Froissard, mais ils font volontairement des erreurs. Ils épousent des passions de caste et de nationalité qui leur enlèvent toute rectitude d'esprit. Ils sont bourguignons et ils défendent avec

chaleur les intérêts bourguignons. S'ils ont une autre préoccupation, c'est de porter aux nues ceux qui les paient, semblables en cela à ces moines qui placent en paradis tous les bienfaiteurs de leur couvent. Ils écrivent des panégyriques plutôt qu'une histoire : ils sont les apologistes de la maison de Bourgogne.

De plus, tous parlent une langue qui a je ne sais quoi de bouffi et de tendu, une langue dans laquelle les réflexions tirées des auteurs anciens occupent parfois une plus grande place que les faits eux-mêmes. Ils ressentent un tel plaisir à « translater » de beaux mots bien sonores, qu'ils oublient leur sujet, et se perdent dans des récits où la rhétorique remplace l'éloquence. Ils abusent des citations empruntées à l'antiquité et surtout à Cicéron ; aussi, les latinismes reviennent-ils à chaque instant sous leur plume, c'est un débordement d'érudition indigeste et prétentieuse.

Enfin, comme Christine de Pisan dont ils sont les élèves, ils aiment à enfler leur pensée, à prêcher, à moraliser, à mêler à leurs récits des réflexions qui sont au-dessus de l'âge de la langue, et à dégager le sens allégorique des choses. Pour eux, le moindre fait a une signification. Atlas portant le monde représentera Charles-Quint arrivant « à la domination de l'universel monde », et une galère turque assaillie par des chrétiens « la très glorieuse victoire advenir à ce noble prince de tous les ennemys de la foy chrestienne » (1).

La poésie française continuait à produire des œuvres d'une médiocrité désespérante. Quatre traits la caractérisent : le pédantisme, l'influence du Roman de la Rose, la recherche de la difficulté vaincue, et l'obscurité.

(1) Rémi du Puys *Ouv. cit.* Passim.

Cicéron signalait autrefois dans le *Brutus* les différences qui séparaient l'école attique de l'école asiatique : ce sont exactement les différences que l'on rencontre entre les poètes de Paris et ceux de Malines. Les beaux esprits des bords de l'Escaut brillent par leur science, mais ils l'étalent comme les ducs de Bourgogne déployaient leurs tentures dans les fêtes. Ils sont lourds, emphatiques, chargés d'embonpoint. Dès le xv^e^ siècle, cette école était représentée par Régnier de Guerchy, Michault, Olivier de la Marche et Chastellain. Un *Testament* à la façon de Villon, le *Doctrinal de cour*, des poésies inédites, une sorte de chronique rimée et des *Epitaphes*, voilà quelles sont les productions de ces écrivains oubliés aujourd'hui. Mais c'est surtout chez Molinet qu'apparaît le pédantisme solennel.

Molinet est un versificateur infatigable, verbeux, emphatique, qui étouffe sa pensée sous un monceau de mots aussi empanachés que les hérauts d'armes de la cour de Bourgogne. Il a épanché les flots de sa verve sur tous les sujets ; il a continué d'abord la *Chronique rimée* de Chastellain, mais on lui doit en outre des oraisons adressées aux saintes et à la Vierge Marie, des pièces religieuses comme l'*Advocat des dmes du Purgatoire* et le *Chapelet des Dames*, des *Eloges* officiels et des *Complaintes* en l'honneur de la maison de Bourgogne, des *Fantaisies*, des *Amphigouris*, le *Débat de la Chair et du Poisson* et le *Dialogue du gendarme* (1). Ce fatras de niaiseries solennelles ne supporte plus la lecture aujourd'hui, quoique à la fin du xv^e^ siècle Chastellain et Molinet aient été fort goûtés de l'école française ; Guillaume

(1) Mol. *Les faicts et dicts*. Paris, 1531.

Crétin et Jean Meschinot sont les élèves les plus illustres des Rhétoricqueurs, dont ils admiraient beaucoup l'abondance stérile, et qu'ils proclamaient « les maîtres en la rhétorique science ».

Ce qui choque ensuite dans cette poésie surchargée d'érudition, pleine de strophes savantes et d'épithètes pompeuses, c'est qu'elle se borne à imiter les allégories du Roman de la Rose. Les froides abstractions, dont Guillaume de Lorris et Jean de Meung avaient peuplé leur ouvrage, continuent à paraître dans les pièces des beaux esprits bourguignons. Toutes ces personnifications subtiles, encadrées dans la fiction banale d'un songe, nous les retrouvons vieillies, mais aussi populaires que le premier jour, sous la plume de nos poètes. Nicaise Ladan surtout en a fait un grand usage ; on les rencontre dans tous ses morceaux, depuis le *Joyeux Réveil de l'élection impérialle*, jusqu'au *Mémoire de feu très haut, très puissant et très redoubté prince, domp Fernande, par la grace de Dieu roy catholicque de Castille.*

Le troisième trait caractéristique de cette école, c'est l'amour des tours de force. Comme l'architecture qui mourait, la poésie cherchait à surprendre et à étonner au dépens de la raison et du bon sens. De là, ces préceptes de Jean Molinet et du bon Crétin sur les rimes équivoquées, battelées, couronnées, sur le fatras simple, le fatras double, les lays renforcés, les sirventes, les riqueraques et les baguenaudes (1). Ce fut une épidémie poétique à laquelle n'échappa aucun de nos beaux esprits, même dans les sujets qui paraissaient le moins se prêter à ces puérilités. Il serait fastidieux de relever

(1) Bib. nat. M^{s} 7,984.

chez Fossetier tous les exemples de mauvais goût qu'il a donnés dans la *Glorieuse Victoire divinement obtenue devant Pavie par l'Empereur Charles-Quint* (1), le *Conseil de volentiers morir*, le *Vraimant aimant Dieu*, le *Record de la passion*. Voici simplement un passage tiré de sa *Complainte sur la mort de Marguerite* ; il suffira pour édifier le lecteur :

O Atropos, trop ton ardure dure,
Quand m'as osté de ma semblance blance
Marguerite par la laidure dure :
Las ! C'est par toy qu'en doleance lance
Et convient-il dont que à la dance dance
Telle régente, et que sa face face
Partir de moy ? J'ay de meschance chance,
Quant tu l'as fait jouer de passe passe.

De son côté, Nicaise Ladan ne restait pas en arrière et ne recherchait pas moins que ses émules ces cliquetis de mots qui produisent sur l'oreille une singulière impression. Voici un modèle du genre, extrait de sa pièce sur la mort de la Régente (2) :

O Marguerite, cente fleur de noblesse,
Ta mort blesse noblesse amèrement.
Laissiés chans et deschans,
Filles, s'entend le feu d'amour sentans,
Depuis cent ans, Mort ne fit pieur fait.

Il n'y a pas le moindre sentiment personnel dans ces différentes pièces, où le caprice des rimes est tout, mais où l'inspiration n'apparait nulle part. Jamais les poètes ne nous parlent d'eux-mêmes, de leurs joies, de leurs

(1) Ruelens *Recueil de chansons poèmes et pièces en vers français relatifs aux Pays-Bas*. T. III, p. 83.
(2) Col. Elz. T. XI, p 98.

tristesses ou de leurs désirs. Tout au plus, est-il arrivé, une fois, à Nicaise Ladan (1) de nous peindre son rêve de bonheur dans quelque petit coin où il aurait

Maison et jardin sans louer,
Blé à raison selon le temps,
Les œufs frais pris en son poullier,
Boys, lard et bure en son celier,
Imperialle pension
A juste et bonne intention,
Au nouvel an aulcuns presens,
Pour cestuy quidam solagier,
Maison et celier de la ville
Aussy bien que les eschevins
Congneux pour avaller les vins.

A la cour de Malines, la poésie était peut-être cultivée avec plus de succès, mais les rondeaux, les dictiers, les dialogues et les quatrains qu'elle a inspirés sont si pleins de réticences et de sous-entendus, que nous avons peine aujourd'hui à comprendre ces petites compositions. Ne nous en étonnons point. L'obscurité de ces pièces était loin d'être un défaut aux yeux des beaux esprits d'alors; elle était plutôt une cause de succès, car elle flattait la vanité de cette société aristocratique, heureuse de saisir, à demi-mot, dans un sourire de contentement, des choses dont le sens échappait aux profanes : c'est la joie qu'on éprouve à pénétrer soi-même dans un salon réservé, tandis que les autres restent dans l'antichambre. Aussi, imposait-on aux syllabes les tournures les plus capricieuses ; certaines phrases devaient être lues à rebours, c'était un plaisir de plus.

(1) Bib. d'Arras. Ms 682.

Il est nécessaire de donner ici un modèle de ces travestissements. Prenons par exemple le titre de l'une de ces pièces, nous aurons le logogriphe suivant :

Vlednora truopa zamo hemady.

Si nous retranchons la première et la dernière lettre de chaque mot, nous aurons alors :

Rondel pour ma dame.

Tous les noms des courtisans et des dames d'honneur de Marguerite sont travestis de la sorte.

C'est d'abord *Tnidex* et *Itocipu* qu'il faut lire *Edin* et *Picot*. Edin a le cœur facilement inflammable, il pleure sans cesse sur la cruauté de sa maîtresse, c'est un amoureux larmoyant :

Las ! Quel regret ! Quelle mélancolie !
Las ! Quel soucy ! Quelle tristesse en l'âme
Est d'un amant qui a perdu sa dame
Gracieuse, moult plaisante, jolye.

Las ! Il convient qu'ailleurs l'on se ralye,
Ou vivre en deul jusques corps soit soubz lame,
Las ! Quel regret !
Que doulx regard ! Quelle face polye !
Quel beau parler et quel maintien sans blasme
Icelle avoit que l'on amoit plus qu'ame,
Dont la perdant on a cueur fort mal lye.
Las ! Quel regret (1) !

Picot au contraire est sceptique, et il raille volontiers les martyrs d'amour. Médecin de Marguerite vers l'année 1515, il touchait à ce titre 4,000 livres de pension par an, et pouvait manger avec les maîtres d'hôtel du

(1) Bib. roy. Brux. Mss 10,572.

palais ; le morceau suivant indique assez bien la tournure de cet Esculape, transformé en Apollon :

L'on ne doit point mettre son soing et cure
A tant aimer fille, quoy que soit belle,
Qu'on ne pensoit que Madame Nature
En a formé qu'on treuve plus ou telle.
Et puis beaulté, tant d'aultre que de celle,
Tost se passe, comme beaulté de rose.
Qui telle pert, choisisse une nouvelle,
Où recouvre a, perdre c'est peu de chose (1).

Le courtisan nommé *Lingibuaz* n'est autre que le sieur d'*Aubigni*. Désenchanté, insensible même aux sourires des belles, il ne croit qu'à demi à l'amour de sa maîtresse :

Pour son esbat et aussi pour le mien,
Je fain l'amant, elle fain l'amoureuse,
Entretenant la personne joyeuse,
Les fictions tous deulx congnoissons bien.

J'aime très-bien tel divers entretien,
Diversité ne doit estre peneuse
Pour son esbat.
Je contrefais tant que puis bon maintien,
Et elle fait très-bien la gracieuse,
D'ainsy faire la façon n'est honteuse,
J'en fais mon mieulx et elle en fait le sien
Pour son esbat (2).

Annotuobz cache le nom de *Bouton*, seigneur de Corbereau près de Beaune, écuyer à la cour de Bourgogne, et capitaine des gardes de Charles-Quint. Il est l'auteur d'une composition galante, intitulée le *Mirouer des Dames*. Dans ce poëme d'une lecture fatigante, il a énuméré,

(1) Bib. roy. Brux. M^{s} 10,572.
(2) *Ibid.*

depuis les Sibylles jusqu'à Marguerite d'Autriche, les femmes les plus illustres, et il n'a point manqué l'occasion de les proclamer supérieures aux hommes :

Nous disons que nous sommes saige
Et que les femmes sont fraziles,
Mais Dieu qui cognoist noz couraige
Nous voyt de vertus fort debiles
Et en vices bien abiles,
Et nous peuvent femmes reprendre (1).

Il avait pour compatriote et pour ami *Feliy Stnedserpo Xedo Xelody*, c'est-à-dire le *Président de Dole*. Ce personnage est peu connu, mais on peut conjecturer néanmoins, d'après les quatre vers suivants, qu'il devait être chagrin, mécontent de lui même et des autres :

Le tout va mal, et sans loy est la terre
Ou puissance tient lieu de justice,
Et où le jour fait de la nuyt l'office,
Et le fuir tient lieu de bonne guerre (2).

Voici *Cruengicsnomo scdz tussuoba*, ou plutôt *Monseigneur de Boussu* ; nous avons de lui une pièce du genre amoureux empreinte à la fois de scepticisme et de passion :

J'en suis tanné, et elle aussi de moy,
Je l'en laisse bien longtemps en requoy,
Quérant ailleurs quelque nouvel deport,
Sans en faire nul bruit ne grant effort,
Mais en secret, sans faire nul desroy.

Je vais et viens à l'ostel quelque foy,
Mais peu souvent, savés-vous point pourquoy ?
Par mon ame ! A faire vray rapport,
J'en suis tanné.

(1) Bib. roy. Brux. M^re 10,557.
(2) *Ibid.* M^re 10,572.

S'on m'en reprent, je dis bien tost : **Tais-toy.**
Plus je ne suis de l'amoureux aloy,
Plus je n'iray des dames à l'aport
Depuis le temps que banqués j'aime fort,
Dire je puis de l'amoureux conroy :
J'en suis tanné (1).

Les dames qui rimaient à la cour étaient aussi fort nombreuses, bien que leurs productions ne soient pas toutes arrivées jusqu'à nous : c'étaient Mesdemoiselles de Planci, de Verre, de Baude, et Mademoiselle Huclam. Il y a de cette dernière une pièce mélancolique, elle révèle l'ennui secret d'une âme qui aspire à l'idéal, et retombe désenchantée sur la terre :

Pour mon devis patience me duit,
Veu que mon cueur est plaistrie et enduit
De penser dur et de mélencolie
Et de regretz, combien que je pallye
Tant que je puis mon mesain et ennuyt.

Helas ! espoir a trop mon cueur séduit
Quant fortune le rebours lui produit.
Dire m'en fault comme de ce mal lye
Pour mon devis.
Se triste suis de jour, pis suis de nuyt,
Rien je ne prens en grez, mais tout me nuyt
Tant soit perde, prouffitz, sens ou folie,
Puisque tristeur ainsi fort mon cueur lie,
Il n'a pas tort se à dire s'est induit
Pour mon devis (2).

La plus célèbre de ces dames d'honneur était la Comtesse de Hornes. Les Archives de Lille possèdent 27 de

(1) Bib. roy. Brux. Mss 10,572.
(2) *Ibid.*

ses lettres encore inédites, adressées à Marguerite d'Autriche. Cette correspondance roule en partie sur la vive affection qui unissait ces deux femmes ; les expressions *ma doulce amye*, *ma traquette*, *votre foldtre main*, *ma tendrette*, *ma mye*, indiquent la familiarité qui régnait entre elles. Ces lettres sont écrites dans une langue qui tient à la fois de l'allemand et du français, et la lourdeur de la prose de la Comtesse de Hornes indique assez combien sont mauvais les vers qui nous restent d'elle.

Pendant que la poésie française mourait de langueur, et ne produisait plus que des œuvres insipides, les humanités étaient restaurées, et la Renaissance classique atteignait à son apogée dans les Pays-Bas.

Dès le XIV^e^ siècle, les frères de Deventer, dirigés par Gérard Groot, et son disciple Florent Radewyns, avaient imprimé une nouvelle impulsion à l'étude de l'antiquité. Ils avaient fondé des écoles en Frise, dans le Brabant, les Flandres, la Saxe et la Westphalie. Ce qui rendait ces maîtres si populaires, c'est qu'ils distribuaient gratuitement à tous un enseignement dont la Bible était la base. Au XV^e^ siècle, leurs talents et leurs vertus leur avaient attiré un nombre d'élèves plus grand encore, et jamais succès ne fut mieux mérité. Ils ont eu l'honneur d'introduire des grammaires plus simples que celles du moyen âge ; ils ont tâché de rendre à la langue latine sa pureté primitive ; ils ont dressé des programmes de classes rattachés les uns aux autres par l'unité du but et de la méthode ; enfin, ils ont débarrassé l'éloquence religieuse des syllogismes qui l'encombraient et des vaines formules scolastiques, en interprétant Tertullien, Saint-Augustin, Saint-Chrysostome et Saint-Grégoire de Nazianze. Il faudrait un volume pour dire tous les

services rendus à l'esprit humain par Zerbolt, propagateur de la Bible en langue vulgaire, Jean Standonck, principal du collège de Montaigu en 1485, Despantère, Georges Macropède, Thomas-à-Kempis et son savant ami Jean Wessel.

Mais ce qui contribua le plus à ce mouvement de rénovation, commencé par les frères de Deventer, continué, et, il faut bien le dire, quelquefois entravé par l'Université de Louvain, ce fut la fondation du Collège des Trois-Langues, grâce aux efforts réunis d'Erasme et de Jérôme Buysleden.

Il est inutile de rappeler ici le rôle qu'a joué le premier de ces hommes, l'adversaire le plus redoutable de la scolastique ; quant au second, s'il est moins connu, il n'en a pas moins bien mérité de la civilisation et de l'humanité. Possesseur d'une immense fortune, il la consacra tout entière à l'encouragement des bonnes études, dans ce fameux Collège dont les cours s'ouvrirent au mois de septembre 1518. Au début, les professeurs et les élèves furent en butte à des hostilités sans nombre, mais Erasme défendit toujours les uns et les autres, en les plaçant sous la protection du pape lui-même. Ce que les ennemis de cette institution incriminaient surtout, c'était l'esprit nouveau qui présidait à l'enseignement, c'était le souffle libéral, comme nous dirions aujourd'hui, qui animait cette jeunesse passionnée pour l'antiquité et ces maîtres illustres qu'il est impossible de tous énumérer. Il faut cependant citer, parmi les principaux, Conrad Goclen, très versé dans la langue grecque et latine ; Nannius qui enseigna pendant 18 ans, et qui corrigea un grand nombre de textes anciens ; l'helléniste Rescius, qui fut exposé à toutes les

colères de l'Université de Louvain ; Sleidanus l'historien ; Crucquius, le savant éditeur d'Horace ; Jean Sturm le pédagogue ; Jacques Cératin de Hoorn, professeur de grec et de latin ; Jean Varennius, l'auteur d'une des meilleures syntaxes qui aient été faites sur la langue grecque, et Jean Kampen, professeur d'hébreu. Les travaux de ces vieux maîtres sont à peu près oubliés de nos jours ; mais alors, ils ont contribué à bannir des écoles la routine et les derniers vestiges de la barbarie.

Au contact salutaire de l'antiquité mieux comprise, la poésie latine s'élevait à une perfection jusque-là inconnue. Les principaux représentants de ce genre sont Rémacle de Florennes, né dans le pays de Liège, secrétaire du conseil privé de la Gouvernante des Pays-Bas, plein des souvenirs de la Grèce et de Rome, amateur passionné d'Homère, de Virgile et d'Ovide. Il n'a guère fait que célébrer Marguerite dans des pièces toutes parfumées d'essences mystiques, où la Vierge et les déesses, Jupiter et Jésus-Christ, la Pythonisse et le Saint-Esprit, apparaissent tour à tour. Cornelius Graphœus, son rival, était greffier d'Anvers. Il embrassa d'abord les doctrines de Luther, mais il fut contraint bientôt de faire amende honorable. C'était un esprit ingénieux, capable de chanter avec une égale habileté la ville d'Anvers, les charmes de l'arithmétique, les clauses d'un traité de paix, l'émancipation de Charles-Quint, l'incendie d'un temple, ou la générosité d'un bourgmestre. Ses innombrables poésies ont un caractère officiel et ne roulent guère que sur les événements dont la cour de Malines était le théâtre ; c'est là ce qui explique pourquoi elles ont vieilli. Au contraire, celles de Jean Second n'ont rien perdu de leur fraîcheur, elles sont encore aussi populaires, après

trois siècles et demi, que le jour où elles parurent. Ses épigrammes, ses odes, ses pièces funèbres, ont été imprimées bien souvent ; ses *Baisers* surtout ont été traduits dans toutes les langues. Jamais on n'a célébré avec plus de tendresse, dans un style plus doux et plus harmonieux, la grâce de la femme, son charme pénétrant et la passion qu'elle inspire. Tout est dit sur Jean Second, son éloge n'est plus à faire, il n'est pas un critique qui ne l'ait proclamé le Tibulle des Flandres. Cependant, ce poète si aimable n'a pas su toujours éviter les pointes et les jeux de mots si fréquents chez Molinet, Fossetier et Nicaise Ladan. C'est ainsi qu'ayant à louer un ouvrage de son père, Nicolas Everardi, il a imaginé de rappeler le nom de l'auteur par la dernière lettre des syllabes qui terminent chaque vers (1) :

Nicoleos vario longum quæsita labor	E
Ista dat, extrema jam renovata man	V
Caussa novi studii juvenes, curæque resumpta	E
O si quis vobis est pietatis amo	R
Læto animo, grataque manu nova sumite don	A
Accipiat pretium hoc cura gravisque labo	R
Utile sic vobis uti sit dent numina, quidqui	D
Sudavit clari mens operosa vir	I

Ailleurs, un amant, exhalant ses soupirs, s'entretient avec l'écho qui lui répond, comme dans les pastorales italiennes, où les poètes abusent tant de ces gentillesses :

VIATOR

Dic, oro, poterit quid impotenti
Seros ponere limites amori ?

ECHO

Mori !

(1) J. Sec. *Opera*. Lugd. Bat. 1619, p. 135.

VIATOR

Aut mox abjicienda prima vita est?

ECHO

Ita est!

VIATOR

Adeone amarum amare est?

ECHO

Mare est (1)**!**

La science de l'éducation ne profita pas moins que la poésie latine de la restauration des études classiques. Nous ne voulons pas étudier en détail le rôle joué par Erasme, Chrestien Massé et Nicolas Cleynaerts ; d'autres l'ont fait avant nous. Mais il est un homme auquel on n'a pas jusqu'ici rendu justice, et sur lequel nous nous arrêterons un peu plus longtemps, c'est Louis Vivès (2), qui passa presque toute sa vie à Louvain. Son œuvre capitale est le *De causis corruptarum artium*, vaste encyclopédie classique à laquelle on ne peut comparer que l'Organum de Bacon. Dans cet ouvrage, Vivès a passé en revue les causes de la décadence des arts. Ces causes sont multiples ; cependant, parmi les principales, il cite l'ignorance envieuse du vrai savoir ; la perversité naturelle de l'homme qui abuse des choses les plus excellentes ; l'orgueil des savants qui n'estiment que la science qu'ils possèdent ; l'absence de critique ; la rage de disputer sur tout ; la routine qui se paie de mots, et les vices les plus abjects aussi bien chez les maîtres que chez les élèves. Après cet examen général, il aborde séparément la grammaire, la rhétorique et la dialectique ;

(1) J. Sec. *Opera*. p. 264.
(2) J. L. Vivis *Opera*. Basil. 1555.

il explique l'origine et l'usage de ces sciences; il trace les limites dans lesquelles elles doivent se renfermer, et montre enfin à quel degré de dépravation les ont amenées la manie de formuler des règles quelquefois insensées, la prétention des puristes qui repoussaient de la langue toute expression qu'ils ne rencontraient point dans leur auteur favori, l'opinion que l'on se fait du grammairien, considéré comme un grimaud, les subtilités des sophistes qui changent le blanc en noir à l'aide d'un syllogisme, l'abus des lieux communs qui enlèvent à l'éloquence toute son énergie, l'ignorance des prédicateurs de son temps, et le ridicule de ces fanatiques qui n'osaient rien avancer contre l'autorité des anciens.

Après cet aperçu général, il recherche les moyens d'arrêter cette décadence dont il a tracé le tableau lamentable.

La première chose qui l'occupe, c'est le choix des professeurs, qui, à ses yeux, exercent un véritable sacerdoce. Il n'exige point seulement d'eux une science solide, mais aussi l'art de la communiquer aux autres. Toutefois, ces deux qualités essentielles sont loin de lui paraître suffisantes. Il veut encore qu'au talent d'enseigner, ils joignent une honnêteté antique, une piété exemplaire, un désintéressement absolu, et par-dessus tout une grande modestie. Avant Erasme, il réclame pour eux un traitement fixé par les lois et prélevé sur les revenus des villes ; surtout, il critique les exercices publics trop fréquents, de crainte d'encourager ainsi la jactance des maîtres. Quant aux grades académiques, il est d'avis qu'il faut les supprimer, ou ne les accorder du moins qu'aux esprits d'élite, après de longues épreuves.

Du professeur, il passe à l'enfant, il tâche de l'entraîner

doucement vers l'étude. Point de pédantisme dans l'enseignement de la grammaire ! Que tout réjouisse ses yeux, depuis les alphabets historiés jusqu'aux tablettes enduites de cire. Des explications claires ; beaucoup de détails sur la vie des hommes ; des sujets de devoirs bien choisis ; de nombreuses traductions de textes grecs et latins en langue vulgaire ; des lectures intéressantes, tirées des meilleurs auteurs, des interrogations fréquentes, voilà les moyens qu'il conseille d'employer pour inspirer l'amour du travail. Un peu plus tard, l'enfant, devenu jeune homme, fera connaissance avec les éléments de la logique, avec la dialectique, la métaphysique générale et la rhétorique d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien. Il s'occupera ensuite des sciences naturelles, de la médecine, de l'histoire des mœurs, des idées, de la civilisation, comme on dit aujourd'hui, de l'économie politique, et surtout de la philosophie morale si nécessaire dans la pratique de la vie.

Tel est le vaste plan d'éducation qu'a tracé Vivès pour remédier aux causes de la décadence des arts libéraux. Il n'a pas donné une preuve moins frappante de sa rectitude d'esprit, lorsqu'il s'est occupé de l'instruction des femmes ; il a longuement traité ce sujet délicat dans ses deux ouvrages : *De institutione christianæ feminæ* et *De officio mariti*.

Doit-on instruire les femmes ? Si de nos jours encore, les avis sont partagés à cet égard, à plus forte raison y avait-il une certaine hardiesse à se poser cette question au commencement du seizième siècle : l'Eglise elle-même n'avait osé la résoudre. Conserver les femmes chastes et pures jusqu'à leur mariage, tel était, d'après l'opinion générale, le seul but raisonnable que l'on pût se proposer.

Vivès est l'ennemi d'une telle théorie, il est partisan résolu de l'éducation des femmes, et il plaide leur cause avec un bon sens admirable. C'est une sottise de croire, dit-il, qu'elles sont plus mauvaises par le seul fait qu'elles sont instruites; elles sont douées d'une intelligence qui peut produire des fruits aussi beaux que l'intelligence des hommes, et, si quelques-unes s'en sont servies pour faire le mal, ce n'est pas un motif de les condamner toutes : autant vaudrait alors mettre les honnêtes gens en prison, sous prétexte qu'il y a des coquins ! L'ignorance n'est pas une sauvegarde de la vertu ; car, s'il en était ainsi, il ne resterait qu'une chose à faire, ce serait d'enfermer les femmes à la campagne, et de les rendre toutes bêtes, comme Molière le dira plus tard. A quoi bon alors les conduire au sermon ? Il faudrait plutôt les enfermer au coin du feu, et leur défendre d'entendre ou de voir jamais rien. Non seulement l'ignorance n'est pas une cause de vertu, mais elle peut même amener avec elle de graves désordres. Croit-on qu'une femme est d'autant plus capable de remplir ses devoirs qu'elle est plus sotte ? N'est-il pas vrai au contraire que celle, dont l'esprit est cultivé, retiendra son mari plus facilement au foyer, grâce à l'attrait qu'elle saura répandre dans son commerce ? Pour appuyer sur des faits la théorie qu'il soutient, Vivès cite l'exemple d'un grand nombre de femmes pour lesquelles l'instruction n'a été qu'un charme de plus. Il remonte jusqu'à Cornélie, Porcia, Hortensia, et à ces saintes dont Saint-Jérôme était le directeur, Paula, Læta, Eustochium et Fabiola. Dans des temps plus rapprochés de nous, il loue les quatre filles de la reine Isabelle d'Espagne, et celles de Thomas Morus, Marguerite, Elisabeth, et Cécile. Toutes ces femmes prouvaient qu'on

pouvait à la fois filer, coudre, tricoter, ne négliger ni le métier, ni l'aiguille, et se nourrir l'esprit des lectures les plus variées. Non seulement l'étude ne corrompt point les mœurs, mais elle est l'auxiliaire de la vertu, parce qu'elle chasse loin de la femme toutes ces rêveries qui alanguissent. Enfin, ajoute-t-il, si nous tolérons qu'une femme apprenne à se coiffer avec grâce, à donner à son visage l'air le plus coquet, à montrer enfin de la distinction dans toute sa personne, de quel droit lui interdirions-nous les études littéraires qui ornent l'esprit ?

On reconnaît là les théories si sensées de Molière dans l'*Ecole des femmes ;* mais Vivès est allé plus loin que Molière, il a tracé pour les femmes un plan d'éducation dont Madame de Maintenon, Fénelon, Madame de Rémusat, et tant d'autres ont reproduit les principales idées, peut-être sans l'avoir lu. Il n'a rien omis de ce qui lui semblait nécessaire ; l'éducation physique se concilie avec l'éducation intellectuelle et morale ; toutes les trois se complètent mutuellement, et constituent un ensemble harmonieux, dont les parties sont concertées pour former plus tard d'excellentes mères de famille. L'étude de la grammaire, de l'histoire, de la philosophie, des sciences naturelles, alterne avec les travaux manuels, les lectures tirées des saintes Ecritures et des ouvrages de l'antiquité, les promenades dans les champs, les interrogations suivant la méthode socratique, et les exercices de composition, substitués à une dialectique inutile et ridicule. Qu'avons-nous imaginé de plus ?

L'étude du droit civil était entièrement renouvelée, et ne se réduisait plus, comme autrefois, à de vaines subtilités. Les jurisconsultes de cette époque essayèrent d'introduire quelques idées générales dans les innombrables

codes que leur avait légués le moyen âge. Celui qui fit le plus peut-être pour porter quelque lumière dans ce fatras, fut un ami d'Erasme, aussi modeste que savant, Gabriel Mudée. Il avait une telle réputation, que ses cours étaient suivis par plus de 2,000 élèves, et que Charles-Quint l'appela au Conseil d'Etat. Son originalité consiste en ce qu'il s'est servi, pour son enseignement, des secours que lui fournissaient une connaissance plus exacte de l'antiquité et une interprétation plus éclairée du droit naturel et des principes du droit écrit. Il fit pour les Pays-Bas ce que Cujas devait faire pour la France, il mit fin à ces analyses stériles des Pandectes et du Digeste, et tâcha d'éclairer ces deux codes avec le flambeau de la philosophie et de l'histoire dans leurs rapports généraux avec le droit. Il forma d'ailleurs des disciples aussi nombreux qu'illustres. Parmi eux, il faut rappeler l'Anversois Mathieu de Wesenbeke, forcé de quitter son pays pour cause de luthéranisme et de se réfugier à Iéna où il professa ; François Bauduin d'Arras, qui répandit la nouvelle méthode inaugurée par le maître, et fut intimement lié avec Budé, de Bèze et Charles Dumoulin ; Hoppers, qui enseigna longtemps à Louvain, et contribua beaucoup à populariser les principes de Mudée ; Wamèse, dont l'ouvrage le plus remarquable roule sur le code de Justinien ; Jean Vendeville, évêque de Tournay, et fondateur de l'Université de Douai ; enfin, Pierre Peck, auteur de savants commentaires sur les saisies, les amortissements et les testaments.

La géographie moderne était définitivement fondée par Gérard Mercator, fils d'un cordonnier de Rupelmonde. Jusqu'alors, elle n'avait reposé sur aucune base solide. Les relations que les voyageurs faisaient de leurs

expéditions étaient remplies de fables, plus propres à frapper l'imagination, qu'à éclairer l'intelligence des lecteurs. L'antique système de Ptolémée servait encore à déterminer les limites du monde modifiées à chaque instant par les récits des aventuriers qui enchérissaient toujours sur les contes de leurs devanciers ; les noms des peuples, des pays, des îles, des montagnes et des mers étaient mal connus, tout était confusion et ténèbres. Mercator fit évanouir cette science chimérique. Il perfectionna d'abord les instruments nécessaires à la géographie ; il en inventa de nouveaux que l'on conserve encore au Musée d'Anvers ; il fabriqua des sphères ; il grava des tables pour la description de la Palestine ; il construisit un globe terrestre ; il publia la carte de l'Europe, de l'Angleterre, de la Lorraine, et des Flandres dont il avait parcouru les moindres bourgades, le bâton à la main ; enfin, il révisa les cartes marines, et il rendit ainsi à la navigation les services les plus signalés.

Seule, la philosophie était encore plongée dans la barbarie, et se confondait avec les sciences occultes qui ont inspiré tant d'œuvres étranges pendant toute la durée du moyen âge. Le dernier descendant des magiciens et des alchimistes, qui passaient leur existence au milieu de cornues ou de figures bizarres, fut, au début du xvi^e^ siècle, le fameux Corneille Agrippa, docteur en droit et en théologie. Successivement secrétaire de Maximilien, soldat, orateur, poète, médecin, vagabond, il promena son humeur aventureuse en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Flandre, en Suisse, en Allemagne, et termina sur un lit d'hôpital, à Grenoble, sa vie qui ressemble à un roman. Son ouvrage sur la *Vanité des sciences*, et ses trois livres sur la *Philosophie occulte*, contiennent

l'exposition de sa doctrine (1). Ils forment un singulier mélange d'idées saines et de fantasmagories sur Dieu, sur l'intelligence, sur les causes secrètes des choses, la condition de la vie, la naissance des êtres, les lois de nos connaissances et de la destinée de l'homme : ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde. Il manquait à Corneille Agrippa la sérénité que donnent des convictions solides, une méthode de spéculation régulière, et la froide raison sans laquelle aucune recherche philosophique n'est possible. Il n'y avait de stable dans cet esprit inquiet que la haine pour les moines, et un amour inné pour tout ce qui était mystérieux.

Que ressort-il de l'exposé que nous venons de faire? C'est qu'aux Pays-Bas, il y a eu, à cette époque, dans le domaine des lettres, un travail d'esprit semblable à celui que nous avons signalé dans le domaine des arts. Le moyen âge est lent à mourir : vous diriez qu'au moment où il va disparaître pour toujours, il se livre, entre le passé qu'il représente et l'ère nouvelle, une lutte indécise. De là, mille aspirations diverses et mille tentatives confuses. Certains genres comme la poésie française et l'histoire s'affaissent épuisés sur eux-mêmes ; d'autres au contraire se dégagent lentement des liens qui les enchaînaient ; c'est ainsi que les humanités, la poésie latine, la science de l'éducation, la jurisprudence et la géographie semblent renaître après une longue torpeur. D'autres enfin, comme la philosophie, sont à peine ébauchés, ils demeurent incomplets, pleins de lacunes et d'incohérences. Rayons et ombres, ces deux mots suffisent à caractériser cette période.

(1) C. Agrip. *Opera*. Lugd. per Beringos fratres 1531.

CHAPITRE V

Vie de Jehan Lemaire

JEUNESSE DE LEMAIRE ; LEMAIRE CLERC DE FINANCES DU DUC PIERRE II DE BOURBON ; LEMAIRE SECRÉTAIRE DE LOUIS DE LUXEMBOURG ET PRÉCEPTEUR DE CLAUDE DE BALLEURE ; LEMAIRE INDICIAIRE DE MARGUERITE D'AUTRICHE ; LEMAIRE AMOUREUX, SES RELATIONS AVEC PERRÉAL ET LES ARTISTES LYONNAIS ; LA RENAISSANCE A LYON ; VOYAGES DE LEMAIRE A VENISE ET A ROME, SON RETOUR EN FRANCE ; LEMAIRE ENTREPRENEUR DE BATIMENTS ; LEMAIRE A LA COUR DE FRANCE, SES POÉSIES DIVERSES INÉDITES, SA MORT

Jehan Lemaire est né vers 1473, dans une bourgade du Hainaut, à Bavay, dont il faisait remonter l'origine jusqu'à Bavo (1), roi de haute Phrygie et « cousin germain » de Priam. Il portait un nom qui est encore très répandu dans le département du Nord, et surtout à Bachant, petit village situé près de Bavay ; nous avons même rencontré, parmi les liasses des archives de la Cour des Comptes de Lille, plusieurs quittances signées : Jehan Lemaire, eschevin d'Arras en 1517. Il était neveu de Molinet et peut-être son filleul, si l'on en juge par leur prénom qui est semblable. Il commença ses études sous la direction de son parent, les continua, suivant toute probabilité,

(1) *Illustr. de Gaule, Edit. de Tournes*, p. 285.

dans un des nombreux collèges, fondés par les Frères de Deventer, et les termina sûrement à l'Université de Paris, dont il a fait un éloge enthousiaste (1) :

« Tres noble cité Royale, dit-il dans ses *Illustrations de Gaule*, assise sur le fleuve de Seine, tres heureuse Parisienne cité capitalle de la couronne de France ; mere et maistresse souveraine des estudes de tout le monde, plus que jadis nulles Athenes, ne nulles Rommes. De laquelle jay principalement succé tout le tant (combien que peu) du laict de literature, qui vivifie mon esprit. Et me tiens pour bienheureux, de ce que ores il eschet que je luy puisse rendre ceste grace, que de déclairer, premier que nul autre, au moins que je sache, en nostre langue vulgaire, sa tres antique et tres veritable origine. »

Que fit-il après avoir achevé son éducation, durant l'intervalle compris entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année ? Nous ne saurions le dire, car les archives de la Belgique sont muettes à cet égard. Nous savons seulement qu'à partir de 1498, il habitait Villefranche en Beaujolais, comme clerc de finances au service du roi de France et de Pierre II de Bourbon. Monseigneur « le bon duc » était fils de Charles Ier de Bourbon, que les chroniqueurs du temps appelaient « un Absalon, un autre troyen Pâris », et d'Agnès de Bourgogne, dernière fille de Jean, duc de Bourgogne, comte d'Artois, de Flandre, et pair de France.

Ce prince a joué un certain rôle dans les affaires de son temps en qualité de conseiller du royaume, à la mort de Louis XI, et de régent, pendant les expéditions de Charles VIII en Italie. Il avait été fiancé d'abord à la

(1) *Illustr.*, p. 45.

princesse Marie d'Orléans, sœur de Louis XII ; mais, ce mariage n'ayant pas eu lieu, il épousa Anne de France. C'était un esprit fin, délicat, cultivé, amateur de la poésie et des arts. Il est probable que, dans un de ses voyages aux Pays-Bas, il vit le jeune Lemaire, se l'attacha et lui confia un des offices si nombreux dans sa maison, la plus puissante et la plus riche après celle du roi de France lui-même. Il était de complexion maladive, comme le prouvent deux de ses portraits à la cathédrale de Moulins ; il mourut à l'âge de 64 ans, au mois d'octobre 1503, et ses funérailles furent suivies par plus de 15,000 pauvres qui reçurent 10 deniers chacun. Lemaire a composé, à la louange de ce prince, son premier ouvrage qui parut en 1503 : *Le Temple d'honneur et de vertus.*

Tout en surveillant la rentrée des revenus du roi et de Pierre de Bourbon, Lemaire ne perdait point le goût des lettres. Ce qui l'excita encore davantage à les cultiver, fut la visite qu'il rendit au bel esprit, considéré alors comme l'oracle du siècle. Le « vénérable et singulier orateur, Monseigneur maistre Guillaume Crétin » passa par hasard à Villefranche, vers 1498 ; il s'entretint avec le jeune clerc de finances, et il l'encouragea paternellement « à mettre la main à la plume... et à escrire en langue françoise et gallicane ». Lemaire le crut « de leger » et il devint « soudain enclin à lart oratoire » (1).

Il paraît même qu'il se démit de ses fonctions afin de mieux se livrer à l'étude ; c'est ce qui explique pourquoi il entra comme précepteur dans la famille d'un gentilhomme bourguignon, Claude de Balleure. Il sut inspirer

(1) *Illustr.*, p. 270.

la plus vive affection à son élève qui n'oublia jamais « lelegante diction » de son bon précepteur (1).

Toutefois, Lemaire était d'une humeur inquiète. Il quitta bientôt la charge qu'il occupait pour devenir secrétaire de Louis de Luxembourg, prince d'Altemore, comte de Ligny, gouverneur de la Picardie, chambellan de Louis XII, et le plus bel homme de son temps, si l'on en juge par les portraits qui nous ont été conservés de lui. Lemaire nous dit que la Nature l'avait fait

> .... en ses dimensions
> Grand, corpulent, et de belle croisure :
> Taillé, pourtrait sans imperfections,
> Fort et puissant en toutes actions (2).

C'était aussi un brave soldat, intimement lié avec Bayard déjà célèbre. Il avait accompagné Charles VIII au-delà des Monts, et, favorisé par ce roi qui l'aimait (3) « entre tous les autres », il avait été employé aux missions les plus importantes. Successivement ambassadeur auprès du pape Alexandre VI et gouverneur de Sienne, il s'était couvert de gloire à la journée de Fornoue. A la mort de Charles VIII, il avait reçu, des mains de Louis XII, le collier de l'ordre de Saint-Michel, il avait suivi son nouveau maître en Italie, et, dans toutes les circonstances, il avait montré la plus brillante valeur.

Mais il fut desservi auprès du roi, on ne sait pour quels motifs, mis « en privee personne et despouillé de son pompeux arroy », quoiqu'il fût

> Jeune, gentil, gaillard, honneste, et coint,

(1) Lem. *Cour. Marg.*, p. 4.
(2) *Plainte du Désiré*, p. 400.
(3) Vigner Nic. *Hist. de la maison de Lux.*, 1617.

et qu'il n'eût

.... jamais apporté que victoire
En France noble, et à son bien public.

A ces vertus guerrières, il joignait des goûts délicats :

Quel autre plus en toute art vertueuse
Se delecta, sans forme impetueuse
Suivant le train des bons nobles anciens?
Qui ayma plus peinture somptueuse,
L'art de bien dire, histoire fructueuse,
Musique aussi douce et voluptueuse,
Ou qui mist plus son estude en tous biens?

Il se plaisait aussi dans la société des gens de lettres et des beaux esprits qu'il attirait dans son château :

Car tant acquist de leur benivolence
Le bon seigneur, qui fut sans insolence,
Et tant prisa leur haute prevalence,
Que souvenir leur en doit à present (1).

Il semble cependant qu'il recouvra la faveur de Louis XII, car il fut député par le roi pour recevoir, sur les marches de la Picardie, et conduire jusqu'à Lyon, l'archiduc Philippe d'Autriche qui allait prendre possession du royaume de Castille. Mais cette marque d'estime venait trop tard ; l'inaction avait tué ce valeureux soldat. « Seiché par une langueur longue et lente », suivant l'énergique expression de Lemaire, il mourut à la suite de ce voyage, à 36 ans, le dernier jour de décembre 1503. D'accord avec l'histoire, notre poète a pu dire de son maître :

Fait et formé l'avoit Nature digne
D'estre un grand Prince au moudain territoire...,

(1) *Plainte du Désiré*, p. 403.

Benin, affable, et hardi par mesure,
Doux et humain, sans faute, et sans brisure :
Large, courtois, eloquent, prompt et sage,
Ayant le cœur de mesme le corsage (1).

Il lui a consacré la *Plainte du Désiré*.

Privé de ce puissant protecteur, Lemaire passa au service de Marguerite d'Autriche dont il devint l'indiciaire. C'est en cette qualité qu'il fit, avec la princesse, un voyage en Piémont, attesté par la pièce suivante conservée aux archives de Turin :

« Je Jehan Lemaire confesse avoir reçu de Loys Vionnet, tresorier de ma dame la somme de dix escus dor à la coronne, chascun escu de quarante deux sols monaye de Piemont, pour ung don que ma dicte ma faict, de quoy je la quicte.

« Faict à Thurins, le xii[e] de juing l'an mil cinq cent et quatre : *Lemaire*. »

Il ne séjourna dans cette ville que du mois de janvier 1503, au mois de septembre 1504, année où Marguerite perdit Philibert le Beau.

C'est alors qu'il rédigea la *Couronne Margaritique*, bien qu'on ignore à quelle date il la termina, puisqu'elle ne vit le jour qu'en 1549, grâce au seigneur de Balleure qui l'avait retrouvée, en ouvrant « les enrouillees serrures » d'un lieu « auquel estoit confusement... peu de livres » (2).

Les *Epistres de l'Amant vert* doivent être rattachées

(1) *Plainte du Désiré*, p. 400.

(2) *Cour. Marg., Préf.*

De cette époque date encore une petite pièce inédite conservée à la Bib. nat. Elle est intitulée : *Relation de la pompe funebre de Philippe roy d'Espagne*. Elle contient 22 vers. F. Fr. M[s] 22,326.

au voyage que Marguerite fit en Allemagne et en Flandres, vers 1506, pour hâter le réglement de son douaire et la solution des embarras financiers qui retardaient l'exécution de l'église de Brou.

Lemaire conserva toujours un souvenir charmant de ces années, passées tour à tour à Villefranche, à Lyon, à Moulins, et à Pont-d'Ain, au château des ducs de Savoie. C'est la période de sa vie la plus intéressante à étudier, c'est le moment où son talent se forme et se révèle :

« Là (1), ès marches circonvoisines de Bourgoigne, c'est assavoir Lyonnois et Bourbonnois, où ma petitesse s'est premièrement eslevée, j'ay toujours trouvé amistié, crédit, faveur, recueil et humanité, autant ou plus que nul autre jeune estrangier, comme scevent pluiseurs gens de bien de vostre maison, voire et telle renommée et estimation, ce que sans vantise je puis dire, que de toutes choses venans de ma main, mesmes faisans à vostre louenge et à leur désavantaige, ilz en font sans comparaison plus grand feste que ceulx de par deça, excepté ceulx de vostre maison, et en ont ou désirent avoir les doubles, ou par escript, ou par impression, tant ès cours de leurs princes comme ailleurs : laquelle chose me donne tousjours couraige de mieulx faire ».

Il nous apparaît avec un vif amour du travail, et un grand besoin de solitude « pour mieulx labourer ». Le bruit lui est contraire, il soupire après un repos que ne viendrait troubler ni l'envie ni la haine :

« J'ay receu par deça trop de malheurs, oultraiges, envies et scandales, à la grand dampnation de ceulx qui

(1) Cette lettre appartient à M. Charavay.

les ont faulsement controuvez, lesquelz sont si tres laschés que ce qu'ilz disent en mon absence, oncques n'en osèrent sonner mot en ma présence, combien que je me soye offert à toute espreuve et aye procédé contre eulx par voye juridicque, et néantmoins j'ay bien cogneu que par longue et frequente détraction de mesdisans on peut bien estre esloigné de benivolence ».

Il a étudié, parmi les écrivains français, ceux que l'on regardait comme « les maistres en rhétorique et en poésie » ; c'étaient Alain Chartier, Millet, Greban, Robertet le magnifique, Georges Chastellain, Molinet « moulant fleur et verdure », Crétin tout « plein de flouriture », et Danton dont la chronique ne vieillira jamais (1). Il a pratiqué les langues étrangères, car nous savons qu'il connaissait le flamand, l'espagnol et l'italien (2).

Il a été amoureux, il s'est épris d'une dame lyonnaise qu'il n'a pu toucher, malgré la tendresse qu'il lui a témoignée et les vers qu'il a faits pour elle :

En la verdeur du mien flourissant aage,
D'amours servir me voulus entremettre :
Mais je n'y euz ne prouffit n'avantage.

Je feis maint vers, maint couplet, et maint metre,
Cuydant suyvir, par noble Poésie,
Le bon Petrarque, en amours le vray maistre.

De luy à moy se trouvoit conference :
Veu qu'il eslut sa dame Avignonnoise,
Jà nonobstant qu'il fust né de Florence.

Et je quis fus, en temps de guerre et noise,
Né de Haynnau, pays enclin aux armes,
Vins de bien loing querre amour Lyonnoise.

(1) *Plainte du Désiré*, p. 402.
(2) *Amant verd*, p. 153.

Or quittay je tumultes et alarmes
Si changeay Mars au noble Dieu d'amours,
Et chant bellique aux amoureuses larmes.

Dieu me sembloit que plus loing qu'à Nemours
On m'eust ouy plourer, gemir, et pleindre,
Tant furent grans mes cris, et mes clamours (1).

Il s'est lié avec les hommes les plus illustres de Lyon, « cité tres noble et tres antique, le second œil de France, et de tous temps eslevee en grand prerogative » (2). Dès 1503, il était en relations suivies avec Perréal, son « tres singulier patron et protecteur », pour lequel il garda toujours la plus vive reconnaissance :

« Tout ce peu que jay de bien, lui dit-il dans une lettre, procede de ton amitié, benivolence et avancement. Le tout puissant te conserve longuement heureux et prospere » (3).

Il vivait familièrement avec lui, il l'aimait comme un frère, il appréciait son génie : il en a fait le plus brillant éloge dans une page qui mérite d'autant plus d'être citée, qu'elle jette une vive lueur sur la nature et les mérites des tableaux du grand artiste lyonnais :

« De sa main Mercuriale il ha satisfait par grand industrie à la curiosité de son office, et à la recreation des yeux, en peingnant à la propre existence tant artificielle comme naturelle : les Citez, Villes, Chasteaux, et lassiette diceux, la volubilité des fleuves, linequalité des montaignes, la planure du territoire, lordre et desordre

(1) *Concorde des deux langages*, p. 381.
(2) *Illustr.*, p. 36.
(3) *Ibid.*, p. 151.

de la bataille, lhorreur des gisans en occision sanguinolente, la miserableté des mutilez nageans entre mort et vie, leffroy des fuyans, lardeur et impetuosité des vainqueurs, et lexaltation et hilarité des triomphans. Parquoy à son prochain retour, nous envoyant ses belles œuvres, ou escoutant sa vive voix ferons accroire à nous mesmes avoir esté presens à tout » (1).

Il entretient un commerce d'amitié avec Messire Claude Thomassin, Conseiller du Roy, et le « noble docteur Physicien Lyonnois, tres scientifique Messire Symphorien Champier », docteur en théologie, auteur de la *Nef des Dames vertueuses*, de la *Nef des Princes*, et de *Chroniques* rimées.

Enfin, c'est à Lyon que paraissent la plupart de ses ouvrages. Chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il célèbre cette vieille cité,

> .... le chef de la Gaule celtique,
> Refflourissant comme un autre Ilion,
> Et surcroissant en sa valeur antique (2).
> Peuple Royal, portant cœur de Lyon,
> Y fait sejour, dont France est décoree.

Il n'y avait pas, en ce temps-là, de ville plus amie des choses de l'esprit. C'est dans cette Athènes du Midi que la Renaissance, partie de Florence et de Rome, fit sa première étape, avant de s'établir définitivement à Paris. Plusieurs causes contribuaient à favoriser ce développement intellectuel qui fut si fécond.

D'abord, les rois de France Charles VIII et Louis XII, faisaient de longs séjours dans cette riche cité, dont ils

(1) *Légende des Vénitiens*, p. 79.
(2) *Conc. des deux lang.* p. 382.

goûtaient « les délices et plaisirs, la grande chère et les merveilleux passe temps » (1). Ils s'y arrêtaient des hivers entiers pour surveiller leurs préparatifs de guerre, ou s'y venaient reposer des fatigues de leurs expéditions, et amenaient avec eux des merveilles, enlevées aux palais et aux églises de l'Italie. Un document de l'année 1495 fait mention (2) d'un paiement de 1,593 livres tournois pour la « ménaige, voiture et conduite depuis Napples jusqu'en la ville de Lyon de plusieurs tapisseries, librairie, paincture, pierre de marbre et de porfire et autres meubles : lesdites choses pèzent en tout 87,000 livres ou environ ». Chaque fois, les habitants saisissaient l'occasion qui leur était offerte pour protester de leur fidélité, et montrer leurs richesses. Il y avait alors, dit une vieille relation, « plus fréquemment des joutes, tournois, combats à la barrière, et autres entreprises d'armes à plaisance, qu'il ne s'estoit fait longtemps au paravant... Ces behourdis se faisoient par les rues de la ville. Le plus souvent les grandes chevaleries se faisoient dans la rue de la Juiverie, parce que là, les chevaliers de la queste trouvoient les plus belles et bonnes aventures selon ce qu'ils désiroient » Les artistes et les gens de métier étaient employés à disposer les chars historiés, les bannières, les écussons, les tapisseries pour les mystères, les moralités, « les histoires honnêtes et aultres joyeusetés » (3) Ces fêtes attiraient une foule d'étrangers, de gentilshommes, de châtelaines, et la ville se ressentait naturellement du bon goût qui régnait dans cette société d'élite.

(1) Colonia. *Hist. litt. de la ville de Lyon*, t. II, p. 408.
(2) *Arch. de l'art français*, t. 2, p. 305.
(3) Il faut lire pour toutes ces questions l'intéressant ouvrage de M. Charvet. *Jehan Perréal*, Lyon, 1874. Passim.

De plus, au moment où vivait Lemaire, Lyon était habité par une véritable colonie italienne. C'est là qu'après les guerres des Guelfes et des Gibelins, plus de 60 familles florentines étaient venues chercher un refuge. Elles comptaient dans leur sein des financiers et des lettrés, comme les Pazzi, les Gondi, les Arnolfini, les Bandini, les Torrentino et les Caravaggio. Elles avaient un consul et formaient un parti puissant ; elles conciliaient le commerce avec le goût des arts et des lettres, et contribuaient à favoriser le mouvement de la Renaissance.

Lyon était ainsi devenu une des villes les plus polies du royaume. Ce qui le prouve, c'est que dès le mois de décembre 1496, les artistes lyonnais avaient été autorisés à former une corporation approuvée par lettres patentes du roi.

Les peintres étaient les plus nombreux : ils étaient présidés par leur doyen, Jehan Perréal ; mais, parmi eux, il en était quelques-uns qui ne manquaient pas non plus de célébrité : c'étaient Jehan Prévost, François Rochefort, Jacques Delaforest, Bernard Salomon et Nicolas Leclerc.

Les verriers pouvaient rivaliser avec ceux des Pays-Bas. C'est en effet à ces vieux maîtres que l'on doit les rares chefs-d'œuvre qui existent encore dans certains monuments du Mâconnais, de la Bresse, du Jura et du Forez. Ce sont eux notamment qui ont exécuté la belle verrière de l'église de Saint-Julien sur Suran, et peut-être les vitraux de Brou.

Les menuisiers n'étaient pas moins habiles. De cette époque datent ces merveilleux bahuts en chêne, objets

d'envie pour les amateurs de toutes les nations. N'avons nous pas vu dernièrement des émissaires de l'Empereur de Russie parcourir les plus humbles villages des environs de Lyon, et acheter à prix d'or les tables, les fauteuils et les armoires sculptées qu'ils parvenaient à découvrir? Pierre Terrasson, qui a ciselé les stalles de Brou, a certainement appris à Lyon ce métier qu'il pratiquait si bien, et fait travailler des artistes lyonnais sous ses ordres ; autrement, jamais un simple ouvrier n'eût osé entreprendre un travail si considérable.

L'imprimerie était très florissante. En 1487, Jehan de Treschel publiait le premier volume des œuvres de saint Augustin, et, deux ans plus tard, un petit ouvrage de Gerson. Sa fille, Thalie Treschel, épousa Josse Bade, et devint la mère d'une véritable famille d'imprimeurs. Est-il besoin de rappeler ici, à côté de Treschel, les Gryphe, les de Tourne, les Huguetan, les Frellon, les Roville, et tant d'autres encore, dont les productions sont exposées dans la grande salle de la Bibliothèque de Lyon ?

Les orfèvres s'enorgueillissaient de maître Loys Lepère, de son fils Jehan, et de Nicolas, gendre de Loys. Lorsque Anne de Bretagne fit son entrée à Lyon, au mois de mars 1494, ils lui offrirent une pièce superbe : c'était un lion d'or « bien faict et bien tiré, assis sur ses fesses, et, de ses deux pattes de devant, tenant une belle coppe d'or à la façon ancienne, telle qu'on le peinct ès trois rois, et cent belles pièces d'or, faictes en façon de médailles, dedans la dicte coppe, et une belle targuète çainte, sur son costé, d'une belle ceinture d'or ès armes de la royne » (1).

(1) Arch. de la ville de Lyon. *Actes consulaires*. B. B.

La première médaille de France était frappée à Lyon, où Niccolo Spinello de Florence s'était établi. Cet artiste grava successivement les traits de Charles VIII, de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Il vit aussi poser devant lui Antoine de Bourgogne, surnommé le grand Bâtard, les chambellans Jehan Mos et Jehan Matharon de Sélignac, les conseillers Antoine de Gimel et Bérard Stuart, seigneur d'Aubigny.

Le goût des lettres n'était pas moins répandu dans la société. L'Académie de Fourvière venait d'être instituée, et elle réunissait tout ce que la robe, l'église et l'épée comptaient de plus éminent. Les principaux membres étaient le savant Humbert de Villeneuve, premier président du parlement de Bourgogne ; Hugues Fournier, président du même parlement, et son frère Hubert Fournier; Claude Paterin, vice-chancelier du duché de Milan sous Louis XII ; Benoist Court, Gonzalve de Tolède, André Brian, Symphorien Champier, et Guichard de Lessard, suffragant de François de Rohan, archevêque de Lyon.

Les poètes tournaient agréablement des rondeaux, des compliments, des devises rimées : c'étaient Antoine Chevalet, auteur d'un mystère de saint Christofle, et Jehan Yvonnet, ami de Perréal. Quelques années plus tard, Jeanne Gaillard, Louise Labbé et Clémence de Bourges allaient se couvrir de gloire.

La Muse latine elle-même comptait d'aimables disciples : on connaît encore Vulteius, Maurice Scève et Philibert Girinet.

Enfin, on jetait les fondements de cette glorieuse école de médecine, où Rabelais devait enseigner un jour.

On comprend dès lors avec quel plaisir un lettré, comme Lemaire, habitait une ville, dans laquelle il coudoyait tant d'écrivains, de savants et d'artistes. Il y trouvait des ressources qu'il n'aurait pas rencontrées ailleurs, excepté en Italie. C'est pour continuer ses études et perfectionner son talent qu'il alla visiter cette terre vers laquelle se tournaient tous les regards. Il est à Venise en 1507 (1). C'est le moment où les frères Bellini, Cina da Conegliano et Victor Carpaccio exécutent leurs plus célèbres tableaux, tandis que Léopardi imprime à la sculpture vénitienne le sceau de la perfection. Il n'oublie pas sa charge d'indiciaire, puisqu'il donne au mois d'octobre 1507, à Anvers, ses *Chansons de Namur*, à propos de la victoire remportée sur les Français à Saint-Hubert d'Ardenne. En même temps, il succède à Molinet dans la charge de bibliothécaire de Marguerite.

De Venise, il passe à Rome où il reste jusqu'en 1508, occupé à préparer ses *Illustrations de Gaule*. Rome alors avait presque ravi à Florence la primauté littéraire. Une colonie d'érudits s'était groupée autour de la papauté ; Bessarion, Théodore Gaza de Salonique, Georges de Trébizonde, et bientôt après, Jean Argyropoulos de Constantinople enseignaient la langue et la littérature grecque ; Philelphe étonnait ses auditeurs par la variété de ses connaissances, mais aussi par sa vanité, sa violence et sa cupidité ; Pomponius Lætus fondait une académie, et, quand il mourait, plus de quarante évêques assistaient à ses funérailles ; la langue italienne elle-même était dédaignée pour la langue latine.

(1) Le nom de Lemaire n'est pas cité une seule fois aux archives de Venise.

Les artistes remplissaient de chefs-d'œuvre la ville éternelle : les architectes Léon-Baptiste Alberti et Bramante étaient contemporains des sculpteurs et des peintres, Mino da Fiezzole, Melozzo da Forli, Ghirlandajo, Mantegna et Filippino Lippi. Lemaire était donc témoin de la Renaissance sous toutes les formes : oserait-on soutenir qu'il en a été le spectateur indifférent ?

A son retour de Rome, il songea enfin à se fixer quelque part, et à mettre en œuvre les matériaux qu'il avait amassés pour ses *Illustrations de Gaule ;* nous en avons la preuve dans la lettre qu'il écrivit à Marguerite (1) :

« Madame, depuis peu de jours en ça Mons^r^ M^e^ Loys Barangier vous fit requeste pour moy que vostre bon plaisir fust me donner doresenavant mon séjour ordinaire, provision et résidence, en vostre conté de Bourgoigne, et mesmement en vostre ville de Dôle, à cause de l'estude et université, laquelle requeste il vous a pleu me ottroyer, comme ledit s^r^ m'a dit, dont je vous mercije le plus humblement que faire puis, vous suppliant, Madame, que vostre bon plaisir soit le confermer et rattiffijer par ordonnance expresse, estat et appoinctement sur ce, tel qu'il vous plaira et par voz lettres patentes. »

Ce n'est pas sans motifs qu'il voulait s'établir à Dôle, car il tenait à cette université les deux fils de son frère, mort au service de l'Empereur (2) :

« Parquoy, Madame, ce n'est pas merveille se j'ay plus grand apparence de demander ma retraicte en

(1) Lettre appartenant à M. Charavay.
(2) *Ibid.*

vostre pays de Bourgoigne que ailleurs. Joinct à ce que, oultre toutes les chose dessus dictes, vous ferez œuvre méritoire envers Dieu, car du bien que vous me faictes, Madame, j'en fay participanz deux petiz nepveux de bon esperit que j'ay recueilliz et que je tiens à l'escolle à mes despens, délaissez comme orphenins de mon frère aisné, leur oncle, lequel est derrenièrement mort bon gentdarme en vostre service en la guerre de Gheldres... lesquelz deux jeunes enfans et leurs povres parentz prieront dieu tousjours pour vostre bonne santé et prospérité. »

Cependant Marguerite n'écouta point la prière de son indiciaire ; elle le nomma « solliciteur » de ses bâtiments, et lui fixa sa résidence à Bourg, pour qu'il pût surveiller la construction du couvent et de l'église de Brou. C'est de Bourg qu'il fit publier, à Lyon, où il se rendait facilement, le premier livre des *Illustrations de Gaule*, chez Etienne Baland, avec le privilège du roi, le 20 juillet 1509. Il soutenait déjà la politique de Louis XII par un écrit de circonstance, la *Légende des Vénitiens*, dans lequel il célébrait la ligue de Cambrai ; en même temps, il surveillait l'extraction de « l'albastre » aux carrières de Saint-Lothain. Combien de temps a-t-il séjourné à Bourg ? Où logeait-il ? Voilà ce qu'il n'est guère facile de savoir, car la plupart des pièces qui concernaient Brou ont été brûlées ou volées pendant la Révolution.

Il était encore à Brou le 20 novembre 1510, comme le témoigne une lettre vendue à Paris, le 26 avril 1875, et il continuait à choisir « l'albastre » à la « perrière » de Saint-Lothain. Mais ses relations avec la cour de France étaient devenues plus étroites, puisqu'en 1511, il donnait à l'instigation de Louis XII, différents opuscules dirigés contre Jules II en guerre avec le roi et intitulés : *De la*

différence des schismes et des conciles de l'Eglise, L'Histoire moderne du prince Syach Ismail, dit Sophy Arduelin, Le sauf conduit donné de plein vouloir par le Souldan aux subjetz du Roy tres chrestien.

Il ne se souvenait pas d'avoir écrit contre notre pays les *Chansons de Namur*, à propos d'une victoire remportée par une bande de partisans flamands sur un corps de cavaliers de Louis XII, et, chaque jour, il devenait de plus en plus français, comme le témoignent les vers suivants, composés en l'honneur de son nouveau pays d'adoption :

Leur oraison, est pure rhetorique,
Leur liesse est, propice et geniale,
Et leur attrait, amoureux et lubrique.

Leur façon est, humaine, sociale,
Savant sa court, tres bien mondanisant,
Et leurs habits, de gorre speciale.

Tel estes vous, ô peuple reluisant,
Peuple de Gaule, aussi blanc comme laict,
Gent tant courtoise, et tant propre et duisant.

Peuple hardi, de perilz essayeur,
Illustre sang, Troyenne nation,
Non espargnant son sang ne sa sueur.

Vostre haut los, en parfond honneur noue,
Vostre nom cler vole jusqu'aux cieux,
Mydi vous craint, Septentrion vous loue

Voz clers penons en Asie se lievent.
Les Turcqz ont peur de vostre bruit et fame,
Et voz fiertez redoutent et eschievent (1).

(1) *Conc des deux langayes*, p. 386.

Il se détachait de plus en plus de Marguerite pour se rapprocher du roi, dont il soutenait vigoureusement la politique par deux pièces de circonstance : l'*Epistre à Hector* et la *Concorde des deux langages, françois et italien.*

Dès le mois de février 1511, il était remplacé comme « contrerolleur » de l'édifice de Brou par Jean Perréal, et il se rendait à Blois pour se produire à la Cour. C'est de cette ville qu'il écrivit à « maistre Barangier », son ami, une lettre dans laquelle il détruisait les faux bruits répandus sur son compte, touchant la prétendue publication de libelles contre Marguerite.

« Vous plaist m'advertir de ce qu'il a esté rapporté à Madame que j'aye deu avoir escript quelque chose contre elle et que à Paris l'on le treuve publicquement par escript. De ce je n'en suis guerres esbahi, car ce n'est pas la première coquille qu'on m'a dressé devers son Excellence. Sur le point que jay receu vos dictes lettres, je les ay montrées à M. le Contrerolleur, maître Jehan de Paris, lequel, en riant, a repondu ung mot vrayment philosophal, c'est assavoir que quant chiens ne peuvent mordre, ils se saoulent à aboyer » (1).

Lemaire éprouva dans ce voyage un contre-temps non moins désagréable que les calomnies auxquelles il était en butte : il se cassa le bras et il fut obligé d'aller se faire soigner à Lyon, à ses grands dépens, comme il s'en plaint dans une lettre adressée à Jehan de Marnix, le 2 mai 1511 (2). Il n'était pas encore bien guéri au mois de septembre, à Bourg, où il attendait Perréal avec

(1) Leglay. *Analectes historiques*, Lille, 1838.
(2) Bancel. *Jehan Perréal*, Paris, 1885, p. 67.

maîtres Henriet et Jehan de Lorraine, pour « besoigner aux pourtraictz de l'esglise ».

Nous suivons alors ses traces à Dôle : il envoie quelques mots à Marguerite, le 9 octobre 1511, pour lui faire hommage de deux livres, lui rendre compte des sculptures de Brou, et lui donner des détails sur le fils de Perréal, amené à l'Université pour vaquer « aux estudes de loix et de decret » (1).

Au mois de novembre 1511, il annonce à Marguerite qu'il a reçu, à Tours, diverses sommes payées par elle, et surtout 142 florins d'or pour Michel Colombe.

Enfin, le 3 décembre 1511, Michel Colombe touche des mains de Lemaire 94 florins d'or pour les sépultures de Brou (2).

A partir de ce moment, la vie de Lemaire nous est de moins en moins connue. Nous savons seulement que, vers le mois d'avril 1512, il se démit de sa charge d'indiciaire. Ce qui le prouve, c'est une lettre de commission de Marguerite nommant maître Rémi du Puys « pour la bonne relacion que faicte a esté de sa personne et de ses sens, souffisance et expérience en faict de rhethoricque, cronique et historiographie, croniqueur et historiographe au lieu de Jehan Lemaire, derrenier possesseur dudit office (3) ».

Cependant Lemaire n'avait fait que changer de maîtresse ; il avait été attaché, sur la recommandation de Marguerite elle-même, à la maison d'Anne de Bretagne. La reine fut, cette année-là, gravement malade, et, c'est à propos de cette maladie, que notre poète fit les xxiii

(1) Dufay. *Jehan Perréal*, p. 91.
(2) *Ibid*, p. 91.
(3) Baucel. *Jehan Perréal*, p. 221.

Couplets de la valitude et convalescence de la Royne. Néanmoins, il correspondait encore avec Marguerite, et il la remerciait de ne pas avoir ajouté foi aux calomnies auxquelles il était exposé :

« Madame, lui dit-il, j'estime que votre haulte vertu a cogneu le contraire des faulx rapports qui vous ont esté faicts contre mon innocence. Et cy-après encoires le cognoistrez-vous mieulx, à l'aide de Dieu » (1).

Bien plus, quoique il fut devenu historiographe d'Anne de Bretagne, il aurait voulu conserver ses fonctions de « solliciteur » des bâtiments de Marguerite (2) :

« Pour aucune récompense de mon petit service, je vous faiz très humble requeste qu'il vous plaise me continuer l'auctorité que m'avez donné, par mandement patent, de traire le marbre d'albastre qui sera nécessaire, tant pour la fourniture des sépultures, et autres euvres de vos édiffices, comme pour ce qu'il s'en pourra cy-après et prouchainement faire grande traicte en France. Car elle se commence fort à cognoistre, depuis que je l'ay découverte..., et, Madame, certes jasoit or que je demourasse au fin fons de Bretaigne, si ne me sauroie-je passer que une fois l'an, je n'aille veoir vostre édiffice dont jay eu grande sollicitude : et il vous plaira toujours me donner ceste audace et licence, car la besoigne n'en vauldra pas pis ».

Malgré son désir, il est probable que Lemaire ne revint jamais à Brou, car il nous dit dans la même lettre qu'il se mit à parcourir la Bretagne, afin d'y faire des recherches historiques :

(1) Bancel. *Jehan Perréal*, p. 220.
(2) *Ibid.*, p. 221.

« La Royne m'a commandé compiler les croniques de sa maison de Bretaigne : et pour ce faire m'envoye expressément par tout le pays de Bretaigne, affin que je m'enquière, par les vieilles abayes et maisons antiques, de toute l'histoire britannique, laquelle encoires n'a esté mise en lumière, entièrement jusques à ores que je l'ay entreprinse ».

Deux mois après, il faisait imprimer, à Paris, chez Geoffroy de Marnef, le second livre des *Illustrations de Gaule*, dédié à Madame Claude, fille d'Anne de Bretagne ; et, l'année suivante, au mois de juillet 1513, le troisième livre paraissait, placé cette fois sous la protection de la reine Anne.

Il semble qu'à la suite de ce grand ouvrage, il se délassa dans des compositions moins sérieuses. C'est ainsi qu'il écrivit, quelque temps après les funérailles d'Anne de Bretagne, un petit traité encore inédit, dont la lecture ne présente d'ailleurs qu'un médiocre intérêt ; il est intitulé (1) : *Des Pompes funebres anticques et modernes*, dedié à très excellente, très haulte, très noble princesse Madame Claude, première fille de France et de Bretagne. Il composa aussi un certain nombre d'épitaphes qui n'ont point vu non plus la lumière. Il a célébré indifféremment dans ces petites pièces *Muguet*, l'oiseau du Roy Loys XII^e^, *Chailly*, *Herbaut*, *Ratay*, chiens du Roy et de Monseigneur le Dauphin, la *Duchesse de Valois*, comtesse de Taillebourg, Monseigneur *Jacques Palmier*, *Bayard* et *Triboulet*. Peut-être sera-t-on curieux de lire l'épitaphe « du fol ». La voici (2) :

(1) Bib. nat. f. fr. M^rs^ 22,326.
(2) Bib. nat. f. fr. M^rs^ 1,721.

Triboulet suis, quon peult juger en face
Navoir esté des plus sages quon face.
Honneste fuz, chascun contrefaisant,
Sans jamais estre aux dames malfaisant.
En chants, dances, feiz choses non pareilles,
Mais dessus tout de prescher feiz merveilles.
Armé en blanc joustay despée et lance,
Aussi cruel à plaisir qua oultrance.
Devant moy pages trembloient comme la fievre,
Fyer menasseur et hardy comme ung lievre.
Le Roy adonc me feit seoir à sa table,
Où luy donnay maint passetemps notable,
Oncques homme quil eust en son service
Ne feit si bien comme moy son office.
Les monts passay avec luy sans esmoy
Sur ung cheval trop plus sage que moy,
Loiseau sur poing vollant par les montaignes,
Courant par tout coin, en plaines champaignes,
Lan mil cinq cent et neuf, lorsquil vaincquit
Veniciens, et ses terres conquit.
Long temps apres, le mien seigneur et maistre,
Loys douziesme en ce lieu me feit mettre,
Taillé au vif, afin que le nom dure
Du plus vray fol quoncques forgea nature.
Sens ne richesse en ce monde nacquis,
Car aussi riche mourux que je nasquis.

Que devint Lemaire à la mort de Louis XII et d'Anne de Bretagne? Nous ne saurions le dire. Il est un fait certain, c'est qu'il n'est pas nommé dans les comptes de François I^er^. Il ne reparut qu'en 1520 avec sa dernière œuvre, les *Contes de Cupido et d'Atropos*. Le premier de ces contes est une traduction du poète italien, Séraphin ; les deux autres sont de l'invention de Lemaire, et ont été composés pour « retirer les gens de folles amours ».

Sur la fin de sa vie, il tomba dans une obscurité si

profonde, qu'on ne sait à quelle époque il mourut, bien que l'on fixe généralement la date de cette mort à l'année 1548.

De peu assez, telle était la devise de ce poète philosophe.

CHAPITRE VI

Lemaire historien.

CAUSES QUI ONT PROVOQUÉ LES ILLUSTRATIONS DE GAULE ; PLAN BIZARRE DES ILLUSTRATIONS ; BUT DES ILLUSTRATIONS, LEUR POPULARITÉ ; SOURCES DES ILLUSTRATIONS ; L'ANTIQUITÉ DANS LES ILLUSTRATIONS ; LE MOYEN-AGE DANS LES ILLUSTRATIONS ; INFLUENCE DE L'ÉCOLE BOURGUIGNONNE SUR LES ILLUSTRATIONS ; ORIGINALITÉ DES ILLUSTRATIONS ; CONCLUSION.

Nous avons fait connaissance avec Lemaire et retracé les principaux événements de sa vie aventureuse ; nous pouvons aborder maintenant le plus considérable de ses ouvrages, les *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*. Quelque étrange que ce roman paraisse à la première lecture, il n'en présente pas moins un très grand intérêt. Nous commencerons donc par rechercher de quel mouvement général des esprits il est sorti. Nous verrons ensuite ce qu'il contient dans ses cent soixante chapitres, si bizarrement rattachés les uns aux autres, à quelle fin il a été composé, et quelle fut sa fortune. Nous indiquerons, en troisième lieu, les écrivains dont s'est inspiré l'auteur, de quelle façon il les a compris, et jusqu'à quel point il se les est assimilés. Puis, nous conclurons en essayant de bien définir son mérite particulier.

D'abord, comment a-t-il été conduit à traiter un sujet qui semblait devoir médiocrement attirer l'attention des contemporains, occupés surtout d'eux-mêmes, ou des querelles du roi de France avec les Vénitiens, le Pape et les Pays-Bas ? Quel motif l'a porté à croire qu'il intéresserait ses lecteurs à la généalogie des vieux princes de la Gaule, à la trahison d'Achille, aux malheurs qui ont immortalisé la mémoire d'Hector ? L'étonnement cesse, quand on connaît l'état intellectuel du seizième siècle si bien préparé à écouter ces histoires fabuleuses. L'antiquité avait toujours été populaire pendant toute la durée du Moyen-Age. Les poèmes qu'a inspirés le cycle de « Rome la Grant » témoignent assez combien ce sentiment était vivace et profond ; il s'était répandu dans les différentes classes de la société, et avait même pénétré jusqu'au cœur du peuple. Les trouvères s'emparant de ces traditions lointaines, les avaient façonnées à leur guise, sans souci des scandales chronologiques qu'ils pouvaient causer. Ils charmaient au contraire vivement les esprits en racontant la vie de héros grecs ou latins, que l'on considérait comme des aïeux, un peu plus anciens les uns que les autres, mais tous également respectables ; Alexandre et César n'étaient-ils point des Charlemagnes accompagnés de leurs barons, à la poursuite des Sarrasins ? Ils flattaient donc à la fois la curiosité et l'orgueil de ces imaginations, aussi naïvement ignorantes que vivement éprises des gloires du passé.

Cependant, parmi ces légendes, il n'en était pas de plus familière, ni de plus nationale que la croyance aux origines troyennes des Français. Depuis longtemps, c'était une espèce de dogme officiel, transmis sans

interruption de siècle en siècle, et consacré par une filiation d'idées qu'il est nécessaire d'établir (1).

Déjà, dans deux vers célèbres (2), Homère avait annoncé les destinées les plus glorieuses à Enée, ainsi qu'aux enfants de ses enfants. Les Romains adoptèrent avidement cette prophétie qui servait si bien leurs desseins politiques et leur soif de conquêtes. En effet, les premières négociations qui s'ouvrirent entre Rome et les Etats de la Grèce avaient pour objet la liberté des Acarnaniens ; et le Sénat, qui soutenait ces derniers, fondait sa demande sur la reconnaissance qu'il éprouvait à l'égard d'une nation, dont les ancêtres n'avaient point pris part à la guerre contre les Troyens, pères des Romains. Vers 509 de Rome, un autre traité était conclu avec le roi Séleucus ; il portait, entre autres clauses, que les habitants d'Ilion seraient exemptés de toute espèce de tribut (3).

Les premiers poètes, Ennius et Nœvius, confirmèrent cette tradition en lui donnant place dans leurs œuvres. On sait comment Virgile l'amplifia ; ce ne fut plus seulement l'héritage d'Ilion qui devait appartenir aux descendants d'Enée, c'était le monde entier (4) :

> Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
> Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

Aussi, est-il curieux de voir avec quelle hauteur Rome repoussait les prétentions des étrangers qui osaient, comme faisaient les Auvergnats, se réclamer de cette parenté :

(1) Joly. *Benoît de Sainte-More et le Roman de Troie.*
(2) Hom. *Iliade*, cht xx, v. 307.
(3) Niebühr, *Hist. Rom.*, t. I, p. 265.
(4) Virg. *En.*, III. v. 97.

Arvernique ausi Latio se fingere fratres
Sanguine ab Iliaco (1).

Les historiens s'accordèrent avec les poètes pour affirmer cette croyance : Salluste en fait mention brièvement dans le seizième chapitre de la *Conjuration de Catilina;* Tite-Live la rappelle avec un ton solennel aux premières pages de son grand ouvrage ; on la retrouve enfin chez Velleius Paterculus, Denys d'Halicarnasse, Justin, Diodore de Sicile, Plutarque et Ammien Marcellin. Ne nous en étonnons point : les Romains imitaient ainsi ces parvenus, qui ont coutume d'ensevelir leur naissance roturière sous quelque nom aristocratique.

La légende ne disparut pas avec l'Empire englouti sous le flot des Barbares ; elle surnagea, et fut pour ainsi dire déposée dans l'esprit des Francs, dès leur arrivée sur les bords du Rhin. Au vii^e^ siècle, Frédégaire le Scholastique leur donnait déjà pour chef Francion, petit-fils de Priam (2). Il n'était sans doute que l'écho d'une tradition fort répandue, puisqu'on lit dans une charte du temps de Dagobert, que les Francs sont sortis du très noble et très antique sang des Troyens, *ex nobilissimo et antiquo Trojanorum reliquiarum sanguine nati.* Les chroniqueurs l'accueillirent ensuite, et tous s'accordèrent à dire que les Francs avaient eu Troie pour berceau, qu'ils s'étaient établis d'abord en Pannonie, de là sur les rives du Rhin, et en dernier lieu dans la Gaule : c'est du moins ce que racontent Aimoin, Roricon, Adon, évêque de Vienne, Sigebert de Gembloux, Paul Diacre, secrétaire de Charlemagne, Hugues de Saint-Victor, et Jean de Marmoutiers (3).

(1) Luc. *Phars.*, cht. I, v. 427.
(2) *Script. rer. Gallic.*, t. II, p. 461.
(3) Joly. *Ouv. cit.*, p. 123.

Au XII^e^ siècle, elle allait prendre une face nouvelle avec un trouvère normand, protégé du roi Henri II, avec Benoît de Sainte-More et son *Roman de Troie*, véritable cycle qui embrasse, en 30,106 vers, l'histoire héroïque de la Grèce. Ce poème se répandit dans l'Europe entière ; on ne le lut pas seulement en France, mais encore en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie, en Grèce même ; il devint aussi populaire que l'histoire de Charlemagne ou celle du roi Arthus. Il fut copié, travesti, découpé en mystères, remanié par chaque nation qui l'accommodait à son usage, et il contribua, plus que tous les autres ouvrages, à divulguer la légende troyenne que l'on rencontra partout désormais, même à propos du pavage des rues. C'est ainsi que, d'après Rigord, historien latin de Philippe Auguste, ce prince voulant enlever à Paris son nom primitif de Lutèce, qui rappelait l'idée de boue, lui substitua celui de Pâris, fils de Priam (1). Son continuateur, Guillaume le Breton, et Vincent de Beauvais écrivirent un chapitre spécial sur l'origine troyenne des Français, et les *Chroniques de Saint-Denis*, notre premier monument national, enrégistrèrent solennellement cette tradition : « li commencement de ceste estoire sera pris à la haute ligniée des Troyens dont elle est descendue par longue succession... certaine chose est donc que li Roys de France par les quiex le Royaume est glorieus et renomez descendirent de la noble lignée de Troie » (2). Ce sera désormais le préambule obligé de toute histoire de France. Christine de Pisan ne débute pas autrement dans son livre (3) *Des fais et bonnes*

(1) Joly. *Ouv. cit.*, p. 525.
(2) *Recueil des Hist. de France*, t. III, p. 153.
(3) *Ed. Petitot.*

mœurs du sage Roy Charles V. Elle remonte aussi jusqu'à « la renommée Troye, jadis par variation de fortune, destruicte des Grieux » (1). Mais c'était pour le salut de la chrétienté que cette ville fut prise, car alors « se partirent pluseurs barons nez de la lignée royale, entre lesquelz un appelé Francio filz au preux Hector, en Pannonie, où ilz fonderent la cité de Sicambre ».

Le succès de ces fables ne s'éteignit pas avec le moyen âge, il redoubla au contraire à la fin du xv^e^ siècle. Les écrivains les plus sérieux les mentionnent et les reproduisent comme authentiques. En 1492, Nicolas Gilles, indiciaire de Louis XII, publie ses *Annales de France*, et remonte jusqu'à Jupiter lui-même. En 1499, Robert Gaguin raconte que le premier roi, dont le pouvoir fut reconnu par les Francs, s'appelait Marcomir, descendant de Priam. En 1500, Paul Emile assure aussi à la France la gloire de cette origine si lointaine et si enviée. De nouveaux auxiliaires viennent appuyer ces prétentions : le dominicain Annius de Viterbe édite à Rome les œuvres de Bérose et de Manéthon qu'il avait découvertes ou inventées, et donne acte à notre pays de ses origines troyennes. Plus heureux encore qu'Annius de Viterbe, Jean Trithème (2) retrouve une histoire des Francs en 18 livres, partant de la destruction de Troie à la mort de Clovis, œuvre d'Hunibald, témoin soi-disant oculaire qui avait lu deux historiographes scythes, Dorac et Wasthald ! Grâce à ces différents auteurs dont personne ne s'avisait de soupçonner la véracité, les lacunes laissées par Frédégaire se complétaient admirablement, et plus aucun doute n'était possible sur ces origines. Louis XII

(1) *Ed. Petitot*, t. I, p. 252.
(2) Joh. Tritth *Opera* Francof. 1601.

pouvait donc s'honorer de prendre pour lui-même le nom d'Hector, et abandonner sa première devise : *Eminus, cominus*, pour lui substituer cette épigraphe : *Ultus avos Trojæ ;* il faisait ainsi allusion à la bataille de Ravennes, où il avait vengé les Français d'Italie des injures qu'ils avaient subies.

Comprend-on maintenant quel travail d'élaboration secrète provoqua l'éclosion naturelle des *Illustrations de Gaule*? Lemaire ne faisait que suivre le courant de l'opinion publique à cette époque, où les préoccupations classiques de la Renaissance allaient bientôt apparaître.

Il obéissait de la sorte à son goût personnel qui l'entraînait vers ce qu'il croyait être « la belle antiquité (1) », et il répondait en même temps au besoin général des esprits qui portaient à ces vieilles légendes un intérêt tout patriotique. Aussi provoqua-t-il la plus vive admiration chez ses contemporains, par cet ouvrage dont il est temps d'étudier l'ensemble, les intentions cachées, et l'influence sur le chef même de la Pléiade.

Les *Illustrations* sont formées de trois livres de valeur inégale. Le premier commence avec le déluge, et déroule dans 18 chapitres la suite des anciens rois, depuis Noé, Cham, Osiris, Jupiter Celte, jusqu'à Tuscus, Galateus, Jasius Janigena, Dardanus, et Pâris.

Le deuxième est consacré à la guerre de Troie : l'enlèvement d'Hélène, son arrivée au palais de Priam, l'ambassade des Grecs pour réclamer la princesse, les combats livrés autour d'Ilion, la mort de Sarpédon, de Patrocle, d'Hector et d'Achille, voilà quels en sont les principaux épisodes.

Le troisième raconte les diverses migrations de la no-

(1) *Illustr.* p. 3.

blesse troyenne, jusqu'à Austrasius duc de Brabant, et retrace l'origine commune des maisons de France, de Bourgogne et d'Autriche, qui « eurent toutes ensemble concurrence en la genealogie du tres chrestien Empereur Cesar Auguste Charles le grant monarque ».

Les *Illustrations* ne devaient point s'arrêter là. Lemaire voulait encore faire l'histoire des Grecs et des Turcs, si ses « souverains Prince et Princesse » lui en eussent donné « le commandement et loisir » ; mais Louis XII et Anne de Bretagne étant venus à mourir, il renonça sans doute à cette entreprise « de grand labeur et investigation » (1).

Malgré cette lacune, il n'en a pas moins écrit une œuvre dont l'étrange agencement mériterait déjà l'attention à lui seul. Il ignore ce que c'est que composer, c'est-à-dire l'art de mettre en relief quelques idées générales, et de grouper habilement autour d'elles les idées secondaires. Il développe tout avec la même bonne foi, et ne tient aucun compte de la valeur respective des choses. C'est ainsi que, sur les 44 chapitres de la première partie, plus de 15 sont exclusivement consacrés à Pâris et au jugement qu'il prononça entre les trois déesses. La même observation s'applique aux aventures d'Hélène, qui remplissent plus de 60 pages, sur les 100 que compte la seconde partie.

S'il ne connaît point l'unité de plan, il n'observe pas mieux l'unité de ton. Chacun de ses livres a une physionomie particulière : le premier est un roman agréable, le deuxième un véritable morceau d'épopée, et le dernier une histoire, ou du moins quelque chose qui a la prétention de ressembler à l'histoire. Il en résulte des disparates

(1) *Illustr.*, p. 370.

choquantes : vous rencontrez ici des passages pleins de fraîcheur, de grâce et de délicatesse ; là, un sec résumé de divers auteurs ; ailleurs enfin, des commentaires emphatiques ou ennuyeux.

Le but que l'auteur a poursuivi n'apparaît non plus avec une netteté suffisante, car il a varié par suite d'événements que nous rappellerons en leur place, et, de moral qu'il était d'abord en partie, il a fini par devenir exclusivement politique.

Lemaire entreprit les *Illustrations*, alors que Charles-Quint était encore enfant et recevait sous la direction de sa tante une éducation si soignée. Aussi voulut-il que certaines pages de son œuvre, présentées d'une façon piquante, fussent des leçons détournées à l'adresse du futur Empereur. Lui-même nous fournit la preuve de cette assertion dans la seconde page du prologue. Il montre en effet qu'il est permis de « tirer » la matière de son ouvrage « à sens moral », et de l'appliquer « à linstruction et doctrine dun chacun jeune prince, comme estoit Paris Alexandre ». Mais qui ressemblait plus au berger de l'Ida, que l'archiduc Charles alors âgé de dix ans? Je ne sais, dit-il à Marguerite, « qui mieux puist figurer le personnage du tres bel enfant Royal, Paris Alexandre, que le tien tres cher neveu ». L'héritier des maisons de Bourgogne et d'Autriche pouvait donc découvrir, dans la vie du fils de Priam, des enseignements indirects, et les tourner à son avantage (1) : « la lecture de ce present premier livre luy representera le cours de son aage pueril, jusques à ce quil soit parcreu en adolescence. » Il pouvait encore se livrer aux mêmes divertissements, aux mêmes jeux et aux mêmes exercices que son modèle.

(1) *Illustr.*, p. 2.

Ne voyait-il pas, dans la peinture elle-même des amours du jeune Troyen, comme un conseil charmant de donner, lui aussi, « son cœur à une seule chaste Nymphe, par loy de mariage, et non autrement » ? Il n'était pas jusqu'à ce fameux jugement, prononcé entre les trois déesses, qui ne dût lui être profitable : « quand ledit enfant jeune Prince commencera à vuider de puerilité, et sera encores en estat de pastoureau : cest à dire, de douce simplesse sans rusticité ne malice, alors je luy presenteray la pomme dor, cest à dire son propre franc arbitre, et le feray Juge de la beauté des trois Deesses, cest à savoir Prudence, Plaisance, et Puissance ». N'était-il pas invité de la sorte à ne point se laisser guider par la passion, à choisir non pas la plus belle, mais la plus sage des femmes, à se montrer en un mot plus sensé que Pàris, « lequel par jugement abusif, prefera Venus, cest à dire beauté corporelle et volupté sensuelle, aux deux autres Deesses, Juno et Pallas, qui signifient science spirituelle ou vertu intellective, et richesses de domination temporelle » ?

Cependant, les *Illustrations* ne sont guère que par intervalles un traité d'éducation ; ce qui les recommande surtout à notre attention, c'est qu'elles ont une importance politique que nous serions loin de soupçonner aujourd'hui.

Lemaire croyait naïvement élever un monument national en l'honneur de la maison d'Autriche. Cette prétention pourra sembler singulière, mais elle n'en était pas moins très naturelle au commencement du xvi^e^ siècle. La légende troyenne n'était pas alors, ainsi qu'on serait tenté de le croire, une simple tradition chantée par les poètes au moyen âge, et rajeunie ensuite par l'imagination des érudits. C'était une question diplomatique très

compliquée, c'était la question d'Orient de l'époque. Elle intéressait à la fois l'ambition et l'orgueil de toutes les puissances, aussi jalouses en ce temps-là de descendre des compagnons d'Hector, qu'elles le sont actuellement de se partager les dépouilles de la Turquie. Les familles princières d'Allemagne surtout étaient celles qui tenaient le plus à cette origine. En tête d'une généalogie fabuleuse des maisons d'Autriche, de Hapsbourg et de France, publiée à Haguenau en 1527, on lit une lettre par laquelle Ferdinand de Spire félicite l'auteur de son travail, et exprime l'espoir que ce livre répandra parmi ses sujets de si belles inventions (1).

Historiographe de la « tres noble et plus que tres superillustre princesse, Madame Marguerite », Lemaire devait être naturellement amené à donner, dans cette question de préséance, le pas devant à la race de sa protectrice. La difficulté consistait à rattacher l'archiduché d'Autriche aux fugitifs d'Ilion ; mais il n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu, il exécuta ce tour de force avec une aisance qui n'avait d'égale que la simplicité du procédé. Il trouvait justement le nom de *Péonie* cité plus d'une fois dans l'Iliade ; il lut bravement *Pannonie*, qui, « du temps de Troye » s'appelait Péonie (2) Ce fut là, sur les bords du Danube, qu'après la prise d'Ilion, Francus, fils d'Hector, vint s'établir et fonder « la grand cité de Sicambre du nom de sa tante Sicambria, sœur du Roy Priam » (3). Voilà comment la maison d'Autriche descendait directement des Troyens ; elle pouvait être tranquille sur la légitimité de cette noblesse dont elle se

(1) Gandar. *Etude sur Ronsard*, p. 29.
(2) *Illustr.*, p. 298.
(3) *Ibid.*, p. 290.

faisait une arme pour gouverner : « la fin donques qui resulte de tout le presupposé est : que quand les subjetz de nos dits tres hauts Princes, entendront la merveilleuse et tres antique generosité, et illustrité de leurs Princes ancestres, jadis fondateurs de tres nobles citez, où ils habitent aujourdhuy, à ceste cause ils conferment leur veneration, amour, service et obeissance, envers les Princes modernes » (1).

Mais, entre la publication du premier et du second livre des *Illustrations*, il se produisit un événement qui eut une grande influence sur le plan et la portée politique de l'ouvrage. Lemaire quitta Marguerite pour passer au service de Louis XII ; il était donc obligé d'élargir le cadre dans lequel il s'était enfermé, et d'accorder à la France une place au moins équivalente, sinon supérieure, à celle qu'il avait donnée à la maison d'Autriche. Rien n'était plus aisé. Il ajouta simplement que la Germanie et la Gaule étaient « une mesme chose » (2) jusqu'au règne de Charlemagne ; à plus forte raison à l'époque où Francus bâtit la ville de Sicambre ! Alors, les deux nations n'en formaient qu'une ; c'étaient des « sœurs germaines » (3). Il trouvait ainsi le moyen de satisfaire à son double attachement pour Marguerite et pour Louis XII.

Afin de consolider cette alliance entre la France et l'Allemagne, qui seraient « la plus grand force du monde » (4), si elles étaient réunies, il les exhortait à tenter une noble entreprise. Il voulait qu'oubliant leurs « quereles mutuelles et controverses reciproques », elles

(1) *Illustr.*, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 276.
(3) *Ibid.*, p. 277.
(4) *Ibid*, p. 277.

fissent une croisade contre les Turcs. Il serait beau pour elles, dit-il, « daller voir en passant par le païs de Hongrie, Esclavonie, et Albanie, les sieges de leurs premiers Princes et parents. Et dilec tirer en Grece, pour contempler la ruine dune nation si audacieuse, qui eut jadis lhonneur de deffaire et ruiner la grand cité de Troye. Et dillec passer à Constantinoble, la mer Hellesponte..., et puis planter leurs enseignes triomphantes en la terre ferme d'Asie la Mineur..., et recouvrer par justes armes le propre heritage, et les douze Royaumes que tenoit jadis le bon Roy Priam, ayeul de Francus filz du tres preux Hector » (1).

Lemaire contribua ainsi plus que tous les autres écrivains à fortifier la croyance aux origines troyennes ; aussi lorsque Ronsard conçut l'ambition de doter son pays d'une épopée, c'est des *Illustrations de Gaule*, qu'il s'inspira, il ne trouva point de plus « brave sujet », ni « de plus riche argument » (2) que cette tradition nationale. Il ne faisait point, comme on le croit encore généralement, une œuvre de lettré tout plein des souvenirs de la Grèce ; il flattait au contraire l'amour-propre de quiconque savait lire, en consacrant cette légende qui était une véritable page tirée de l'histoire des ancêtres. « Le bon poëte, dit-il dans la préface de la *Franciade*, jette tousiours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles Annales du temps passé, ou renommée inveterée, laquelle a gagné credit au cerveau des hommes, comme Virgile sur la commune renommée, qu'un certain Troyen nommé Enée, chanté par Homere, est venu aux bors

(1) *Illustr.*, p. 297.
(2) Ronsard. *Franciade*. Prologue.

Laviniens, luy ses navires et son fils..., bastit son Eneide. Homere auparavant luy en avoit fait de mesme, lequel fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle Heleine et de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain, et d'Artus, fonda là-dessus son Iliade. Or imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé et appuyé sur nos vieilles Annales, j'ay basti ma Franciade... Le peuple Francois tient pour chose tres assurée que Francion, fils d'Hector, suivy d'une compaignée de Troyens, après le sac de Troye, aborda aux palus Mœotides, et de la plus avant en Hongrie, et l'ay faict venir en Franconie, à laquelle il donna le nom, puis en Gaule fonder Paris, en l'honneur de son oncle Paris. Il est vraysemblable que Francion a faict tel voyage ».

Ce qui dut aider surtout à la popularité de Lemaire, c'est que la plupart des nations trouvaient dans son œuvre, comme dans des archives, leurs plus anciens titres de noblesse. On a vu que les Allemands et les Français avaient seuls le droit de se proclamer les vrais héritiers d'Hector lui-même. Mais les Bretons, les Flamands, les Scandinaves, les Normands, les Italiens et les Espagnols entendaient bien aussi se prévaloir de cette parenté, qui faisait l'orgueil des uns et l'ambition des autres. Lemaire leur partagea donc, ainsi que des dépouilles, les noms des différents héros troyens. Il fit descendre les Bretons de Brutus, enfant de Lavinia, seconde femme d'Enée, et premier roi de Bretagne ; les Espagnols ou Hespériens d'Hespérus ; les Italiens d'Italus le géant ; les Allobroges d'Allobrox ; les Brabançons de Salvius Brabon, « chevalier et principal porteur denseigne » ; les Belges de Belgius; les Toscans de Tuscus, fils du grand Hercule

de Libye et les Bourguignons du grand Hercule de Libye lui-même. C'est ce dernier qui fonda la « grosse et puissante cité d'Alexia..., devant laquelle il planta un merveilleux siege, et feit des bastillons en forme de fleurs de liz..., laquelle chose sembloit avoir quelque presage et signification de la preeminence future de la Duché de Bourgongne en la couronne de France » (1).

Il avait été aussi courtois à l'égard des plus puissantes familles, heureuses de se rattacher à quelque personnage illustre, parent de Priam à des degrés plus ou moins éloignés. La maison d'Auvergne était une des plus favorisées ; il l'avait proclamée officiellement « yssue des Troyens », elle devait donc se féliciter de ne pas voir ses titres contestés par les « Princes de France, et de Bourbon » (2). Il avait accordé la même origine à la maison de Tournon qui portait « les armes de Troye », c'est-à-dire un « lyon rampant, en champ mesparty » (3). Il avait été également généreux envers la maison de Neufchâtel en Bourgogne, dont il avait bien voulu reconnaître « lextraction Troyenne » (4). Quant au lignage de la maison de Bretagne, il va sans dire qu'il n'était pas même venu à l'esprit de Lemaire d'en mettre en doute la légitimité. Aussi, lorsque Anne de Bretagne mourut, Guillaume Parvy n'oublia point, dans l'oraison funèbre qu'il prononça, de faire remonter la généalogie de la reine de France à « Madame Inoge, femme de Brutus, et fille de l empereur de Grèce, Pindarus le troyen » (5).

(1) *Illustr.*, p. 26.
(2) *Ibid.*, p. 289.
(3) *Ibid.*, p. 289.
(4) *Ibid.*, p. 289.
(5) Leroux de Lincy. *Vie de la Reine Anne de Bretagne.* t. II, p. 214.

Enfin les villes animées d'un patriotisme peu éclairé, mais sincère, témoignaient aux *Illustrations* l'intérêt que les cités de l'Italie éprouvaient autrefois pour le dixième livre de l'*Enéide*. Lemaire leur avait révélé leur origine, comme Virgile l'avait fait avant lui pour les grandes familles de Rome, au moyen d'un procédé etymologique extrêmement facile. Il lui suffisait de citer un personnage, dont le nom présentât quelque ressemblance avec celui qu'elles portaient elles-mêmes : Hipsalis en Espagne, autrement dite Séville, était ainsi appelée d'Hipsalus son fondateur, et Dreux en Normandie de Dryus « plein de science et philosophie ». Harbonne ou Narbonne avait été bâtie par Harbon XII, roi de Gaule ; Lyon par Lugdus XIII ; Romans dans le Dauphiné par Romus ; Nantes par Namnes, vingt-deuxième roi de Gaule ; Tours par Turnus, neveu de Brutus, et Toulouse par Tolosus, prince « de la compaignie de Brutus ». Par le même système, Mayence devait sa fondation à un certain Maguntius ; Bude en Hongrie à Buda frère d'Attila ; Grave à Gravius ; Gand à Caius Julius César ; Tournay à un duc nommé Tornus, et Phorcen en Franconie, « qui nest pas loing de la cité de Ulme, là ou on fait les bonnes fustennes », remontait à un seigneur nommé Phorcys, vassal de Priam (1).

Tel est l'ensemble de cette œuvre, dont les causes de popularité étaient si naturelles et si multiples. On conçoit aisément que Lemaire n'avait pu composer un travail aussi considérable, sans consulter un grand nombre de documents. A quelles sources a-t-il donc puisé les merveilleuses connaissances que ses contemporains admiraient

(1) *Illustr.*, p. 24, 30, 36, 37, 44, 49, 289, 297, 301, 315, 316, 290.

en lui ? Il se comparait à un glaneur ; dans quels champs a-t-il ramassé les « menuz espics de blé » (1) qui finirent par former l'énorme gerbe des *Illustrations* ? Cette recherche n'est pas une recherche inutile ou de pure fantaisie ; elle seule nous permettra de bien apprécier chez le vieil indiciaire la part de l'imitation et de l'invention personnelle.

C'est à l'antiquité qu'il a fait les emprunts les plus considérables, mais à l'antiquité telle qu'on l'étudiait et qu'on la comprenait de son temps. Il s'est servi d'abord de Bérose et de Manéthon (2), que venait d'exhumer Annius de Viterbe, le plus audacieux des faussaires ou le plus crédule des commentateurs. L'admiration qu'il éprouvait pour le premier de ces auteurs paraît avoir été fort vive ; il avait en lui la plus entière confiance, et il ne lui a pas ménagé les éloges. Tantôt il le félicite d'avoir composé une chronique, qui « saccorde merveilleusement à la sainte escriture du Vieil testament » (3) ; tantôt il s'appuie sur son autorité et invoque son témoignage. Il le suit pendant les dix-huit premiers chapitres des *Illustrations*, et raconte d'après lui l'histoire des commencements du monde, de Noé et de ses descendants, depuis Cham, Osiris, le grand Hercule de Libye, Jupiter Celte, jusqu'à Samothes « le plus sage des hommes », Magus, Galateus, Tuscus, et Dardanus « qui fonda la cité dIlion ». Il reproduit, mais avec une grande liberté d'esprit, la plupart des inventions du prêtre Chaldéen, et prend au hasard des noms de nations, de provinces, de villes, de lacs, pour baptiser les souverains

(1) *Illustr.*, p. 367.
(2) *Antiquit. lib. quinque*. Antv. 1545
(3) *Illustr.*, p. 7.

gaulois dont il donne intrépidement la généalogie la plus fantastique.

Il se sépare cependant de Bérose lorsqu'il arrive à Dardanus, et il s'appuie alors sur Manéthon qui « ha continué lhistoire des regnes du monde..., jusques apres Troye destruite » (1). C'est de lui qu'il s'inspire pour établir la dynastie des vieux rois de cette époque reculée, depuis Dardanus jusqu'à Francus et à sa venue dans les Gaules. Il ne prisait pas moins, qu'il n'estimait Bérose, ce « bon Manethon d'Egypte », cet « acteur autentique » dont « lescriture » a comblé tant de lacunes, et nous a transmis le souvenir de tant de « hauts gestes perduz sans elle..., ou enseveliz au gouffre doblivion par longueur de temps » (2).

Mais, dans l'intervalle qui sépare Dardanus, le fondateur de Troie, d'Hector son plus glorieux défenseur, de grands événements se sont passés. Hélène a été enlevée, les Grecs ont vengé cette injure, Ilion a été saccagé par les vainqueurs. Comment Lemaire a-t-il fait pour représenter ces mêlées furieuses ? Est-ce dans *l'Iliade* qu'il a trouvé la matière de son récit ? Est-ce à ce poème qu'il l'a empruntée ?

Lemaire connaissait le peintre fécond de la Grèce héroïque, il avait lu Homère dont le nom n'avait jamais cessé d'être vénéré pendant tout le moyen âge ; mais il l'avait lu seulement dans une traduction latine, publiée par Laurent Valla, et imprimée à Paris en 1474. Malgré les erreurs de ce texte que nous avons voulu parcourir, il avait néanmoins gardé de cette lecture une impression profonde et deviné, par un secret instinct, les beautés

(1) *Illustr.*, p. 43.
(2) *Ibid.*, p. 48.

de son modèle. Il le cite avec le plus grand respect. Pour lui, c'est le bon poète, le prince des poètes, le souverain poète (1). Aussi, prend-il plaisir à décrire, d'après le 3e chant de *l'Iliade*, le combat singulier entre Ménélas et Pâris, parce que ce combat « est beau et delectable, et bien coulouré de fleurs poëtiques ». Pour « ce faire », il translate « presques mot à mot ledit Homere sur ce passage » (2). Malgré cet éclatant témoignage d'admiration, que l'on chercherait vainement ailleurs en France à pareille époque, il ne comprit cependant *l'Iliade* qu'à moitié. Il lui manquait d'abord la connaissance de la langue grecque qu'il n'avait pu étudier en Italie ; il lui manquait surtout d'avoir reçu une éducation qui l'eût vraiment préparé à sentir, et à goûter les chefs-d'œuvre antiques dont l'âme lui échappait encore.

Ce qui le prouve, c'est qu'après avoir marché un instant sur les pas d'Homère, il l'abandonne pour s'attacher à Dictys de Crète et à Darès le phrygien dont il préfère « la verité historiale » (3). Ces auteurs avaient « redigé en memoire tout ce quilz veirent et entendirent faire dun costé et dautre, pendant le siege de Troye » (4). Le premier était soi-disant un des confidents de Priam, et penchait pour les assiégés ; le second au contraire se disait compagnon d'Idoménée commandant d'une armée de Crétois dans cette longue guerre, et soutenait naturellement le parti des assiégeants. C'étaient là des témoins oculaires, sérieux, instruits ! Ils avaient assisté aux événements dont ils parlaient, ils avaient été présents aux

(1) *Illustr.*, p. 173, 264.
(2) *Ibid.*, p. 225.
(3) *Ibid.*, p. 225.
(4) *Ibid.*, p. 265.

combats, aux trêves, aux entrevues ; ils avaient donc plus de droits à la confiance des lecteurs qu'Homère lui-même, qui avait vécu seulement 100 ans après eux. Ils en savaient plus long que lui, ils racontaient un nombre de faits bien plus considérable, et partant, ils satisfaisaient davantage la curiosité. Voilà pourquoi ils l'avaient supplanté dans l'esprit du moyen âge, absolument insensible aux purs mérites littéraires d'une œuvre, et incapable de classer les documents qu'il avait entre les mains. Ils s'étaient tellement imposés à la crédulité populaire et à l'attention des savants, qu'au XVII^e^ siècle, ils étaient encore étudiés dans les colléges ; Bossuet les comptait parmi les classiques à l'usage du Dauphin, et Madame Dacier faisait sur eux un savant commentaire dont ils ne sont point relevés.

D'accord avec ses contemporains, Lemaire aurait cru commettre un oubli, s'il n'eût utilisé la science de ces « nobles historiens » (1) qui offraient tant de garanties de certitude. Lui était-il possible par exemple de douter du livre de Darès, « trouvé escrit de sa main propre en luniversité d'Athenes, au temps de Julius Cesar, par un grand orateur nommé Cornelius Nepos, natif de Verone en Italie, et par luy mesmes translaté de Grec en Latin, puis envoyé à.... Crispe Salluste » (2) ?

Il semble cependant qu'il préfère Dictys de Crète. C'est à lui qu'il a recours, lorsqu'il est embarrassé ; c'est lui qui est « son guide et son garant » (3) ; c'est de son côté qu'il se range, lorsqu'il le trouve en contradiction avec Darès de Phrygie : « des differents qui sont en

(1) *Illustr.*, p. 51.
(2) *Ibid.*, p. 265.
(3) *Ibid.*, p. 180.

leur narration originelle je me passeray de leger, en ensuivant principalement lordre de... Dictys, pour ce que sa compilation est plus ample et plus disfuse, et aussi plus vraysemblable et mieux ordonnee » (1). Il pousse même la considération jusqu'à lui comparer Homère ; toutefois quand il les voit en désaccord, il n'hésite pas à lui sacrifier le poète grec : « Homere... en son Iliade, dit-il, recite encores autrement la mort dudit Hector, et plus à lhonneur d'Achilles, mais je madhere plus à mon acteur Dictys » (2). Aussi lui a-t-il pris la plupart des épisodes de ce long siège, comme il a demandé à Trithème la liste authentique des 44 rois Francs, qui, de Francion à Clovis, gouvernèrent la Gaule.

N'attribuons pas à une autre cause qu'à cette science si fausse la transformation que Lemaire a fait subir à l'antiquité, représentée naïvement avec les usages, les mœurs et les modes du XVI^e^ siècle.

Reconnaissez-vous dans les *Illustrations* les héros grecs affublés de titres féodaux ? Voici Hercule dont le blason figure « un grant Lyon rampant couronné, tenant une hache darmes entre ses pattes » (3) ; après avoir guerroyé par monts et par vaux, il est sur le point de prendre sa retraite, où l'accompagneront ses maréchaux et ses chambellans. Voici plus loin Polydamas, le « tres prudent chevalier », Panthus, le « connétable », Phala, le gentilhomme, « gouverneur de la Syrie », et Achille, « Duc » de la Phtiotide (4). Quand ils conversent entre eux, ils aiment à employer un langage solennel et pompeux, ou

(1) *Illustr.*, p. 223.
(2) *Ibid.*, p. 238.
(3) *Ibid.*, p. 33.
(4) *Ibid.*, p. 187, 205, 235.

ils ne s'entretiennent qu'à la troisième personne. Pâris n'oublie jamais d'ajouter au nom de Ménélas les titres honorifiques de « Tres haut et tres excellent Prince » (1). A son tour, ce dernier, recevant certains présents de la part des Troyens, fait une belle harangue et appelle les députés : « Tres clers et tres nobles barons de Phrygie » (2). Il dit aussi en parlant de sa famille : « Madame ma sueur Anaxibea », et « Monseigneur nostre frere Agamemnon, Roy de Mycenes » (3).

Ces gentilshommes sont fiers de leur noblesse, ils craindraient de se commettre avec des roturiers, et ils font volontiers sonner leur naissance. Le grand Hercule de Libye n'est pas heureux seulement d'épouser dans Galatée une des femmes les plus aimables de l'époque ; c'est « lexcellence et illustrité » (4) de la nouvelle mariée qui lui cause le plus de plaisir. Quand Pâris, considéré encore comme un simple berger, eut obtenu la main de la nymphe Œnone, l'aventure parut aussi étonnante que le mariage de la grande Mademoiselle avec le duc de Lauzun. On avait de la peine à croire, que « une si grand gentilfemme sestoit peu et voulu condescendre à une telle union » (5). Il ne suffisait pas à Hélène d'être « la plus belle dame de la Grece » ; elle était encore « la mieux alliee de toutes, tant du costé de ses freres Castor et Pollux, et de ses autres parens, et mesmement de la part du parentage de son mary Menelaus ». Aussi, lorsqu'elle parut à la cour de Priam, la reine mère

(1) *Illustr.*, p. 180.
(2) *Ibid.*, p. 182.
(3) *Ibid.*, p. 183.
(4) *Ibid.*, p 27.
(5) *Ibid.*, p. 81.

ne manqua pas de la saluer « benignement, luy demandant de son extraction » (1).

Ils n'habitent point des demeures telles que les décrit Homère, mais des châteaux bâtis par Jehan Perréal ou par des maitres venus d'Italie. Nous y trouvons les fortifications avancées, les bastions, les poternes, le pont qui se lève ou s'abaisse au moyen de chaînes, les chemins de ronde, les palissades, les fossés, les remparts, en un mot tout l'attirail de défense usité au xv[e] siècle. Anténor a un hôtel, et « la gracieuse brunette Œnone » (2) monte, comme une châtelaine, à la plus haute tour de son manoir, pour voir si elle apercevra « son seigneur et mary Paris Alexandre » (3). Pénétrez à l'intérieur de ces palais, les meubles du temps en garnissent les salles somptueuses. Vous y voyez reluire « or, pierres precieuses, et pourpre, au moyen des clers luminaires » (4). Les bahuts renferment des plats ciselés et des tasses pesantes, et les appartements sont garnis de cuir de Cordoue, de belles tentures, ou de tapisseries venues des Flandres (5).

Le costume complète cette transformation : Hector a un pourpoint et des chausses ; Vénus a une houppelande, et Mercure, habillé comme un courtisan au petit lever, tient à sa main, avec une haute correction, un beau chapeau à plumes (6).

Quelquefois, ils assistent à des solennités où on leur réserve des sièges en rapport avec le rang qu'ils

(1) *Illustr.*, p. 209.
(2) *Ibid.*, p. 83.
(3) *Ibid.*, p. 197.
(4) *Ibid.*, p. 144.
(5) *Ibid.*, p. 180.
(6) *Ibid.*, p. 87

occupent. Lorsque Priam « donne audience », il se lève d'abord, et, après « les reverences faites deuement » (1), il place les uns à sa droite, et les autres à sa gauche. A la réception d'Hélène dans la ville de Troie, c'est Priam que les hérauts d'armes appellent au fauteuil d'honneur, puis Jasius, frère de la reine Hécube, le roi Eétion, père de « Madame Andromaque », Bavo, époux de « Madame Ilione », Elycaon de Thrace, fils du roi Anténor, mari de « Madame Laodice », et tous « les autres Princes et Princesses..., privez et estrangers..., selon leur degrez et preeminence » (2).

Vous vous croiriez à l'ouverture des États-Généraux, dans la grande salle d'un des palais des ducs de Bourgogne. Aux noces de Thétis et de Pélée, célébrées à l'hôtel du « bâtard » Chiron, les Dieux et les Déesses sont assis « chacun selon son degré » ; les Tritons « cornent leau », les Satyres courent à la viande comme des pages, le Centaure remplit l'office d'écuyer de cuisine, les gens de Bacchus servent d'échansons, Vulcain est établi à la garde du buffet, et les Hamadryades dans le gouvernement du dessert. Les hanaps circulent, les Dieux font grande chère ; après avoir tâté « puis de lun puis de lautre », quelques uns d'entre eux sont « prins par le nez » (3).

Voilà ce qui revient à l'antiquité dans les *Illustrations de Gaule*. Mais Lemaire est encore tout plein du moyen âge ; quelle part lui a-t-il donc faite dans son ouvrage ? Il est familier avec nos vieilles Chansons de gestes et nos Chroniques ; jusqu'à quel point s'en est-il inspiré ?

Le plus ancien poète qu'il ait mis à contribution est

(1) *Illustr.*, p. 180.
(2) *Ibid.*, p. 144.
(3) *Ibid.*, p. 93.

certainement Robert Wace, dont les romans du *Brut* et du *Rou* forment, à eux deux, plus de 30,000 vers. Cependant, Robert Wace lui-même avait eu des devanciers. Il avait été précédé par un certain Nennius, par Geoffroy de Monmouth et par Geoffroy Gaimar, qui, tous trois, contribuèrent à rattacher l'Angleterre aux origines troyennes. Venu après eux, il les compléta par les traditions orales et les chants populaires, et il s'efforça d'introduire l'unité dans l'histoire d'un peuple, composé alors de races ennemies vivant côte à côte, sans avoir pu se mélanger encore. Il fut admis désormais que Brutus était le véritable père de la nation, comme en faisaient foi les vers suivants :

La terre avoit non Albion,
Mais Brutus li cangea son non.
De son nom Bruto nom li mist
Et Bretaigne son nom li fist.
Les Troyens, ses compaignons,
Appela de Bruto Bretons (1).

Le second écrivain que Lemaire a pu consulter est Benoît de Sainte-More auquel la légende troyenne est tant redevable. Ici, une question se présente. A-t-il lu l'auteur du *Roman de Troie* ? Ou bien n'a-t-il connu qu'une réduction de ce poème ? La dernière hypothèse est la plus vraisemblable, car il ne cite nulle part le nom du vieux trouvère normand. C'est l'italien Guido de la Colonne, le plagiaire et le spoliateur de Benoît, qu'il a eu entre les mains. Il l'a d'ailleurs assez maltraité, et ne lui a point ménagé les critiques. Lorsqu'il arrive à la fin de son deuxième livre, il manifeste un certain

(1) *Éd. Leroux de Lincy*, t. I, v. 1208.

contentement pour lui-même, et il se réjouit d'avoir rétabli « la verité de toute lhistoire », qu'avait altérée « lerreur inveteree de Guy de la Colonne, et de ceux qui lont ensuivy, tant en rime comme en prose ». C'est pourquoi il espère bien que personne n'osera comparer aux divagations de ces vulgaires imitateurs « lœuvre laborieuse et bien digeree » des *Illustrations de Gaule* (1).

C'est peut-être en dernier lieu Philippe Mouskès dont Lemaire s'est le plus servi. Auteur de la plus importante chronique rimée du XIII^e^ siècle, il remonte jusqu'à la guerre de Troie,

> Quant Paris ot la biele Elaine
> Ravie al port de sous Mikaine (2).

Après la chute de la ville, prise par les Grecs, il raconte longuement les migrations des fugitifs, qui

> Sen alerent droit en Panonie (3).

et il les suit, depuis Francus, jusqu'à Marcomir, Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric I^er^, Pépin le Bref et Carloman. C'est à Charlemagne qu'il s'est arrêté avec le plus de complaisance. Il a retracé sa vie d'une façon fantastique, mêlant la vérité à la fable, la fantaisie à l'érudition, la bataille de Roncevaux aux aventures d'Ogier le Danois, la trahison de Ganelon et la mort de Roland aux voyages du grand Empereur en Terre sainte, à son départ pour les Croisades, à la découverte qu'il fait du tombeau d'Adam et d'Eve, et aux malheurs du Juif-Errant.

(1) *Illustr.*, p. 266
(2) *Ed. de Reiffenberg*, p. 4.
(3) *Ibid.*, p. 9.

Nous estimons qu'il est inutile d'indiquer ici en détail ce que Lemaire a tiré de Robert Wace, Benoît de Sainte-More et Philippe Mouskès. Ce qu'il est plus intéressant de chercher, c'est l'influence que ces divers auteurs ont exercée sur le développement de son esprit.

Lemaire est leur disciple. Il appartient donc au moyen âge par le cadre même de son livre, puisqu'il considère le récit de la guerre de Troie comme le début naturel de l'histoire de France, ou comme une sorte de programme officiel qu'imposaient les croyances de tout un peuple. Il lui appartient encore par l'emploi qu'il a fait, après eux, du merveilleux et des légendes que le Cycle breton avait répandues. Comme eux, il croit à la sorcellerie, et, quand il parle de Bavo si populaire dans les Flandres, il n'oublie pas de dire que ce roi, « le plus sage prince de tout son temps, estoit grand Astronomien..., et Necromancien » (1). Si Achille était invulnérable, il le devait à sa mère qui l'avait porté « es basses regions souzterraines » et l'avait plongé « es noires undes, dun des fleuves infernaux nommé Styx, avec enforcement de charmes et enchantemens, dont elle estoit ouvriere » (2). Il n'y avait là rien d'étonnant, suivant lui ; « car on treuve que les Princes dadonques mettoient fort leurs estudes en telz sciences, comme nous avons monstré cy dessus du grand Hercules de Libye, et de Dardanus. Et sur ce propos, est à noter, que au temps jadis, cestoit chose fort honnorable aux Princes de savoir lart Magique » (3).

Il ne doute point de l'existence des géants que l'on n'osa guère regarder en riant qu'à partir de Rabelais.

(1) *Illustr.*, p. 50
(2) *Ibid.*, p. 121.
(3) *Ibid.*, p. 50.

Ainsi, il y avait, à côté de Jérusalem, une ville entièrement peuplée de ces ogres, « lesquelz se confiant en leur force et corpulence enorme et nompareille, apres avoir trouvé lusage des armes, opprimoient et tyrannisoient un chacun..., et qui est grand horreur à raconter ils faisoient entremetz de chair humaine » (1). Le fils du roi Evandre, Pallas, était « de si merveilleuse stature quil surmontoit... les murs de la cité » ; la blessure que Turnus lui fit à la poitrine était telle, qu'elle avait « quatre piedz douverture » (2). Vous ne devineriez point quelle taille avait Hélène ? D'après Lemaire, elle pouvait « bien avoir la hauteur de cinq femmes modernes ». Lorsqu'elle pleurait, « les ruisseaux de ses larmes tomboient en grande abondance aval sa clere face, et arrosoient la terre alenviron » (3). A Louvain, il régnait autrefois un monstre de quinze coudées, « plein dhorrible et cruelle tyrannie. Lequel se tenoit sur le rivage de lEscault, en un fort chasteau, situé en un marestz. Et contraingnoit ledit Geant tous les passans, sur ladite riviere, de laisser la juste moytié de tous leurs biens et marchandises » (4).

Il est persuadé de la vertu secrète des herbes magiques. Il en est une surtout, à côté de laquelle la fontaine de Jouvence elle-même n'est rien. Elle a « telle vertu et proprieté, quelle peult esclarcir le teint du visage des femmes, et conserver en beauté le cuir de leur face, et de tout le demourant de leur corps, sans pustules..., et sans rides. Et ha aussi la puissance de provoquer le courage

(1) *Illustr.*, p. 7.
(2) *Ibid.*, p. 122.
(3) *Ibid.*, p. 194.
(4) *Ibid.*, p. 314.

des hommes à amour ». Aussi ne saurions-nous nous empêcher d'ajouter après lui : « bienheureux... qui sauroit congnoistre ceste herbe ! » (1).

Enfin, Lemaire est l'élève des chroniqueurs bourguignons. Il a étudié dans sa jeunesse Olivier de la Marche, Chastellain et Molinet ; quelles traces ces écrivains ont-ils donc laissées à leur tour dans les *Illustrations* ?

Ce qui le rattache d'abord à leur école, c'est qu'à leur exemple, il considère l'histoire comme une œuvre d'éloquence. Il ne se contente pas d'être un narrateur, il veut en même temps prêcher et moraliser. Il semble qu'il manquerait aux devoirs de sa profession, s'il ne faisait entendre sa voix, et ne donnait des leçons à ses lecteurs. Parfois il interrompt brusquement le cours de son récit pour invoquer la destinée : « O cruelle moqueresse du genre humain, s'écrie-t-il en parlant d'elle, o faulse detestable belue ! » Lorsque Priam a résolu d'envoyer une flotte pour venger l'enlèvement de sa sœur Hésione, voici le sermon que lui fait Lemaire : « O Roy Priam, autrement bon Prince, et le meilleur des meilleurs, ne vois tu point que Fortune trop blandissante, laquelle a eslevé ton throne jusques aux cieux, ne t'ha ramené ton filz Paris des montaignes Idees, ou il gardait les bestes, pour autres fins, sinon à ce que son jeune conseil peu pesé en la balance de raison, preparast à ta prosperité le lacs de trebuchement merveilleux ? O hauteur de courage trop magnanime, enflé de gloire prosperante, qui te fait appeter tardive vindication de tors faits inveterez » (2). Ecoutez aussi la mercuriale

(1) *Illustr.*, p. 125.
(2) *Ibid.*, p. 166.

qu'il adresse à Pâris, entraîné par la passion et insensible aux maux que le rapt d'Hélène va causer aux Troyens : « Chetif Paris, garny de vaine et inutile beauté, tu tesiouis à ceste heure, en recevant le transitoire guerdon de ton fol jugement, et ne voudrois avoir eslu les hautaines richesses de dame Juno, ne la remuneration eternelle de la sapience et vertu de dame Pallas. Mais assez auras encores loisir de ten douloir, et maudire ta malheureuse stolidité. Dame Venus ton accointe, tha fait faire ceste nuict un beau chef dœuvre pour les premices et fruit primerain de tes vaillances, mais tard fera que tu ten repentes » (1).

Il se rattache aussi à l'école bourguignonne par ses tendances naturelles à dégager le sens moral des choses, à interpréter d'une manière allégorique les faits qu'il raconte, et à présenter, sous une forme symbolique, des enseignements qui puissent profiter à ses lecteurs ; il est presque un de ces « abstracteurs de quintessence » dont parle Rabelais. Pour lui, l'histoire est « fertile, et toute riche de grans mysteres et intelligences poëtiques et philosophales, contenant fructueuse substance souz lescorce des fables artificielles » (2). Les moindres détails lui fournissent matière à interprétation. Mercure est coiffé d'une « riche capeline..., garnie de belles plumes, en signifiance que lhomme eloquent est armé de deffence et de diligence, contre tous ennemis », et il a des « talonnieres » pour dénoter « la grant velocité de la parole, qui va legerement en diverses regions loingtaines » (3). Le trône de Jupiter est placé au sommet d'une montagne, sous un

(1) *Illustr.*, p. 192.
(2) *Ibid.*, p. 1.
(3) *Ibid.*, p. 87.

chêne, afin de rappeler « que au premier aage, la providence divine paissoit les hommes de glands ». Si Junon tient un sceptre de bois d'aloès, « qui vient de Paradis terrestre », c'est qu'elle veut démontrer « sa puissance regale, sur tous les humains ». Ce n'est pas non plus sans motifs qu'on la représente portée sur un char ; elle fait ainsi allusion à « la volubilité de Fortune » (1). Mais, c'est dans la description des habits de Pallas qu'éclate le triomphe de l'allégorie ; on ne saurait imaginer tout ce que « peult cueillir de fruit moral souz couleurs poetiques » le lecteur « qui bien y voudra viser » (2). Cette déesse était habituellement habillée « de trois riches vestemens de diverses couleurs » ; « la triplicité diceux trois accoustremens estranges et entrechangeans leurs couleurs inusitees, denotoit, que sapience est fort celee et couverte aux ignorans : et que peu de gens peuvent discerner sa varieté merveilleuse et sa beauté interieure. Elle estoit oultre plus armee, pour ce quelle trouva premierement lordre des batailles : et pour designer que prudence est tousiours bien garnie de deffense contre ses malveillans. La premiere piece de son harnois estoit une riche salade crestee et lambequinee richement : Tymbree dune Chouette, et couronnee dune branche dolive. En signifiance que lentendement dune sage personne, doit estre noblement muny et aorne de plusieurs et diverses choses. Et en sa cuirasse que les poëtes appellent Egide (qui est larmature des corps celestes seulement) estoit imprimee lhorrible teste Gorgone, pour donner crainte et frayeur à ses ennemis. Elle avoit un escu crystallin qui est ferme, cler

(1) *Illustr.*, p. 99.
(2) *Ibid.*, p. 99.

et transparent. En signifiance que le prudent homme peult faire deux choses ensemble : cest a savoir se deffendre, et regarder aussi par quel moyen il pourra mieux grever son adversaire en lassaillant. Elle portoit oultreplus, une lance baneree et armoyee, dont le bois estoit de grand longueur : pour denoter que la parole dune sage personne fiert de loing. Elle avoit esles emplumees aux bras et aux talons. En signe que Prudence est diligente à toute œuvre vertueuse, tant en allant comme en exploitant ».

Tels sont les divers éléments qui constituent cette œuvre, où l'antiquité et le moyen âge ont laissé tour à tour les traces que nous venons de signaler. Quels seront donc dès lors, malgré tant d'emprunts, les mérites particuliers à notre auteur ? Voilà ce que nous allons essayer de déterminer d'une façon précise.

Ce qui fait d'abord à nos yeux son originalité, c'est qu'il a donné à la légende troyenne une force, un éclat, et un retentissement incomparable ; c'est qu'il l'a fixée définitivement par son exposé triomphal. Jusqu'alors, les chroniqueurs et les poètes s'étaient contentés de remonter à la prise d'Ilion, préambule obligé de toute histoire. Lui au contraire, désirant paraître plus complet et plus véridique que ses devanciers, rechercha quels événements avaient précédé cette fameuse époque. Il se reporta bien au delà de cette longue lutte entre Grecs et Troyens, et s'avança au point où tout se confondait dans la nuit des temps, non sans dissiper, comme il le croyait naïvement, les ténèbres qui couvraient le berceau de l'humanité. Ce ne fut pas assez pour lui de savoir que les successeurs de Francus sortaient de Dardanus, et qu'à son tour ce dernier descendait de Jupiter ; il poussa

plus avant ses investigations pour connaître « qui fut celuy Jupiter » (1). Mais Jupiter étant venu après d'autres rois encore plus anciens que lui, Lemaire remonta intrépidement, par le grand Hercule de Libye, Osiris, Japhet et Cham, à Noé lui-même. Il laissa donc loin derrière lui tous ses prédécesseurs. Qu'étaient-ce que leurs découvertes à côté de celles dont il était l'auteur? Pouvait-on comparer les titres d'une noblesse qui datait de Troie seulement, à ceux qu'il avait retrouvés, et qui touchaient au déluge, presque au paradis terrestre ?

Aujourd'hui sans doute, nous n'avons plus la foi robuste que le seizième siècle accordait à ces inventions, et cette chronologie nous semble établie sur une base bien fragile. Néanmoins la tentative de Lemaire est intéressante et elle mérite d'être signalée. C'était l'expression confuse des migrations qu'avaient accomplies les peuples venus d'Orient en Occident ; c'était un retour inconscient encore aux origines asiatiques de l'humanité : c'était enfin comme une vague résurrection de races primitives, qui, longtemps avant la Grèce et Rome, avaient eu leur civilisation, et n'avaient été étrangères ni aux arts, ni aux sciences, ni aux lettres, ni à l'art de fondre les métaux, ni à la magie elle-même.

Peut-être objectera-t-on que l'honneur de cette tentative ne doit pas revenir exclusivement à Lemaire, et qu'il faut en attribuer une partie à Bérose et à Manéthon. Cet argument n'est qu'à moitié juste. Lemaire s'est servi, il est vrai, de ces auteurs qui avaient écrit l'histoire des Francs sur des documents tout nouveaux ; il s'en faut cependant qu'il se soit borné à être leur copiste. Il leur a pris sans

(1) *Illustr.*, p. 5.

doute l'ensemble de leur récit et la suite des faits ; mais il a usé librement de la matière qu'il leur empruntait pour la transporter dans les premiers chapitres des *Illustrations*, il l'a façonnée à son gré, elle lui appartient par la manière dont il l'a travaillée, par la forme qu'il lui a imposée. C'est une imitation généreuse et féconde, où brillent à la fois son imagination personnelle et sa faculté créatrice. A chaque instant, là où Bérose, Manéthon et les autres écrivains se contentent d'énoncer un fait ou de citer des noms, Lemaire apporte des renseignements précis ; il nous charme par de belles narrations pleines d'incidents, et communique la vie à un monde de héros, de preux, de chevaliers et d'héroïnes. Tel épisode qui ne leur fournit que quelques lignes, occupe chez notre auteur un grand chapitre, et présente de longs développements auxquels ses devanciers n'avaient point songé. L'histoire de Noé, choisie parmi plusieurs autres, prouve bien ce que nous avançons ici. Elle est d'une lecture aride chez Bérose et Manéthon ; mieux informé qu'eux, Lemaire a retracé avec une ampleur, une richesse d'expression, une vivacité de coloris singulière, l'odyssée du patriarche débarquant sur la terre humide encore les animaux qu'il avait enfermés dans l'arche, distribuant à ses enfants le globe dépeuplé, établissant ensuite la monarchie des Babyloniens, instituant quatre royaumes en Europe, fondant plusieurs cités en Asie, montrant aux Scythes et aux Arméniens l'art de labourer la terre et de cultiver la vigne, parcourant l'Italie et l'Espagne, et mourant enfin, après ces voyages, dans une sorte d'apothéose.

Ce qui nous paraît ensuite comme la seconde marque de son originalité, c'est la place toute nouvelle qu'occupent les femmes dans cet ouvrage.

Remarquons d'abord qu'il a dédié les trois livres des *Illustrations* à trois princesses : ce sont Marguerite d'Autriche, Claude, fille de France, et Anne de Bretagne. Il déclare en outre, qu'en prenant la plume, il a songé aux « dames et damoiselles, et autre noblesse feminine » (1). C'est donc pour elles principalement qu'il a écrit une œuvre dont la matière, à son avis, leur était bien « decente », et dont la lecture pouvait leur procurer un honnête plaisir, un passe-temps gracieux, une « occupation voluptueuse » (2). Dès lors, de quoi fallait-il les entretenir pour les rendre attentives à un travail qui semblait devoir si peu les intéresser ? Lui était-il possible de se borner à établir, avec de solides arguments, l'authenticité de la légende troyenne ? Assurément, cette question toute politique n'était guère de nature à charmer l'imagination de la plupart ! Il était donc obligé de leur parler beaucoup d'elles-mêmes, et c'est d'elles en effet qu'il leur parla. Voilà pourquoi il peignit avec une sorte de complaisance cette suite d'héroïnes qui jouent un si grand rôle dans les *Illustrations*. Il lui a suffi quelquefois d'un mot pour bien les caractériser. Voici la reine Hécube avec la majesté de la matrone qui a la peau « blanche » encore ; voici Andromaque à « la couleur clere et aux yeux vers » ; Cassandre aux « cheveux roux » et à la « bouche petite », et Polyxène « pleine de douceur, et beauté, à la chevelure blonde et doree ». Avec quelle grâce n'a-t-il pas aussi représenté Brixéis, Ilione, Thétis épousée par Pélée au milieu du « doux bruit » et de « la noise accordee du chant et des instrumens », Hélène à la « flourissante jeunesse »

(1) *Illustr.*, p. 3.
(2) *Ibid.*, p. 4.

sollicitée par le « grand desir damours », Hespérie à « la crainte virginale » et aux « belles tresses » tombant sur ses épaules (1) !

Il prouvait ainsi que, dès cette époque reculée, les femmes tenaient dans la société une place équivalente à celle qu'occupaient Marguerite d'Autriche et Anne de Bretagne. Comme ces princesses du XVI^e^ siècle, elles étaient déjà l'âme des cours de ce temps-là, si l'on en croit le galant indiciaire. Elles étaient mêlées à la vie des héros dans toutes les circonstances. C'était pour leur plaire qu'au « gentil moys de May, dans les nobles pas et tournoys », les gentilshommes essayaient de se distinguer par leurs « apprestz de chevaux, harnois, bardes, houssures..., livrees estranges et devises nouvelles » (2). C'était pour les honorer qu'on leur réservait les plus riches siéges sur les échafauds dressés à l'occasion des « jeux et tournoymens ». Elles étaient les reines de ces spectacles, où se confondaient le « hennissement des coursiers, le bruit des menestriers, trompettes, clairons, fluttes, tympanes, bedons, cors, busines, et autres manieres dinstrumens..., et la resplendeur des riches banieres, penons et estandars ventillans au vent » (3). C'était vers elles que les preux se tournaient avant de combattre, soit pour leur faire la révérence, soit pour se recommander, comme Hector, à leurs « bonnes prieres » (4), soit pour prendre courtoisement congé d'elles, lorsqu'ils se retiraient de l'arène.

Aussi s'est-il arrêté avec une préférence visible « a

(1) *Illustr.*, p. 133, 94, 173, 196
(2) *Ibid.*, p. 128.
(3) *Ibid.*, p. 129.
(4) *Ibid.*, p. 137.

[illegible]

Le premier [illegible]

[illegible] une [illegible] Mais c'est Venus, [illegible] par « sa contenance [illegible], sa presence [illegible], sa propre gayete et [illegible] », est la plus sédnisante. La [illegible] devant vous, [illegible] sur le pied droit, et avançant le [illegible], la main dextre [illegible] sur la hanche, et l'autre estendue au long de la cuisse senestre ». Admirez à loisir « la resplendeur de ses tresses dorees longues et espesses, dont les floquons espars sans ordre ça et la, donnent merveilleuse decoration au chef, et aux espaules eburnines..., lamplitude et spaciosite de son cler front bien arrondy, larcure de ses sourciz noirs..., lattrait amoureux et penetratif de ses yeux vers.

(1) *Illustr.*, p. 109.
(2) *Ibid.*, p. 109

la forme de son nez traitiz, la fresche couleur et le beau teint de sa face, la rondeur de ses joues purpurines, la petitesse de la bouche riant, avec lelevation de ses levres coralines et bien jointisses que delles mesmes sembloient semondre un baiser..., la grace de son fosselu menton, la blancheur de son gosier crystallin..., la gente trossure des deux mamelles..., la solidité de ses bras massifz, la speciosité de ses mains delicates, la polissure unie de son ventre marbrin, la grosse tournure de ses blanches cuisses, la pleine charnure de ses molz genoux, la vuidure elegante de ses belles jambes, la façon mignotte de ses petis piedz, » et dites si Pâris eut tort de ne pouvoir « reduire en comparaison » cette « noble facture et corpulence à lextreme formosité, et souveraine excellence spirituelle des deux autres Deesses » (1).

Toutefois, Lemaire n'excelle point seulement dans ces peintures voluptueuses, personne non plus n'a mieux représenté que lui l'amour innocent et chaste. Témoin, le morceau capital des *Illustrations*, le seul qui suffirait à faire de l'auteur un écrivain original, l'histoire de Pâris et d'Œnone, ces aimables ancêtres de Daphnis et Chloé.

Nous ne saurions dire ce qu'il faut le plus admirer, dans cette pastorale tout imprégnée d'un parfum antique, ou de la beauté du paysage dans lequel Lemaire l'a encadrée, ou du charme pénétrant de ses descriptions, ou de l'art avec lequel il a su nous intéresser à l'humble existence des personnages qu'il a mis en scène. L'action se passe au milieu des plaines de Troie, sur les bords du Simoïs, tout près des « montaignes Idees..., fort fertiles et de grand estendue, plaisantes au regard, bien garnies

(1) *Illustr.*, p. 110.

des [illegible] forests » (1). C'est [illegible] Paris, [illegible] Priam son père [illegible] par [illegible] champêtres », l'enfant [illegible] acquiert peu à peu [illegible] à sa beauté. Il [illegible] aux champs, [illegible] pendant qu'elles broutent l'herbe, [illegible] pour prendre des oiseaux. Il fait des [illegible] la chasse aux [illegible] sur les arbres, et jette à ses petits camarades des cerises, les noisettes, des mûres ou les [illegible]. L'été, il se baigne dans le fleuve du Xanthe, il prend des écrevisses, se roule sur le sable, court dans la prairie, [illegible] avec ses compagnons.

Le voici qui « approche [illegible] » (2). Il touche à sa quinzième année. Déjà les bergerettes ses voisines lui font « beaucoup de familiarité, et de beaux semblans » ; elles l'invitent à chanter avec elles, à danser au « virolet », à jouer de la harpe. Mais il les écoute à peine, il préfère tisser des paniers qu'il rapporte le soir à sa mère adoptive, en chantant des refrains aux airs monotones et doux. Les jours de fête, il va sur la montagne, cueillir l'if, afin d'en faire des arcs et chasser les lièvres, les cerfs, les renards ou les loups, tandis qu'à leur cabane, « ses sœurs esbeurrent le lait de la sepmaine, et en ostent la cresme pour mettre le demourant en presure à faire des fromages » (3).

Une après-midi qu'il s'était endormi, dans cette vallée

(1) *Illustr.*, p. 57.
(2) *Ibid.*, p. 61.
(3) *Ibid.*, p. 67.

où la fraicheur et le doux bruit de l'onde invitaient naturellement au sommeil, il aperçut, en se réveillant, une jeune fille qui le regardait avec attention : c'était Œnone. « En son beau chef elle ne portoit or ne gemmes, mais seulement pour la preserver du hasle, un chapeau de branches de laurier... Sa belle face sans fard et sans teinture autre que naturelle, modeste et gracieuse de blancheur sans blandices, pretendoit autorité non austere... La nudité de ses beaux bras bien pleins et bien formez, non envelopez de lin ne de soye, fors seulement dun crespe cler et delié, faisoit foy du reste de sa venuste corpulence. Laquelle nestoit absconce du regard de Paris, sinon par linterpos dune houpelande tenue et deliee..., ceinte dune riche ceinture purpurine entrelassee à nœuz damours, et retroussee par dessouz les mamelettes dont elle monstroit la forme ronde et distincte » (1).

Elle voulut fuir d'abord ; mais, persuadée bientôt par « les douces requestes » du berger, elle l'attendit, lui donna même quelques-uns des fruits que contenait son panier, et l'emmena dans un val plaisant et solitaire. Ils marchaient tous deux « seulets et taciturnes », tandis que le « gracieux vent Eurus venant des parties Orientales se parforcoit de adoucir la vehemence du chaud estival..., et faisoit mouvoir la sommité des arbres, bransler doucettement les branches, et bruire les fueillettes ». A la fin, Pâris le premier osa rompre le silence. Il supplia la jeune fille de venir désormais partager avec lui la cabane qu'il habitait au pied de la montagne, et, « combien que sa partie repugnast par semblant », néanmoins elle le suivit « aux bordes champetres » (2).

(1) *Illustr.*, p. 70.
(2) *Ibid.*, p. 78, 79.

Là commence alors le récit de leurs amours ; on n'en saurait rêver de plus naïves ni de plus pures. Tous deux partent ensemble avec l'aurore et ne reviennent qu'avec les derniers rayons du soleil. Tantôt ils accompagnent leur troupeau, tantôt ils se reposent sous le « doux umbrage des hayettes fueillues..., mais jamais on ne les voit lun sans lautre » (1). A l'approche de l'automne, ils amassent dans leur grenier d'abondantes provisions de fourrage pour nourrir leur bétail, pendant qu'autour d'eux, les premières feuilles commencent déjà à tomber. L'hiver à son tour arrive ; la bise siffle à travers les arbres dépouillés. Quel plaisir alors n'éprouvent pas nos amants à se tapir « en leurs petites maisonnettes pastorales..., couvertes de chaume, ou desteulle..., ayans pour tout habillement à resister contre limpetuosité du froid hyemal des peaux de mouton houssues de leur toison, et bien garnies de laine », tandis qu'au dehors, la neige tourbillonne, ou fait quelquefois fléchir le toit de leur cabane ! Quand la belle saison est de retour, ils reprennent de nouveau leur houlette et leur flageolet ; ils recommencent à mener paître leurs brebis, leurs chèvres, leurs « beufz et leurs toreaux en la valee prochaine », et parcourent ensemble les lieux qui leur rappellent tant de souvenirs. Voilà bien l'idéal d'une vie simple et tranquille, passée au milieu du bruit des champs, confus et immense, mais pourtant si harmonieux et si doux ! Qui a décrit avec plus de bonheur que Lemaire le charme éternel de la nature ? Qui nous a mieux fait sentir la beauté de ces paysages dont rien ne trouble la solitude ? Qui nous fait mieux oublier les agitations factices, en nous ranimant comme au souffle

(1) *Illustr.*, p. 82.

d'une humanité plus jeune et plus fraîche ? Cette partie des *Illustrations* n'a point vieilli ; c'est elle qui assure à Lemaire la gloire d'avoir créé en France, avant Amyot, le roman pastoral avec sa fleur de naïveté, sa grâce enfantine, et sa prose poétique harmonieusement cadencée.

Reste ce que nous considérons comme le meilleur titre de notre auteur ; c'est d'avoir contribué au mouvement de la Renaissance pour une part dont on n'a pas assez tenu compte jusqu'ici.

Lemaire, nous l'avons montré d'ailleurs, est encore un homme du moyen âge. Il a senti, comme les trouvères, le puéril besoin de sacrifier Achille à Hector, père de Francus ; comme eux aussi, il a vu l'antiquité à travers les récits de Dictys de Crète et de Darès le Phrygien, et il l'a défigurée, en y transportant sans le savoir les mœurs modernes. Il est cependant un point sur lequel il se distingue de tous les écrivains de son temps. Il est le premier, qui, dans notre pays, se soit laissé séduire au charme des narrations d'Homère qu'il connaissait imparfaitement. Il est le premier qui ait été touché par l'accent, la couleur, les grands mouvements, les vives images des récits du vieil aède. Il est le premier qui ait osé l'imiter. Il ne lui a pas seulement emprunté la description du combat singulier entre Ménélas et Pâris ; il lui a pris encore un certain nombre de comparaisons qu'il a choisies avec délicatesse, et qui ravissent dans sa prose naïvement ambitieuse.

C'est ainsi que l'athlète, renversé sur le sable de l'arène, tombe « comme fait un grand chesne en la forest, qui par le soufflement impetueux des vents, ou dun orage est abatu ». L'adolescent dont les joues sont imberbes

encore fait souvenir de la blancheur du « noyau de la noix ». La jeune fille, qui, pour la première fois entend parler d'amour, et voit devant elle son amant « pensant de douces choses », ressemble à la tourterelle par « son maintien simple » et chaste. La passion, qui peu à peu s'allume dans le cœur et finit par l'embraser tout entier, est semblable à « un charbon de feu... que les pastoureaux des champs par inadvertence ont laissé entre les seiches fougieres » ; s'il « survient aucun impetueux vent chaud et meridional..., tantost la flambe esparse prenant vigueur, surprent ce qui luy est voisin, et ne cesse de forsener parmi les bruyeres, jusques à ce quelle ayt tout mis en cendre ». Le coureur habile qui cherche à échapper aux pièges de son adversaire, est comparable à un daim qui « se contourne assez, puis ça puis là, et fait beaucoup de ruses pour eviter la mort, laquelle luy est apparente ». La « gente pucelle », poursuivie par un agresseur, « au long dune belle prairie », est l'image de « laloëte ramage estant emmy la champaigne loing des buissons, qui ha daventure entreveu ou cuidé entrevoir, lombre de lesprevier son mortel ennemy, volant en lair ». La jeune femme qui s'évanouit sous l'empire d'une violente douleur et « encline le chef en terre », est l'emblème « dune belle violette à la couleur purpurine, quand elle est abatue du fort vent Boreas ». Les amis qui « devisent de plusieurs choses entre eux », représentent « les crinsons ou cigales lesquelles au temps desté mussees entremy lombrage des branches fueillues ont accoustumé de chanter doucement ». Une armée en marche est comme une bande de grues « au temps matutin quand elles partent des regions Septentrionales, et volent par lair en grands compaignies, vers la grand mer Oceane, pour faire

cruelle guerre et mortifere aux petis Pygmiens ». Les yeux d'un amant dans lesquels étincelle le désir, rappellent « les rays du soleil matutin, reverberez en la clere fontaine » ; l'éclat d'un vêtement « de variable plaisance », un « ruisselet argentin entrechangeant la gaye verdeur et florissance de ses rives avecques lazuree beauté du ciel, laquelle y est joyeusement reverberee » ; une bouche vermeille, « un bouton de rose » ; le chasseur irrité, « un lyon en une flotte de brebis » ; et le héros dont les blessures retardent la marche, « le cerf ramé » qui en gemissant bien piteusement, se prent à repairier en son gite pour illec mourir en grande destresse ». (1)

Assurément, ces divers passages ne sont que des réminiscences de l'*Iliade* ; mais, était-ce donc une chose facile et commune en France que d'imiter Homère, lorsque l'auteur des *Illustrations* osa tenter cette entreprise ? Si la plus grande originalité de Ronsard, aux yeux d'un critique éminent (2), consiste en ce qu'il a essayé de transporter dans notre langue les beautés du poète grec, que dirons-nous alors de Lemaire qui conçut cette ambition un demi-siècle auparavant ? Nous ne voulons rien exagérer de parti pris ; mais, si quelqu'un a contribué à perpétuer les souvenirs du passé, à empêcher la chaine des traditions classiques de se dénouer, à rendre les noms antiques populaires, à familiariser les esprits avec eux, c'est Lemaire.

Les *Illustrations de Gaule* se distinguent donc des œuvres contemporaines par les mérites particuliers que nous avons mis en lumière ; elles s'en distinguent encore par la langue. Lemaire est le plus curieux prosateur de

(1) *Illustr.*, p. 138, 60, 76, 78, 139, 196, 207, 225, 76, 70, 71.
(2) M. Gandar.

cette époque, il occupe une place particulière dans l'histoire de l'éloquence française, il brille d'un éclat propre parmi tous ces écrivains à demi effacés, qui, après trois siècles d'intervalle, se confondent un peu à nos yeux. Disciple de l'école bourguignonne, il présente, il est vrai, certaines ressemblances avec Chastellain et Molinet, et il leur a emprunté plus d'une fois leurs particularités oratoires, leurs lieux communs, leurs moralités ; mais il leur est bien supérieur par le goût. Il n'a point recherché comme eux, de parti pris, les jeux de mots, les équivoques, les antithèses ; il est moins emphatique, moins pédantesque, moins enflé. Il manie avec plus d'aisance qu'eux ses périodes sonores et savantes, où étincellent les traits saisissants, les détails pittoresques, les expressions heureuses, les images colorées, comme ces peintures désordonnées de Rubens où tout est vie et passion, où la sève déborde. Il offre un singulier mélange d'aridité et de grâces molles, de formes scolastiques et de gentillesse, d'archaïsme et de fraîcheur, de travail raffiné et de naïveté charmante. Il ne réussit pas sans doute à imprimer à la langue française l'accent, l'allure, l'harmonie sévère d'une langue classique ; mais il eut du moins le mérite de préparer la voie aux grands écrivains du seizième siècle, comme cent ans plus tard Balzac devait le faire pour Pascal et Bossuet.

CHAPITRE VII

Lemaire polémiste officiel.

La littérature d'état sous Louis XII ; usage que Louis XII a fait de la plume de certains écrivains dans ses démêlés avec les Turcs, les Génois, les Vénitiens et Jules II ; les clercs de la Basoche et Jules II ; Gringoire et Jules II ; Lemaire et les Vénitiens ; Lemaire et Jules II ; importance des pamphlets de Lemaire ; conclusion.

Tandis que, dans les *Illustrations de Gaule*, Lemaire entourait d'une auréole romanesque les origines de la maison de France, il secondait en même temps d'une façon beaucoup plus active les projets politiques de Louis XII ; il devenait polémiste officiel. Ce sont donc ses écrits de circonstance qui vont nous occuper maintenant. Médiocres au point de vue littéraire, ils offrent cependant le plus vif intérêt. S'ils n'ont point survécu à la chaleur de la lutte, du moins ils portent encore les traces des passions qui ont agité les esprits au moment du combat. Ils font partie de cette littérature militante, dont l'influence ne fut jamais plus profonde qu'au commencement du XVI^e^ siècle. Pour mieux faire comprendre quelles causes ont donné naissance à ces divers opuscules, nous rechercherons d'abord l'usage général que Louis XII a fait de la plume des écrivains, dans ses démêlés avec les

Turcs, les Génois, les Vénitiens, et Jules II. Nous montrerons ensuite quel fut le rôle personnel de Lemaire sur ce théâtre, où il fut mêlé aux principaux événements. Enfin, nous terminerons en appréciant son talent de polémiste.

Lemaire proclame qu'en soutenant les prétentions du roi, il était poussé seulement par « le zele de verité » (1). Il ne faut le croire qu'à demi, car il remplissait plutôt un devoir de sa charge d'indiciaire ; « le droiturier office de tous bons Chroniqueurs » n'était-il pas de « notifier à la gent populaire, les vrayes, et non flateuses louenges et merites de leurs Princes, et les bonnes et justes quereles diceux » (2) ? Il devait donc se conduire bravement dans un « peril eminent de dangereuse consequence, à fin que les subietz, pour la plus part rudes et ignorans neussent cause de sesbahir, murmurer et se scandaliser entre eux mesmes, mais fussent enclins et ententifz à favoriser le juste droit » (3).

Ce n'était pas d'ailleurs une nouveauté qu'un historiographe mit sa plume au service du prince qui le payait. Cette tradition remontait assez haut en France, où la malice et la causticité sont souvent des armes qui préparent le succès au jour de la bataille. Déjà Philippe Auguste avait permis à son médecin Gilles de Corbeil d'exercer sa verve contre les cardinaux, tout en respectant le Pape. Moins timide, Philippe le Bel s'était servi avec plus d'habileté encore de cette puissance nouvelle, l'opinion publique. Il n'avait pas craint de jeter sur son ennemi Boniface toute une bande de trouvères, de prédicateurs, de moines, d'orateurs populaires, qui dévoilèrent

(1) *Légende des Vénitiens*, p. 68.
(2) *Différence des Schismes et des Conciles*, p. 1.
(3) *Ibid.*, p. 1, 2.

les honteuses simonies de la fiscalité romaine, et ne furent pas les auxiliaires les moins utiles au roi, au milieu des luttes où il était engagé (1). Soixante ans plus tard, Charles V, en arrivant au trône, essayait de rallier à sa cause la noire armée des légistes, des avocats, des clercs, des procureurs, afin de continuer la révolution politique, religieuse et sociale, tentée par Philippe le Bel, et arrêter les empiètements de la papauté. Cette guerre déclarée ou secrète, qui se retrouve à toutes les époques de notre histoire entre l'Etat et l'Eglise, ne se termina pas à la mort du roi ; elle recommença sous Louis XI qui déploya dans l'affaire de la Pragmatique une vigueur étonnante. Non content de chasser impitoyablement tous les collecteurs du Pape, il fit décréter encore les trois ordonnances des 24 mai, 19 et 30 juin 1463, contre l'avarice de Rome et ses prétentions de régler les biens de l'Eglise, sans l'autorisation du Parlement. Ami des lettrés, grand lecteur des *Commentaires* de César et des *Oraisons* de Cicéron, Louis XII ne fut pas moins habile que ses prédécesseurs à inspirer une sorte de littérature d'Etat, et à grouper autour de lui des écrivains qu'il occupait soit à chanter ses victoires, soit à critiquer ses ennemis.

Le plus prisé peut-être était Jean d'Auton, abbé d'Angle, fameux alors par sa réputation poétique et son talent d'historien. Il lisait familièrement ses vers au petit lever, tandis que le roi encore « en pourpoint avec peu de gens » se faisait habiller, ou chausser « ses sollerets, et harnois de jambes, avec les cuissots » (2). Mais il comptait de nombreux rivaux : c'étaient Jean Marot,

(1) *Hist. litt.*, t. XXI, p. 333.

(2) J. d'Auton. *Hist. de Louys XII dès l'an* 1506 *jusques en l'an* 1508. Paris 1620, p. 127, 128.

célèbre surtout par la gloire du gentil Clément, son fils ; Claude de Seyssel, le plus français des auteurs de cette époque : Paul Emile, ramené de Rome en France pour y rédiger les Annales du royaume ; Robert Gaguin, général de l'ordre des Mathurins ; Geronimo Pallavicino, évêque de Novarre, poète sonore dont les vers latins étaient préférés à ceux de Lucain et de Virgile ; Robertet, serviteur prudent et loyal ; Jean de St-Gelais, et le plus illustre d'entre eux, Pierre Gringoire.

Tous à l'envi s'efforçaient de faire triompher la politique de Louis XII ; aussi est-il curieux de voir comme il savait, selon les circonstances, utiliser leur bonne volonté.

Il les lança d'abord contre les Turcs, qui, après un siège acharné, avaient, en 1501, pris la ville de Modon et massacré son évêque Andrea Falconi. Une croisade ayant été prêchée contre eux par Alexandre VI, le roi de France s'était aussitôt engagé à prendre les armes. Ce fut Claude de Seyssel qui se chargea de préparer l'opinion à cette éventualité, par un écrit intitulé : *Discours plus ample de la felicité du Regne du Roy..., avec la conclusion de l'Autheur, pour faire la guerre aux Turcs* (1). Dans cette intention, il présenta sous une forme habile une suite d'arguments, grâce auxquels il essayait de déguiser les dangers d'une telle entreprise. Qu'avait-on à craindre en effet ? Louis XII n'était-il pas secondé de toutes parts, « tant de ses propres forces, et de ses pays, et subjects, que de ses voisins, amis, et alliez » ? Au premier signal, les sujets des Turcs, lassés enfin d'être traités comme des serfs et des esclaves, ne

(1) C. de Seyssel. *Hist. de Louys XII, depuis l'an 1498 jusques à l'an 1515.* Paris 1615, p. 127.

devaient-ils pas lever l'étendard de la révolte? L'ennemi ne serait-il pas contraint de se retirer « en ses montaignes de la Natolie..., et abandonner les Empires, Royaumes, et toutes les terres, et Provinces, qu'il, et ses predecesseurs, avoient acquis en grand nombre »? L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la Hongrie, la Bohême et la Pologne, n'étaient-elles pas des alliées fidèles? « Les pauvres Grecs, et autres Nations de Chrestiens innumerables » ne demandaient-ils pas à se liguer avec la France et à marcher contre « ce grand ennemy de nostre foy » (1)? Le succès était donc assuré, et l'on pouvait sans crainte envisager cette guerre, qui d'ailleurs n'eut pas lieu.

Après les Turcs, ce fut au tour des Génois. Personne ne fut plus ardent que Jean d'Auton à exciter le roi contre ces rebelles, qui avaient l'audace de défendre leur liberté et de repousser les bienfaits de la domination française. C'est ainsi qu'il lui disait (2) :

> Prince, à la fin qu'on n'y soit à refaire,
> Prenez tous ceulx qui ont voulu forfaire,
> Et les faictes bien bagner, et lier,
> Pour les traicter, comme il vous pourra plaire,
> Et en faire des autres l'exemplaire.
> Leur force fault par force humilier...
> Si à ce coup ne les faictes renger
> A la raison, il est bien à songer,
> Qu'ils en feront encores bien autant.

Il ne se tint pas de joie, lorsqu'il vit rouler sur l'échafaud la tête du doge Paul de Novi et celle de Demetrio

(1) C. de Seyssel. *Hist. de Louys XII*, 1508-1513, p. 148, 150, 153.

(2) J. d'Auton *Hist. de Louys XII*, 1506-1508, p. 129.

Justiniani, un « des plus gros du peuple gras de la ville » (1); il égala cet acte de rigueur aux exploits des héros de l'antiquité :

> Apres un chief de si haulte entreprinse,
> Jà n'est besoin que plus on loue, ou prise
> Cesar, Sylla, Scipion et Pompee (2).

Il ne s'arrêta même pas avant d'avoir composé un poème en ballades sur l'*Exil de Gênes*. Suivant le goût du temps, il personnifiait cette ville à laquelle se joignaient Rome, Venise et Allemagne, pour exhaler leurs plaintes, pendant que la France célébrait sa victoire en ces termes (3) :

> Et n'ay pas peur qu'elle me soit ostée,
> Car nuict et jour sera par moy gardée,
> L'espée au poing, pour le mien droict deffendre

Jean Marot s'associait à Jean d'Auton. Le *Voyage de Gênes*, mélange de prose et de vers, fut écrit à cette occasion et jeté dans le moule allégorique du temps. Gênes gémissait sur les dissensions intestines de ses enfants, Noblesse, Peuple et Marchandise ; Raison la consolait et l'engageait à s'abandonner à la générosité du vainqueur. Exténuée et amaigrie, comme la représentent les miniatures de ce beau manuscrit, elle se jetait à genoux, joignait les mains et criait merci.

A la suite des conférences de Cambrai, ce fut sur les Vénitiens, anathématisés déjà par une bulle foudroyante de Jules II, que le roi fit tomber une véritable nuée de libelles. Les poètes et les historiographes rivalisèrent

(1) J. d'Auton, *Hist. de Loys XII*, 1506-1508, p. 221.
(2) *Ibid.*, p. 231.
(3) *Ibid.*, p. 230.

entre eux pour attiser l'amour-propre de la France avant l'ouverture de cette campagne, où faillit sombrer la puissante république. Ils se déchaînèrent en invectives, en injures, en menaces, et annoncèrent unanimement la ruine de ces « bâtards » des Troyens. Jean de St-Gelais commença par résumer, dans quelques pages de son *Histoire de Louys XII*, « les tres mauvais tours » qu'ils avaient joués. C'est pourquoi il engageait leurs adversaires à leur « courir sus », en rappelant combien était dangereuse cette « Nation de gens saiges, puissans, et riches, et qui avoient tousiours depuis plusieurs centaines d'années, par force, cautele, ou autrement usurpé, pris et acquis sur tous leurs voisins » (1).

Jean Marot à son tour composa un long poème, le *Voyage de Venise*, dans lequel il représentait la Paix, la Justice, la Miséricorde et la Vérité, chassées par les cinq filles d'enfer, la Trahison, l'Injustice, la Rapine, l'Avarice et l'Usure, et forcées de se réfugier à Cambrai pour échapper à leur atteinte.

Pierre Gringoire de son côté excita, non sans habileté, les convoitises des nations confédérées, en faisant miroiter à leurs yeux les trésors des Vénitiens, et en peignant sous les plus sombres couleurs leurs usurpations successives. Il montra qu'ils avaient enlevé « par voye oblique » tout ce qu'ils possédaient, et, pour le prouver, il énuméra, dans une revue qui est aujourd'hui un document géographique précieux, les cités, les forteresses, les places que ces « bourgoys » avaient arrachées à l'Empire, à la Hongrie, au Duc d'Autriche, à l'Evêque de

(1) J. de St-Gelais. *Hist. de Louys XII*. Paris, 1512, p. 206, 205, 217.

Trieste, au Marquis de Mantoue, au Duc de Ferrare, au Duc de Savoie, au Royaume de [illegible] et à Louis XII lui-même (1).

Un rimeur inconnu, dans une [illegible] à vers équivoqués, représenta Venise [illegible] de France, et regrettant avec [illegible] ses erreurs passées (2) :

> Folle [illegible] [illegible]
> Car sans se [illegible]
> Sans redoubter [illegible]
> Dont mon [illegible] à [illegible]
> Par grant [illegible], se [illegible]
> Je voy le [illegible] à [illegible].
> Ce qu'on de[illegible] par [illegible]
> Après tous [illegible] viennent [illegible]
>
> Possible n'est de [illegible]
> Quant je pense, [illegible]
> Car je prevoy de France [illegible]
> Et leur vaillance, ensem[illegible]
> Par ordonnance qui viennent ruer sur moy

Après la victoire d'Agnadel, ce fut à qui chanterait le plus fort cet exploit inutile. Claude de Seyssel consacra plus de 96 pages à « exaulcer et magnifier... les gestes et haults faicts du Roy », au risque de passer pour « flateur » ou « jangleur » (3). Jean Marot rima le journal de l'expédition. Symphorien Champier publia le « *Triomphe du Tres chrestien Roy de France Louys douziesme de ce nom* (4). Enfin l'auteur anonyme des *Regretz de*

(1) Gring. *Œuv. comp. Ed. Janet.* T. I, p. 155.
(2) Anat. de Mont. *La Complainte de Venise.*
Recueil de poésies françaises des XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles.* T. V, p. 123, 135.
(3) C. de Seyssel. *Histoire de Louys XII*, p. 335.
(4) *Ibid.*, p. 337.

Messire Barthelemy d'Alvienne apostropha les vaincus en ces termes (1) :

> Tremblez, Veniciens, tremblez à ceste foys ;
> Il fault, vueillez ou non, que soyez bons françoys ;
> Car Loys de Valoys,
> Le bon roy triumphant,
> Vous fera tous plus doux que n'est ung chien couchant.

Mais, ce fut surtout à propos des démêlés de Louis XII avec Jules II, que cette guerre de plume devint menaçante et haineuse. Jamais on ne vit polémique plus importante, soit par le nombre des pamphlets, soit par l'audace inouïe des écrivains à gage. On connaît les causes de cette lutte qui ne finit qu'à la mort du Pape. Uni à ce dernier contre les Vénitiens après la ligue de Cambrai, le roi de France s'était montré allié fidèle et docile, et avait même dépêché plusieurs députés pour faire porter des lettres d'obéissance à Rome. Cependant, il se brouilla bientôt avec le Saint-Père qui se retourna brusquement du côté des Vénitiens, leva l'interdit fulminant qu'il avait lancé contre eux, et reçut en échange toutes les villes contestées de la Romagne. Les circonstances étaient critiques. Jules II pouvait être, par le caractère sacré dont il était revêtu, un ennemi extrêmement dangereux. Pour comble de malheur, le cardinal d'Amboise venait de mourir, et Louis XII, privé de son conseiller, ne savait s'il devait engager les hostilités. Dans cette incertitude, il convoqua, le 14 septembre 1510, à Tours, les évêques, prélats et docteurs du royaume, pour leur soumettre ses griefs et calmer en même temps les frayeurs de sa « Bretonne » qui se croyait damnée. Neuf

(1) Anat. de Mont. *Ouv. cit.*, t. I, p. 65.

questions furent proposées à la docte assemblée (1). Après de longues délibérations, elle déclara que le roi pouvait, en toute sûreté de conscience, guerroyer contre Jules II, souverain temporel des Etats de l'Eglise, elle invita même le Saint-Père à réunir un concile général, elle offrit à Louis XII un don de 240,000 livres et s'ajourna au 1er mars 1511, à Lyon. Là, elle décida qu'un nouveau concile s'ouvrirait à Pise, au mois de septembre, tant pour réformer le chef que les membres de l'église. Mais, afin de parer le coup que lui portait Louis XII, Jules II décréta aussitôt la convocation d'un concile œcuménique à Saint-Jean de Latran, le 1er mai 1512. Non content de terrasser le roi par ses armes spirituelles, il se mit lui-même à la tête de son armée, avec une escorte de vingt-quatre cardinaux. On le vit, bien qu'âgé et malade, diriger le siége de la Mirandole, la cuirasse sur le dos, dresser les batteries, pointer les canons, et pénétrer en vainqueur dans la ville saccagée par un bombardement de plusieurs jours. S'il fut obligé de s'enfuir à Rome, après la déroute de son général, le duc d'Urbin, battu à Bologne vers la fin de mai 1511, il n'en triomphait pas moins, en voyant les orages qui s'amoncelaient de toutes parts contre les Barbares. Dans des conjonctures aussi graves, Louis XII comprit la nécessité de s'appuyer sur la nation et de mettre l'opinion publique de son côté. Il avait été joué dans les conseils de la diplomatie ; les Basochiens et les Enfants sans souci se chargèrent de venger cet échec. Quelques-uns d'entre eux avaient bien lancé certaines allusions à l'adresse du maréchal de Gié et d'Anne de Bretagne ; mais ils avaient été fouettés sévèrement, et n'en avaient pas gardé

(1) *Acta Conciliorum*. Parisiis, 1714 t. IX. p 1556, 1557, 1558.

la moindre rancune. Ils se réconcilièrent donc facilement avec le roi et s'employèrent à le justifier aux yeux de ses sujets.

Déjà, dans une sotie, jouée en 1508, à propos de la Pragmatique, les prétentions de la cour de Rome avaient été critiquées : mais « les linguards » montrèrent bien plus d'audace que Jean Bouchet, l'auteur présumé de cette pièce médiocre. Avec eux, on aurait pu se croire transporté aux plus beaux jours de l'ancienne comédie. L'Aristophane normand, Pierre Gringoire, fut un des auxiliaires les plus zélés du roi dans cette lutte entre les deux pouvoirs. Il donna d'abord, vers 1510, la *Chasse du cerf des cerfs* (1), parodiant ainsi la fameuse formule papale *servus servorum dei*. Ce cerf personnifiait le Pape à la tête triplement couronnée ; il était couvert de poils blancs et fumeux. Rendu furieux par ses échecs, il s'échauffait « comme ung sanglier », et ne connaissait plus ni le repos, ni le sommeil. Il assommait les gens, les chevaux et les chiens :

> ... le pie qu'on deust baiser
> Veult de force et de rigueur user.

Cependant, ces courses continuelles le rendaient « très maigre et las », il usait de stratagèmes,

> Vieil serf ruse est fort à attrapper.

Il faisait le mort, se cachait dans son hallier, puis ressuscitait, le danger passé, et allait brouter les branches de la vigne, allusion satirique au goût de Jules II pour le vin de Candie.

La même année, Gringoire prenait encore le pape

(1) Gring. *Œuv. comp.*, t. I, p. 160.

corps à corps dans une petite pièce intitulée : l'*Espoir de paix*, imprimée en 1510 (1). D'après le poète, c'était l'Eglise seule qui troublait la paix, et forçait un prince, aussi pacifique que Louis XII, à recourir aux dernières extrémités. D'où venait donc ce scandale ? C'est que l'Eglise, altérée par la soif de l'or, voulait s'abreuver de richesses, dût-elle faire pour cela bombarder les villes, et « saulter par-dessus la muraille ». Tournant ensuite en ridicule l'humeur batailleuse de Jules II, il lui reprochait à la fois sa longue barbe, et la rage qui le poussait sans cesse à crier :

A mort, à mort, à l'assault ou à l'arme.

Il lui reprochait surtout de faire tirer

... traitz, canons et couleuvrines,
Courtaulx, faulcons, bombardes, serpentines,

au lieu de chanter des psaumes. Il lui reprochait enfin de passer en revue des armées de soudards, au lieu de paraître aux processions.

Gringoire porta le dernier coup à l'autorité papale, en traînant publiquement Jules II sur le théâtre, et en le bafouant dans le *Jeu du Prince des Sots*, la plus fameuse représentation dont l'histoire ait gardé le souvenir, avant l'apparition du *Cid*. Ce fut au carnaval de l'an de grâce 1511, que le peuple de la bonne ville de Paris, répondant à l'appel de la Mère Sotte, vint rire du terrible pontife, dans une trilogie composée d'une sotie, d'une moralité et d'une farce. Huit jours à l'avance des hérauts avaient crié le mystère et convoqué tous les sots :

(1) Gring. *Œuv. comp.*, t. I, p. 169.

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, de chasteaulx, de villages,
Sottes dames et sottes damoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes, nouvelles,
Sottes qui estes aux hommes famillières,
Sottes nourrices et sottes chamberières,
Advenez y, sotz lavez et sotz salles,
Le mardy gras jouera le Prince aux Halles (1).

Il était question de bien des choses dans ce jeu, où Gringoire tenait lui-même un rôle, ainsi que son compère, Jean du Pont-Alais. Quelques bavards s'y entretenaient des affaires du temps, de Louis XII qui endurait, de Bologne la Grasse qui venait de chasser les Français, des Espagnols qui tendaient leurs filets, de Calais d'où les Anglais devraient être chassés depuis longtemps, de l'Eglise qui entreprenait sur Temporalité. Peu à peu d'autres personnages se mêlaient à la conversation ; c'était le Prince de Nates, c'était le Seigneur de Joye, le Général d'Enfance, le Seigneur du Plat, le Seigneur de la Lune, l'Abbé de Frevaulx, l'Abbé de Plate Bourse, le Seigneur de la Gayeté, le Prince des Sots, en un mot, toute la cour de France, travestie, mais non pas méconnaissable. Ils daubaient à l'envi Clergé, Sotte commune à son tour se joignait à ce concert de critiques : peu lui importait

... que à la chaire de sainct Pierre
Fut assis ung fol ou ung saige (2) !

Ce qu'elle voulait, c'était de pouvoir déjeuner en paix, et de ne pas avoir le diable dans sa bourse, car « faulte dargent » était un terrible fléau. Mais, qui causait le

(1) Gring. *Œuv. comp.*, t. I, p. 201, 202.
(2) *Ibid.*, p. 220

mal? Ce n'était pas le roi assurément! Sur ces entrefaites, arrivait l'Eglise affublée des habits de Mère Sotte, flanquée de Sotte Fiance et de Sotte Occasion ; elle exposait à ses deux acolytes les ténébreux desseins qu'elle nourrissait, et tâchait d'amener à elle les suppôts de Louis XII. Mais elle échouait dans son projet, on s'apercevait bientôt qu'elle n'était pas la vraie Eglise, et cette découverte faisait le dénouement de la pièce. Le roi pouvait donc être en paix et faire canoniquement la guerre au tyran de Rome.

La moralité de l'*Homme obstiné* complétait cette démonstration, et la farce *Dire et faire* ramenait la gaieté dans l'esprit des auditeurs, en peignant les aventures d'un pauvre mari, Raoullet Ployard, incapable de cultiver sa vigne, à la grande satisfaction de son voisin, qui le remplaçait aux champs.

On voit avec quelle habileté Louis XII mettait à contribution la plume des écrivains pour ranger de son côté les esprits qu'inquiétaient ces luttes, où les préjugés religieux s'alliaient si souvent aux intérêts politiques. Après cet aperçu général qui nous a paru indispensable, nous pouvons étudier l'usage particulier qu'il fit du talent de Lemaire, dans ces démêlés sans cesse renaissants.

Ce fut d'abord contre Venise que Lemaire lança, vers le mois d'août 1509, un premier pamphlet intitulé : *La Légende des Vénitiens* (1). Il retraçait dans cet opuscule, plus « garni de verité, que coulouré de fleurs de rhetorique », tous les crimes dont les Vénitiens s'étaient rendus coupables, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à l'avènement de Louis XII. Jamais réquisitoire ne fut plus propre à exciter l'indignation. D'après l'auteur, il n'était pas de

(1) *La Légende des Vénitiens*, p. 61.

forfait qu'ils n'eussent commis. Voulez-vous connaître par exemple la façon dont ils avaient coutume de traiter leurs ducs? Pour eux, ce n'était qu'un jeu de confisquer leurs biens, de les envoyer en exil, ou de les condamner, soit à la décapitation, soit à la potence. C'est ainsi qu'ils avaient assassiné Urséus, crevé les yeux à son fils Adeodatus, massacré Pierre Tradonic, en l'église même de Saint-Zacharie, brûlé vif Pierre de Candie, et privé de leur barbe Othon Urséol et Pierre Barbolan.

Ce n'était point seulement avec leurs chefs qu'ils se conduisaient comme des barbares, mais aussi avec tous les princes de la chrétienté. Que n'avaient-ils pas fait dès les temps les plus reculés! Le premier, Charlemagne avait eu à éprouver leur manque de foi. Bien qu'il les eût affranchis, et leur eût assuré certaines libertés, il n'en avait pas moins été trahi par eux dans la guerre qu'il soutenait contre Nicéphore.

N'avaient-ils pas aussi comploté, du temps de Lemaire, de livrer à Charles VIII Maximilien d'Autriche qu'ils avaient attiré en Italie par de fallacieuses promesses? Mais, le roi de France, en bon gentilhomme qu'il était, avait reçu leurs ouvertures avec le mépris qu'elles méritaient, et s'était contenté d'envoyer leur lettre à Maximilien. S'il n'eût tenu qu'à eux (1), ce même empereur eût été égorgé par les Flamands, lorsqu'il fut arrêté à Bruges dans un mouvement populaire. N'avaient-ils pas adressé aux révoltés des lettres missives avec ces mots : « *huomo morto non fa piu guerra* »?

Savez-vous aussi comment ils s'y prenaient pour enlever à leurs voisins une ville importante? Sous prétexte d'honorer le gouverneur de la cité qu'ils convoitaient, ils

(1) *Lég. des Vénit*, p. 67.

l'invitaient à se rendre à Venise ; s'il tombait dans le piège, il était perdu. Témoin Hostase Polentan, seigneur de Ravenne. Ils l'avaient prié un jour d'assister à des fêtes qu'ils donnaient soi-disant en son honneur ; il y vint avec confiance, mais en son absence, ils faisaient entrer leurs troupes à Ravenne. Quant à Hostase Polentan, à sa femme et à son fils, ils furent envoyés en exil (1).

Enfin, n'avaient-ils pas causé tant d'ennuis à Philippe, père de Madame Valentine, duchesse d'Orléans, aïeule paternelle du roi Louis XII, que ce bon prince avait failli mourir de chagrin ? Plus rusés que le renard, il n'était pas de tours qu'ils n'eussent imaginés dans leur astuce diabolique. Ils pêchaient constamment « en eau trouble », et leurs actions les plus louables avaient toujours été souillées par une honteuse avarice. Les Croisades n'avaient été pour eux qu'une occasion de rançonner sans pitié les combattants : c'est ainsi qu'au moment où Baudouin était mené au Caire comme prisonnier, les Vénitiens faisaient semblant de l'aller secourir, mais en réalité, ils ne cherchaient qu'à prendre Tyr. Une fois même, n'avaient-ils pas fourni des chaînes, des vivres et des carcans à des pirates turcs qui avaient ramassé sur leurs galères plus de 250 créatures humaines ? Lemaire n'avait-il donc pas raison de les appeler « précurseurs d'Antechrist » ? N'était-ce pas accomplir une bonne action que de combattre ces pelés, ces galeux, ces interdits, ces excommuniés, ces chiens, « ces cocus » qui affaiblissaient la Papauté au profit des Turcs, et précipitaient leur patriarche du haut d'un clocher, d'où il tombait mort « despecé piteusement » (2) ? N'était-ce pas enfin pour toutes

(1) *Lég. des Venit.*, p. 68.
(2) *Ibid.*, p. 71.

les nations le moment de se rallier autour de Louis XII, et de marcher à la suite des lances de La Palisse, des cavaliers de Bayard, et des soudards de Trivulce ?

Lemaire revint à la charge dans une petite pièce en vers, encore inédite, que nous citons en partie (1) :

Ung cerf volant destrange portraicture,
Armé sans plus dune faible faincture,
De vain espoir qui folz cueurs à soy tire,
Obliant Dieu, foy, son sang et droicture,
Mesme le lieu de doulse nourriture,
Pour vivre loing à honte et à martire,
Est dYtallye arrivé d'une tire,
Et descendu au païs de Provence
La, faisant foy de sa griesfve insolence,
De ses faulx tours et trahysons cruelles
Ou pour sa juste et droite recompense,
Il a perdu sa faincture et ses aelles.

Pour augmenter et croistre son injure
Comme un infame et damnable parjure,
S'est allié de l'aigle de l'empire,
Mectant du tout son entente et sa cure
Vouloir garder le clair souleil de luyre,
Lequel bien sest à ses aelles de cire
Et dYcarus faictes à la semblance
Faict fondre en mer, qui, pour la souvenance,
En portera le nom et les nouvelles,
Puys que desja par commune asseurance,
Il a perdu sa faincture et ses aelles.

Que faiz tu ore en cendre et sepulture
O maistre Alain qui par art et nature
As merité la palme de bien dire ?
Et toy Petrarque, exquis en escripture,
Qui pour ta dame a descript ladventure
Ou vraye amour ta long temps faict deduire ?
Revenez vous, et faites en laer bruyre

(1) Bib. nat. f. fr. Mss 1,721.

Pres dAvignon, ou luyt vostre eloquence,
Du tres bon Roy la force, lexcellence,
Les grans vertuz, les graces immortelles ;
Quant est du cerf, pour toute consequence,
Il a perdu sa faincture et ses aelles.

Prince du peuple, il est temps quon savance
De mercyer la divine puissance,
En luy rendant louanges eternelles,
Sans plus doubter loultrageuse arrogance
Du monstre faulx en triste souffrance.
Il a perdu sa faincture et ses aelles.

Jusque là, Lemaire ne sortait guère du cercle étroit des personnalités, et ne s'aventurait point sur le terrain des principes. Il fit un pas de plus avec le *Prologue de lhistoire moderne du Prince Syach Ismail, dit Sophy Arduelin* (1). Il établissait dans ce libelle une comparaison piquante entre le roi des Mèdes, Syach Ismail, et Jules II. Il y avait une certaine malice à mettre en regard du chef de l'Eglise un mécréant maudit ; il y en avait encore bien plus à donner la préférence à ce dernier. Syach Ismail n'était pas chrétien, à la vérité ; il avait cependant plus de vertus que beaucoup de chrétiens. D'abord, il faisait mourir les concussionnaires ; ensuite, il n'amassait injustement ni or ni richesses ; enfin, quoique sectateur du Coran, il haïssait « si tres parfondement » les Turcs, qu'en tout temps, il nourrissait « à sa court un pourceau gros et gras » qu'il appelait irrévérencieusement Pazaith, du nom du sultan. Il détruisait sans pitié leurs temples et leurs mosquées, en un mot, il ne cessait de « couper et pourfendre », et « pourchasser la destruction de la loy de Mahometh ». Que fallait-il penser dès lors d'un pape

(1) Lem. *Edit de Tournes*, p. 511.

qui se souciait moins qu'un hérétique des intérêts de la chrétienté ? N'y avait-il pas entre Syach Ismail et Jules II la même différence qu'entre « une colombe et un vieux corbeau » ?

Mais Lemaire ne révéla toute son audace que dans la *Différence des Schismes et des Conciles*, le plus important de ses pamphlets, soit par le ton dogmatique des remontrances, soit par la hardiesse des attaques, soit par la nouveauté des aperçus.

Il ne se contentait point cette fois de représenter le Pape comme le plus méprisable des hommes, puisque ce dernier, après avoir juré solennellement de déclarer la guerre aux Turcs, avait eu l'impudence de violer son serment. Il ne lui suffisait pas non plus de le tourner en ridicule auprès des Parisiens, en le peignant « tout martial et tout rebarbatif, en son harnois » (1). Il ne se bornait pas enfin à le rendre grotesque, en le montrant revêtu de ses ornements pontificaux, la tête coiffée d'une mitre, haute et pointue comme une « coqueluche », et ciselée comme la boite d'un lapidaire oriental. Il allait bien au delà des querelles politiques du roi de France avec Jules II. Ce n'était plus seulement la personne du Pape qu'il attaquait, c'était l'institution de la Papauté elle-même, et sa conduite dans la direction des affaires. Il n'entrait cependant pas en matière sans protester de son respect envers le Saint-Siège. Il annonçait qu'il n'avait pas l'intention de « deroguer à lautorité de leglise Romaine, estant en son integrité » (2) ; mais, cette concession faite pour écarter de lui le reproche d'impiété

(1) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 2.
(2) *Ibid.*, p. 5.

déclarée ou d'hostilité systématique, il développait sur la nécessité des Conciles, sur la donation de Constantin, et sur le mariage des prêtres, quelques idées où perçaient déjà les rêves inquiets des novateurs.

Gallican décidé, Lemaire établissait d'abord dans des pages très nettes et très fermes la différence des schismes et des conciles. Il ne fallait point les confondre entre eux : les premiers étaient toujours nuisibles, mais rien n'était plus salutaire « que la frequente iteration » (1) des derniers, car c'était par eux que « la vigne de Dieu... estoit produite en abondance de fertilité », et que « estoient extirpees dicelle, les ronces, les espines, les chardons des erreurs ». Il n'exprimait point là une idée qui lui fût particulière ; il s'inspirait de l'esprit même des évêques, unanimes à décréter, dans leur fameuse assemblée de Trente, que le Pape devait réunir le Concile tous les dix ans. Dès lors, qui donc était le plus orthodoxe, de Louis XII qui assemblait « plusieurs synodes, et congregations de preudhommes, et gens estimez en litterature et saincteté » ou de Jules II qui se moquait si ouvertement des canons les plus sacrés, et refusait de convoquer les Conciles généraux ?

Cette attaque n'était cependant qu'un prélude. Pénétrant plus avant dans son sujet, Lemaire abordait une question qui aujourd'hui encore est pour la Papauté la cause des plus grandes difficultés, nous voulons parler de la question des domaines pontificaux. Il ne se contentait point d'ajouter une foi médiocre à la donation de Constantin, et d'épouser l'opinion de Laurent Valla, « homme de grand... liberté, lequel avoit de ce composé

(1) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 6

un livre expres » (1) ; il allait plus loin encore. En supposant même que cette donation eût été jamais faite, il affirmait qu'elle avait été « plustôt cause et semence de mal que de bien » (2). De ce jour étaient nées la « Pompe et la Tyrannie » ; la foi avait diminué, pendant que l'avarice de la cour de Rome augmentait ; les contentions s'étaient introduites dans le domaine spirituel et avaient propagé une multitude de sectes. Le luxe s'était accru d'âge en âge ; les évêques avaient excédé « la mesure de moderation sacerdotale, en pompe de vestemens... trop superfluz, et en trop grand monstre et excessivité dor, de gemmes et pierres precieuses aux doigts » (3). On avait vu des Papes « coleriques, superbes, arrogants oultre mesure... lever les cornes plus amplement a lencontre des Empereurs », et tacher de leur nuire par « de grosses et rigoureuses menasses, ambition, cautelle, mauvais art à la mode des Italiens » (4). Si au contraire, ils s'étaient contentés d'exercer sur les âmes une autorité purement spirituelle, leur prestige eût été plus grand. Ils n'eussent pas commandé à des sujets ; mais, dépouillés de tout souci temporel, ils eussent conservé une grandeur qu'ont amoindrie peu à peu les luttes et les compétitions. La critique était habile, c'était la condamnation même de Jules II, moins occupé, à ce qu'il semblait, de diriger les consciences, que de recouvrer par les armes les villes dont la perte lui était si sensible.

Enfin, Lemaire, comme un de ces tirailleurs qui devancent l'heure de la bataille, se jetait sur l'ennemi à corps

(1) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 11.
(3) *Ibid.*, p. 21.
(4) *Ibid.*, p 18, 32.

perdu, et mettait le comble à son audace, en soulevant résolument la question du mariage des prêtres. Il en était le partisan décidé, et il en a donné les raisons dans un passage énergique : « les gens de Leglise, disait-il, en s'appuyant sur l'autorité d'Alain Chartier, ont si avillenné par leurs coulpes, eux et leur estat, quilz sont ja desdaignez, et des grans et des menus du monde... Ilz ont laissé les espousailles, mais ilz ont repris les illegitimes vagues et dissolues luxures » (1). Quels ont été les résultats de cette interdiction contraire à toutes les lois de la nature ? « Que apporte la constitution de non marier les prestres, sinon tourner et eviter legitime generation, pour convertir en advoutrerie, et lhonneste cohabitation dune seule espouse en multiplication deschaudee luxure » (2) ? Paroles menaçantes qui seront reprises quelques années plus tard ! Elles étaient le prélude du grand combat dont l'heure s'approchait, elles le faisaient pressentir, comme ces sourds grondements qui annoncent la tempête dans un ciel chargé de nuages.

Voilà comment Lemaire servit les intérêts de Louis XII, dans les nombreux conflits qui s'élevèrent entre la couronne de France et ses ennemis extérieurs. Il mérite d'occuper une place spéciale parmi les poètes, les secrétaires et les valets de chambre du roi. Il est donc nécessaire d'étudier, de plus près qu'on ne l'a fait encore, ces divers écrits trop négligés jusqu'ici par tous les historiens.

Comme pamphlétaire, Lemaire n'a pas, à proprement parler, les qualités que nous avons l'habitude de

(1) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 56.
(2) *Ibid.*, p. 56.

préférer à toutes les autres chez les écrivains de ce genre. Jamais vous ne rencontrez sous sa plume ces naïvetés sournoises, ces perfidies ingénieuses de l'esprit qui mord en riant, mais qui n'en pique pas moins au vif. Ne lui demandez pas non plus ces allusions indirectes, aussitôt comprises qu'énoncées, cette bonhomie narquoise et cauteleuse, ou ces médisances sans importance au premier abord, et cependant si redoutables, malgré leur apparence inoffensive. Il ignore, en un mot, cette vraie malice gauloise, formée à toutes les nuances de la raillerie et à toutes les délicatesses du sous-entendu.

Cette restriction établie, il faut avouer qu'il possède une des plus grandes qualités du polémiste : il sait s'adresser à la fois aux ignorants et aux lettrés, et cela du ton le plus propre à être compris également des uns et des autres.

Lemaire parle en effet avec une rare habileté le langage même de la « gent populaire ». Comme elle, il aime à citer ces proverbes familiers, qui étaient encore plus usités autrefois qu'aujourd'hui, puisqu'ils faisaient partie de l'éducation publique. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, veut-il montrer la vanité des attaques de Jules II contre le Roi de France? Il ne se perd pas en de longs raisonnements ; il dit simplement (1) : le Pape « ne fera pas un nouveau monde tout monstrueux, comme il cuide : car tousiours pourceaux paistront glands, le chesne sera despouillé de ses fueilles en temps deu, et le bois appliqué en tel usage, comme à telle matiere appartient ».

(1) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 2.

Il n'emploie pas avec moins d'adresse certains arguments qui paraîtraient puérils de nos jours, mais qui alors étaient bien propres à frapper l'imagination de la foule, superstitieuse à l'excès. Pour lui persuader que la ruine des Vénitiens est inévitable, il rappelle toute une série de faits étranges et merveilleux. Tantôt c'est « une pierre de marbre de grand antiquité » qui a été trouvée à Rome, « en faisant aucuns fondemens en la maison du Cardinal de Farnesio : en laquelle estoit escrit, et gravé tout ce quon ha veu advenir depuis la prinse du More, jusques à maintenant » (1). Tantôt c'est une mosaïque « representee en un mur de leglise au palais saint Marc..., auquel estoit figuré... un Coq crevant les yeux à un Renard : denotant par le Coq, le Roy tres chrestien : et par le Renard, la nature des Venitiens » (2). Ailleurs, c'est une prédiction de l'abbé « Joachin Calabrois, lequel avoit esprit de Prophetie, et flourissoit environ lan mille cent cinquante », et « leur avoit prefiguré leur decadence..., par deux Lyons volans » (3). Lui-même n'avait-il pas entendu dire « que les Venitiens avoient pour certain signe, que quand ilz verroient brusler je ne scay quel clocher dune ville leur voisine, et subiette, ilz pourroient bien deslors estre asseurez de leur prochaine destruction : laquelle chose est advenue... desia dix ans passez » (4). N'avait-il pas trouvé aussi, à Rome, « en lepistre de Sibylle Erythree », un passage où il était annoncé que des ennemis viendraient ravir l'or des Vénitiens (5)? Quelle impression ne devait-il donc pas produire sur

(1) *Lég. des Vénit.*, p. 61.
(2) *Ibid.*, p. 61.
(3) *Ibid.*, p. 61.
(4) *Ibid.*, p 61.
(5) *Ibid.*, p. 62.

ces esprits crédules, lorsqu'il confirmait ces preuves manifestes de la perdition des Vénitiens par d'autres prodiges encore plus effrayants, par des « prognostications dastrologie, apparences de signes estranges, eclipses, cometes, fulminations, tremblemens de terre, monstres, portentes, et presages divers » (1) !

Nous avons là en quelque sorte le côté populaire de son talent, mais il s'en faut que Lemaire soit toujours aussi simple, son allure est ordinairement beaucoup plus pédantesque. Il éprouve un certain orgueil à faire étalage de son érudition. Il commence généralement à s'appuyer sur des textes avec lesquels les esprits étaient familiarisés, soit sur un passage de Tite-Live, de Paul Orose ou de Platina, soit sur une sentence de saint-Jean, de saint-Paul ou de Sénèque le Philosophe, soit enfin sur un verset tiré des Psaumes. Il y adapte son discours, comme les prédicateurs et les avocats de son temps, pour donner ainsi à sa parole plus de « lustre et corroboration » (2). Après cette entrée en matière, il développe ses propositions sur un ton dogmatique, et construit des syllogismes si solides, qu'ils seraient capables de terrasser l'adversaire le plus redoutable. Cette argumentation, qui nous paraît si froide aujourd'hui, était cependant loin de choquer alors. Elle n'était pas faite du moins pour déplaire « aux gens de bonnes lettres », habitués à cette manière de raisonner et à ce luxe de citations, sous lesquelles la pensée est étouffée plus d'une fois.

C'est aussi pour se conformer à leurs habitudes

(1) *Lég. des Vénit*, p. 62.
(2) *Ibid.*, p. 62.

oratoires qu'il s'est servi d'une langue pompeuse, sonore, quelquefois éloquente, le plus souvent lourdement indignée. Dans ses mouvements de tribun et de rhéteur, il s'abandonne à de grands élans de colère qui semblent comme un écho du forum. Ecoutez cette exclamation sur l'île de Candie gémissant sous le joug des Turcs :

« O tres noble isle... ! Isle jadis franche et libere, maintenant asservie et esclave ; jadis anoblie de cent citez, aujourdhuy presque deserte : jadis tant fertile et abondante en toy mesmes, et ores contrainte a sterilité par prohibition de cultivage ! Si tu estois souz la manutenence daucun Prince Chrestien, bien pourroyes tu recouvrer legerement ta resplendeur primitive, et estre un fort bolvert de Chrestienté » (1) !

Dépourvus de tout mérite littéraire, ces pamphlets ne pouvaient survivre sans doute à l'à-propos des événements ; leur valeur historique est néanmoins considérable. Ceux d'entre eux surtout, qui furent lancés contre Jules II, assureront toujours une place spéciale à Lemaire parmi les écrivains du même genre qui brillèrent dans le premier tiers du xvi^e^ siècle. Il est comme le précurseur de cette déclaration de guerre qui devait arracher à la foi catholique presque tout le nord de l'Europe. Il a joué son rôle dans ce grand mouvement, dirigé contre la « faulse et malicieuse pharisienne hypocrisie sacerdotale » (2). Personne n'a accablé la Papauté de railleries plus violentes, et n'a jeté dans le monde un plus grand nombre de pensées, adoptées quelques années plus tard par les protestants. Au moment même où il parlait de ce

(1) *Lég. des Vénit.*, p. 65.
(2) *Diff. des Sch. et des Conciles*, p. 21.

merveilleux schisme de l'église, par lequel les princes séculiers seraient contraints de mettre la main à la réformation des ecclésiastiques, un pauvre moine, inconnu encore, se trouvait à Rome ; cet apôtre de la Révolution se nommait Martin Luther.

CHAPITRE VIII

Lemaire poète.

JUSQU'A QUEL POINT LEMAIRE APPARTIENT ENCORE AU MOYEN AGE ; LEMAIRE ET JEHAN MAROT ; LEMAIRE DISCIPLE DES GRANDS RHÉTORIQUEURS ; ORIGINALITÉ DE LEMAIRE ; LEMAIRE ANNONCE ET PRÉPARE RONSARD ; CE QUI A MANQUÉ A LEMAIRE.

Lemaire fut polémiste aux ordres de Louis XII, quelques années seulement ; il fut poète au service de tout le monde durant sa vie entière. Comme il eut cinq ou six maîtres successifs, il ne réussit presque jamais à s'appartenir lui-même. C'est un spectacle pénible de voir cet esprit si bien doué chercher continuellement sa voie, ne la trouver qu'à de rares intervalles, et mourir sans avoir laissé rien de complet ni d'achevé. Ce sont précisément ces incertitudes et ces tâtonnements que nous essaierons de montrer dans la première partie de cette étude, par l'examen des diverses influences qu'il a subies. La part de l'imitation ainsi déterminée, il nous sera facile de caractériser l'originalité dont il a néanmoins fait preuve. Nous verrons de la sorte ce qu'il continue et ce qu'il commence.

Lemaire peut être considéré comme un des derniers disciples de Jean de Meung. Il avait une telle admiration pour

ce poète, le plus populaire du moyen âge, qu'il le compare au plus grand génie de l'Italie, à Dante lui-même. Jean de Meung, dit-il, était un « orateur françois, homme de... valeur et literature, comme celuy qui donna premierement estimation à nostre langue ; ainsi que feit... Dante au langage Toscan, ou Florentin » (1). Aussi lui a-t-il emprunté souvent, surtout au début de sa carrière poétique, les abstractions que le *Roman de la Rose* avait mises en honneur. C'est ainsi qu'à l'occasion de la mort de Pierre de Bourbon, il a personnifié les provinces du Beaujolais, de l'Auvergne, du Forez, de la Marche, du Bourbonnais, et les a représentées célébrant à tour de rôle les mérites du défunt. La *Plainte du Désiré* est conçue dans le même goût : Dame Nature et ses deux damoiselles, Peinture et Rhétorique, viennent pleurer sur le cadavre de Louis de Luxembourg. La première, Peinture prend la parole, et gémit sur ce trépas que nul n'eût osé soupçonner,

> ... quand oracles et Sibylles
> Eussent ce mal avant prophetisé (2).

Elle termine son éloge au milieu des sanglots qui s'échappent de toutes les poitrines, et Rhétorique commence à son tour une autre oraison. Le panégyrique fini, Nature et ses Nymphes disparaissent dans les airs. Nous retrouvons aussi ces froides allégories dans la *Couronne Margaritique*, où Mort, Vertu, Infortune, Prudence, Fortitude, Honneur, Savoir humain et Mérite jouent successivement leur rôle. Enfin, les *Couplets de la Valitude et Convalescence* de la reine Anne de Bretagne rappellent, sous une forme symbolique, la maladie qui faillit emporter

(1) *Conc. des deux lang.*, p. 390.
(2) *Plainte du Désiré*, p. 398.

cette princesse vers l'année 1512. Il faut ajouter cependant, si l'on veut être juste, que les poètes de la Cour de France faisaient aussi un grand usage de ces abstractions. Jehan Marot, dans un poème inédit, n'a pas raconté autrement la maladie dont nous venons de parler. En dormant, il entend Noblesse « jetter plusieurs exclamations piteuses » et louer les vertus d'Anne de Bretagne (1) :

C'est des gentilz la ressource et fiance,
La soustenance aux poures dames vefves,
C'est dorphenins la mere et la substance,
Support des clercs, des vefves asseurance,
C'est lesperance aux vierges et pucelles,
C'est lardent feu rendant les estincelles
A Charité.

C'est encore en dormant qu'il assiste à l'oraison de Labeur :

Je te supply tres puissant Dieu des Dieux,
Lance tes yeulx
En ces bas lieux,
Et par pitié son mal purge et efface
Jette ton bras misericordieux
Sur lodieux
Dard furieux.

Il ne se réveille de ce songe banal que pour se rendre à la Cour :

... lors me fut dit comment
Il y estoit amende grandement,
Dont tout joyeux men retournay au lieu
De mon logis, rendant graces a Dieu.
Arrivé la, me suys mys a descrire
Mon songe, tel quil vous a pleu le lire.
A tant fais fin, priant tous orateurs
Se faulte y a quilz en soient correcteurs.

(1) Bib. nat. f. fr. Mss 1,539

Lemaire tient donc au moyen âge par l'emploi qu'il a fait de l'allégorie et des abstractions ; mais il se rattache aussi, comme nous allons le montrer, à l'école bourguignonne dont il a imité les faux brillants et les défauts qu'elle avait mis à la mode.

Dans sa première pièce, le *Temple d'honneur et de vertus*, il s'est proclamé lui-même « disciple de Molinet » (1). A défaut de ce témoignage si précis, la lecture de ses œuvres suffirait d'ailleurs à montrer qu'il s'est inspiré jusqu'à un certain point des « grands Rhétoricqueurs ». Comme eux, il recherche les noms et les adjectifs commençant par une même lettre. Ainsi, on rencontre chez lui la *Mort mordant*, un *grief malaffreant*, *malheureux*, *mal à poinct*, une *fureur forsenée*, une *fortune folle*, une *rigueur rude*, une *rage rouge*, un *deuil double*, *douloureux et dolent*, une *langueur longue et lente*, une *honte honteuse*, et un *nom non heureux*.

Voici dans ce genre deux strophes qui sont de véritables chefs-d'œuvre ; elles sont tirées des *Chansons de Namur*, dirigées contre les Français et composées à propos d'une défaite que les soldats de Louis XII avaient subie en traversant la forêt des Ardennes (2) :

François ont eu par laboureurs la biere,
Par paysans passaige plutonicque,
Par vilagiers vile mort estrangiere,
Par forestiers fortune fourraigiere,
Malheur meschant par la gent mechanique,
Par charruyers chastoy chault et inicque,
Par bergeretz haubergerie male,
Par charbonniers chartre tres anormale.

(1) *Prologue*.
(2) Bibl. nat. Reimp.

Par ainsi doncq Brabant plus ne braira,
Puis que Francois Namur guères nadmire
Haynaut les net, Ardenne les ardra,
Bourgoigne boult, mais Artois attendra
Quilz ayent eu par lempire du pire,
Ytalie taille et Constance conspire ;
Mais que sans plus lor des flamengs flamboie,
France est en frische et Gheldres qui guerroie.

Il trouvait aussi de la grâce dans cette espèce de cliquetis de syllabes, fort fréquent chez Molinet : « Jay composé ce petit traicté, dit-il à Madame Anne de France dans le prologue qui précède le *Temple d'honneur et de vertus*, a fin que vos soulas qui sont las, et vos ryz qui sont peritz, prinssent quelque source de ressource ; a fin aussi que lhonneur de Bourbon bon resplendist en triumphant, triumphast en flourissant, et flourist en accroissant par la diuturnité de tous siecles advenir » (1).

C'est à leur école qu'il a découvert, dans les différentes lettres d'un mot, les choses les plus étranges. Ce n'est pas étonnant, par exemple, que Marguerite d'Autriche ait éprouvé tant d'adversités, car son nom était vraiment cabalistique et contenait en germe toutes les causes des tribulations auxquelles cette princesse fut exposée. Elle-même nous le dit dans ses Regrets sur le *Trespas de son frere* (2) :

A par moy pleure, ayant cause fertile,
Voyant tous noms qui commencent par M, M,
Ja soient ilz aornez de diadesmes,
Designer Mort et malheur inutile.

M, eut au nom de Madame de mere,
Dont le trespas est de memoire amere

(1) Bibl. de la Sorbonne.
(2) *Regretz de la Dame infortunée*, p. 107.

Causant regret qui point ne me respite.
M, est aussi mille fois peu prospere,
Au chef du nom de Monseigneur et pere :
Lequel fortune assez trouble et despite.
Puis on voit M, au nom de Marguerite,
Qui signifie, et sans mon demerite
Meschef, malin, martyre, et mal austere.
Si croy de vray que souz ceste M, habite
Misere, et Mort, ou malheurté maudite,
Marrisson morne, et tout mauvais mystere.

Mais en retour, que de vertus secrètes ne renferme pas chacune des lettres de ce nom merveilleux ! Il est le symbole de dix qualités : ce sont la Modération, l'Animosité « lointaine de crainte », la Rectitude, la Grâce, l'Urbanité, l'Erudition, la Régnative Prudence, l'Innocence, la Tolérance et l'Expérience.

C'est encore de ces laborieux acrobates de la versification qu'il a appris à exécuter des tours de force sur la pointe d'une rime. Voici comment un des acteurs qu'il met en scène pleure la mort de Pierre de Bourbon :

Arbres fueilluz revestuz de verdure,
Quand Ihyver dure on vous voit desolez ;
Mais maintenant aucun de vous nendure
Nulle laidure, ains vous donne nature
Riche paincture (1).

Telles sont les diverses influences qu'a subies Lemaire. Quelle sera donc dès lors son originalité? Sera-t-il simplement un imitateur des deux écoles dont il procède ? Ou bien faudra-t-il lui reconnaître des qualités personnelles qui le distinguent des autres rimeurs de son temps? Voilà ce que nous allons étudier.

Lemaire eut un premier mérite à une époque moins

(1) Bib. de la Sorbonne

remarquable par ce qu'elle a produit, que par les changements qu'elle a préparés : c'est que depuis sa première pièce, le *Temple d'honneur et de vertus*, jusqu'à sa dernière, les *Contes de Cupido et d'Atropos*, il fit des progrès constants, son allure devint plus naturelle, les sentiments qu'il exprima furent plus souvent les siens, la langue qu'il employa fut plus généralement celle de tout le monde. Tandis que les autres poètes français étaient de plus en plus entraînés vers les grands « Rhetoricqueurs », il se détacha au contraire chaque jour davantage de l'école bourguignonne. Il renonça à ces puérilités laborieuses et pédantesques, et à ces combinaisons de syllabes qui n'assuraient à leurs auteurs que le frivole mérite de la difficulté vaincue. Il ne gaspilla point son talent à composer des centaines de pièces aux rimes « léonines, sonnantes, rétrogrades, équivoques, batelées, brisées, ou à double queue ». Il se sépara nettement des équivoqueurs belges, et se rapprocha des écrivains qui n'avaient pas abdiqué l'esprit français pour les entortillements et les bizarreries de forme ou de prosodie. Voilà pourquoi il est à nos yeux le plus grand poète de la fin du moyen âge, après Clément Marot cependant, auquel il apprit l'entrelacement des rimes masculines et féminines, comme ce dernier l'avouait d'ailleurs avec beaucoup de franchise.

Ce qui le distingue ensuite des autres poètes, c'est qu'il personnifie cette époque mal définie encore, connue sous le nom de première époque de Ronsard, c'est-à-dire celle où prévalut l'imitation des Grecs et des Latins.

Ses meilleures poésies ont en effet quelque chose d'antique dans leur dessin : témoin la première de ses pièces où se révèle une vraie originalité, les *Epistres de l'Amant vert*. La scène a lieu aux Enfers où vient de descendre

un perroquet, qui n'a pu supporter d'être séparé de Marguerite d'Autriche, pendant le voyage qu'elle fit chez son père, après la mort de Philibert le Beau. Il arrive d'abord au rocher,

Dont sault vapeur horrible et sulphuree (1)

Il pénètre ensuite dans la demeure de Pluton, traverse le Styx et l'Achéron, et paraît enfin devant Minos qui l'envoie aux Iles Fortunées, d'où il adresse ses épîtres à sa maîtresse. N'est-ce pas aussi dans un cadre antique que se déroule l'intrigue des *Contes de Cupido et d'Atropos*, de la *Réponse à Hector de Troie*, et de la *Description du Temple de Minerve ?*

Les allusions que le poète fait à l'antiquité, dans ces différentes pièces, sont innombrables et se présentent familièrement sous sa plume. Ecoutez ses souhaits dans ce rondeau inédit pour la *Nativité de Monseigneur le Dauphin* (2) :

Fleurons de lys tant digne et precieux,
Jadis transmis au Roy Clovis des cieux
Pour maintenir le noble escu de France,
Jesus te doint en vertu telle croissance,
Que tout le monde en puisse valloir mieux.

Je te souhaite en tes jours bienheureux
Du preux Hector le bras chevalereux,
Et d'Hercules invincible puissance,
Fleuron de lys.

Plus qu'Alexandre estre victorieux,
Suyvre Cesar en faitz labourieux.
Et Scipion en clemence et vaillance,
De Scevola invincible constance,
Puis apres mort vivre avecques les Dieux,
Fleuron de lys.

(1) *L'Amant vert*, p. 155.
(2) Bib. nat. f. fr. Mss 1,721.

Lisez aussi ce rondeau également inédit, adressé à une dame inconnue ; tout reporte Lemaire à l'antiquité (1) :

Fleur flourissant, nymphe claire et jolye,
Fleurant Flora belle, Aurora polye,
Blanche Hermyonne aux yeulx ryans et vers,
On ne scauroit reciter par nulz vers
La grant beaulté qui en vous se ralye.

Lardant Phebus envers vous shumilie,
Car vostre amour trop plus le sevre et lye
Que de Daphne dont sortent lauriers vers,
Fleur flourissant.

Amour aussi vous requiert et supplye
Qua son desir vostre gent cueur se plye,
Sans avoir peur de ses dards si divers.
Et Jupiter ses haultz cieulx tient ouvers
Pour mieulx choisir vostre forme acomplye,
Fleur flourissant.

Entreprend-il de décrire les présages sinistres qui annoncèrent la dernière heure du duc de Bourbon? Il transporte dans le *Temple d'honneur et de vertus* l'admirable tableau que Virgile a fait de la mort de César dans les *Géorgiques*. Veut-il peindre la douleur de Nature sur le cercueil de Louis de Luxembourg ? Il songe aussitôt à Andromaque, quand elle vit le vaillant Hector « meurtri, et affollé » (2). Pour lui, le comte de Ligny est semblable à Marius, et Bayard est égalé aux plus grands héros de l'antiquité, à Scipion, à Annibal, et au plus brave des Grecs, à Achille (3) :

(1) Bib. nat f. fr. M^s 1,721.
(2) *La Plainte du Désiré*, p. 400.
(3) Bib. nat. f. fr. M^s 1,721.

Preux triomphant, vertueux champion,
Second Hector et autre Scipion,
Fouldre de guerre et marcial orage,
Ainsi que fut Hannibal de Cartage,
Imitateur des gestes d'Achiles.

C'est par ces nombreuses allusions qu'il semble annoncer Ronsard. Ce dernier n'était-il pas de la même école, lorsqu'il comparait Montmorency à Nestor, Guise à Achille, d'Avanson à Ulysse, lui-même au héros de l'amitié, à Patrocle, la Réforme à la fleur de lotus qui fait oublier la patrie, le bien et le mal de ce monde aux deux tonneaux de Jupiter ?

Lemaire ne fait pas moins pressentir Ronsard par certaines particularités de style, telles que ce paganisme de langage et cette espèce d'idolâtrie poétique qui triompheront cinquante ans plus tard.

Avant Ronsard, il a introduit dans ses vers les grandes périodes qui se déroulent avec une ampleur majestueuse. Lisez, pour vous en convaincre, ce fragment tiré des *Regrets de Marguerite* sur la mort de son frère (1) :

Soit le jour noir, la lumiere ombrageuse,
Le temps obscur de noirceur outrageuse,
L'air turbulent, le ciel teint de bruine :
Soit tousiours nuict pluvieuse et fangeuse,
Pour deplorer la mort tres dommageuse,
Qui tant me plonge en parfonde ruïne.
Soit le soleil qui le monde illumine
Mis en eclipse, et tenebreuse mine :
La Lune aussi soit brune et nebuleuse.
Toute clarté qui entour nous chemine,
Soit or esteinte, et que l'ombre domine,
Pour tesmoigner ma perte scandaleuse

(1) Lem., p. 407.

Comme Ronsard, il a fait un grand usage des diminutifs qui ne disparurent qu'avec le grand goût du XVII^e^ siècle. Dans un nombre de pièces assez restreint, nous en avons relevé plus de cinquante. Voici les principaux : *coquillettes, couleurs merveillettes, pleines corbeillettes, beaux pincelets, fille humblette, langue sobrette.*

Nobles virginettes, sacrées nonettes, pucelles mignonnettes, piteuses chansonnettes.

Fleurs doucettes, mouchettes, bestelettes, herbelettes, chansonnettes, aignelets, fontaines proprettes, fresche herbette, blanches colombettes, branches verdelettes, Nymphettes, barque vieillette, printemps nouvelet, rossignolets, oiselets gentelets.

Perles rondelettes, branchettes, imagettes, douces gorgettes, fontainettes, rainettes.

Amourettes, côtes durettes, plumettes, mammelettes, mouchettes, menaces folettes, couronnettes, bagues mignonnettes, gorgettes, touchettes, balancettes.

Il emploie les épithètes classiques que Ronsard affectionne ; ainsi vous rencontrez chez lui des phrases comme celles-ci :

Le vent zephyrin, Phebus à la come aureine, les fontaines argentines, les tentes célestines, une odeur ambrosiane, de flairans violettes, l'amour melliflue, des yeux relucens, un gosier crystallin, l'angoisse maligne, une voix tremulente, la victoire fulgide, la mort Gorgonique, l'envie plutonique, des cheveux colubrins, Jupiter altitonant, l'automne pomifere, etc.

Il n'est pas jusqu'au rhythme de ses vers, si souple, si varié, si musical, par lequel il ne ressemble à Ronsard. Il excelle à mettre en vedette les mots sur lesquels il

veut attirer l'attention, et à placer en rejet soit le sujet, soit le complément. C'est ainsi qu'il dira (1) :

La gloire haute, et clere renommee
Des bons Troyens.

Pourquoy ne ressuscite
Vostre Achilles?

Ha poures Grecz ! S'un Turq Troyen bastard
Vous ha batus, que fera tost ou tard
L'hoir legitime?

On peult ouyr jusque aux enfers les cris
Des Grecz mourans.

L'infernalle porte
Jetta dehors une horrible cohorte
D'esprits malins.

Lors on voyoit deux si rudes tonnoirres
Abatre gens, testes, membres voler
Morts.

En ce disant, je veis une lueur
Estrange.

Tout regardé, nous estions en une isle
Belle.

Plaisans regards à l'environ marchissent
Des roues d'or.

La terre rit et se mit à l'essor
Quand elle vid Hyver, glace et bruine
Plat confondus.

Mais, ce qui le rapproche le plus de Ronsard, c'est l'usage qu'il a fait des descriptions que les poètes de la génération précédente avaient trop négligées. Tantôt il nous représente

(1) Lem. *Passim.*

... quelque lieu joly,
Bien tapissé de diverses flourettes,
Ou pastoureaux devisent d'amourettes :
Ou les oiseaux jargonnent et flageollent,
Et papillons bien coulourez y vollent,
Pres d'un ruisseau, ayant l'onde argentine,
Autour duquel les arbres font courtine
De fueille verd, de jolis englentiers,
Et d'aubespins flairans par les sentiers (1).

Tantôt il oppose à l'agitation du cœur la morne insensibilité de la nature, et établit entre elle et nos affections des rapports indéfinissables. Sur le point d'expirer, un amant se console, en songeant qu'après sa mort les bergers viendront pleurer sur sa tombe, aux pâles lueurs de la lune :

... de pitié, peult estre, ploureront
Et semeront des branches verdelettes
Sur mon tumbel, et fleurs et violettes,
Quand tout repose, et que la lune luit (2).

Tantôt il décrit un coin de paysage entouré de haies et de buissons, sur lesquels volent les oiseaux, tandis que Zéphyre

... vente et souspire
Bien souefment, à tout sa douce haleine :
Et que Flora qui de tous biens est pleine,
Voist tapissant de flourettes meslees,
Les champs, les prez, les monts et les valees,
Tant que sembler il puisse que tout rie (3).

Tantôt enfin il peint avec éclat le grand calme de la nature :

(1) *L'Amant verd*, p. 153.
(2) *Ibid.*, p. 154.
(3) *Ibid.*, p. 154.

Le temps estoit tout cler et saphirin,
Le Soleil haut, et le vent Zephirin
Occidental, doucement souspiroit,
Voire si doux que plus il ne pourroit.
Tranquille estoit, et calme la marine,
Clere et luisant comme belle verrine.
L'isle eslevee, au mylieu grande et lee :
Ayant maint tertres et ombreuse valee.
Mais, le Soleil combien qu'il y fut haut,
N'y estoit point excessif ne trop chaut,
Ains y fut tout riant en flouriture,
Souef flairant, de diverse peinture (1).

Comparez à ces passages ceux dans lesquels Ronsard a chanté l'eau argentine de la fontaine Bellerie, les retraites mystérieuses de la forêt de Gastine, habitée par les Muses et les Nymphes, les arbres séculaires de Fontainebleau, les lieux solitaires et « cois » troublés seulement par le bruit des champs, vous retrouverez le même mouvement, les mêmes détails, presque les mêmes expressions.

Voulez-vous encore des descriptions plus païennes, et comme embaumées d'un parfum antique? Voyez ce portrait de Vénus avec sa grâce séduisante :

Elle est Deesse, de rien il ne luy chaut.
Si dormoit lors dedens un poesle chaut
Sur un mol lict de plumettes deslies,
Bien tapissé de verdure jolies.
Tout alentour sont ses Nymphes et Graces
Nues dormans, bien refaites et grasses.
Bon les fait voir ainsi tant rondelettes,
En souspirant bransler leurs mammellettes (2).

Lorsqu'elle descend sur la terre,

(1) *L'Amant verd*, p. 158.
(2) *Contes de Cupido et d'Atropos*, p. 2.

Son chariot meinent, Coulombs, et Cygnes,
Blancs comme neige, à coliers argentez,
Alentour sont, ris, et amoureux signes.

A sa vue tout tressaille et rit :

Mars, Avril, May, de florettes armez
Tindrent leurs rengs, par champs, et par praries,
Souz pavillons, de beaux arbres ramez.
Les pastoureaux, des vallees flouries,
Font resoner les hauts monts verdoyans
De leurs flageolz, et musettes series.
A son venir, Faunes l'ont adoré,
Satyres, Pans, Egipans, Dieux agrestes,
Et Sylvanus, par les bois honnoré.
Nymphes aussi, diligentes et prestes,
A la Deesse ont offert leur service,
Tout à lentour faisans danses, et festes.
Les Nappees, exerçans leur office,
Font bouillonner fontaines argentines,
Creans un bruit à sommeil tres propice.
Puis à dresser les tentes celestines
Ont mis leur soing, les mignonnes Dryades,
Faisans de bois ombrageuses courtines (1).

Si Lemaire n'égale pas, dans ses fragments dont rien n'a vieilli, la grâce de Ronsard ou d'André Chénier, ne faut-il pas reconnaître du moins qu'il la cherche et la fait pressentir ? Peut-être enfin est-ce lui qui a donné à Ronsard la première idée de ces vers charmants, où le poète invite sa maîtresse à profiter de sa jeunesse, sans attendre la « vesprée », comme ces roses qui laissent « cheoir leur robe de pourpre ». Avec quelle émotion ne nous conseille-t-il pas de nous livrer, au printemps de la vie, à la joie et à l'amour, que nous regretterons d'avoir méconnu quand nous toucherons à l'automne :

(1) *Description du Temple de Vénus*, p. 385.

En ce temps là, voz rideez escorces
De grand vieillesse, aspres seront et dures :
Et voz branches, inclinees et torses.
Lors verrez vous, vos fueillettes voler,
Voz bruns cheveux semez de neige blanche,
Et voz hauts troncs, desnuer et peler.
On vous verra, tous froidureux tapir,
Souz pellissons, souz chaudes vieilles nattes,
Toussans, crachans, et jettans maint souspir.
Si tiendrez lors voz vies pour ingrates,
Quand vous verrez voz forces deperies,
Ayans regret aux juveniles actes.
Ayans despit, qu'aux plaisances flories
D'adolescence, et de jeunesse heureuse,
Recreus serez, et voz liqueurs taries.
Et maudirez l'obscureté tenebreuse
De l'aage triste, odieux, mat et sombre,
Vieillesse crue, offensant, quereleuse.
Et si ferez veux, et souhaits sans nombre,
Tendans à fin, de vous rajouvenir :
Mais c'est pour neant, car trop grief est lencombre.
Trop est grief fais, que de vieux devenir,
D'avoir passé le joly temps d'Esté,
Le riche Automne, ou n'ha nul revenir.
Plus ne serez, ainsi qu'aurez esté,
Dont plourerez, et moult vous poisera,
Voir vostre cours par vieillesse arresté.
Chacun de vous alors s'accusera,
De ses beaux jours perdus et oubliez,
Et ses genoux de pleur arrosera (1).

Nous ne multiplierons pas les exemples : ceux que nous avons cités montrent assez la place que doit occuper Lemaire dans l'histoire de la poésie française. Il y avait vraiment en lui l'âme d'un poète qui eut le tort de dépenser au hasard le talent dont il était doué. Aucun écrivain, en effet, ne représente mieux que lui ce qu'on

(1) *Description du Temple de Vénus*, p. 385, 386.

pourrait appeler le vagabondage de l'esprit sans suite et sans but. Successivement clerc de finances, secrétaire d'un prince, précepteur d'un gentilhomme, voyageur, entrepreneur de bâtiments, homme d'affaires, historien, pamphlétaire, théologien, vrai chevalier errant de la littérature, jamais il ne trouva le temps de se recueillir, jamais il ne s'appartint lui-même, jamais il ne put obéir à une inspiration personnelle : il fut la victime de la domesticité.

Son malheur vint aussi de son temps. Il vécut à une époque de transition entre le moyen âge et la Renaissance, et il en résulta pour lui un état de trouble et d'indécision dont il ne réussit jamais à sortir. Que ne parut-il 50 ans plus tard ! Il eût jeté le plus vif éclat parmi les poètes de cette Pléiade, qui, malgré leurs allures révolutionnaires, se rattachent par plus d'un point aux écoles qui les ont précédés ; peut-être eût-il égalé Ronsard lui-même. Sans lui, du moins, ni les uns ni les autres n'auraient été ce qu'ils furent. C'est lui qui leur a façonné l'instrument dont ils se servirent, c'est lui qui leur a frayé la voie dans laquelle ils devaient le dépasser. Voilà pourquoi nous pouvons, en finissant, répéter avec un grand esprit du seizième siècle, avec Estienne Pasquier (1) :

« Le premier qui à bonnes enseignes donna vogue à nostre Poësie, fut Maistre Jean le Maire de Belges, auquel nous sommes infiniment redevables, non seulement pour son livre de l'*Illustration des Gaules*, mais aussi pour avoir grandement enrichy nostre langue d'une infinité de beaux traicts, tant en prose qu'en poesie, dont les mieux escrivans de nostre temps se sont sceu quelquefois bien aider. »

(1) *Rech.*, l. VII. c. V.

CONCLUSION

Nous croyons avoir nettement déterminé la part que Marguerite d'Autriche a prise au mouvement des lettres et des arts, et le caractère de ces lettres et de ces arts.

Nous avons montré aussi ce qu'il y avait de remarquable dans la vie et les œuvres de Lemaire, à quelle école il se rattachait, ce qu'il continuait et ce qu'il commençait.

Il ne nous reste donc qu'à tirer de notre travail les deux conclusions que nous avons fait d'ailleurs continuellement pressentir.

L'époque que nous avons étudiée représente la fin d'un monde qui s'éteint peu à peu, et n'est plus éclairé que par les pâles lueurs d'un soleil qui a déjà quitté l'horizon.

Mais c'est aussi une de ces haltes fécondes durant lesquelles les forces de la Nature s'élaborent dans un travail mystérieux. De là sortira la Renaissance qui rendra enfin à l'esprit humain appauvri, épuisé, défaillant, son essor et sa vigueur.

C'est le crépuscule du XV^e^ siècle, mais c'est l'aurore du seizième.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

Des noms propres cités dans l'ouvrage

A

Ableau (Martin des), *orfèvre*, 98.
Achille, 159, 164, 178, 184, 199, 238, 239, 241.
Adam, 161, 183.
Adéodatus, *fils d'Urseus duc de Venise*, 217.
Adon, *évêque de Vienne*, 161.
Adrien IV, *pape*, 32.
Aelst (Pierre Van), *tapissier*, 83, 95.
Agamemnon, 179.
Agricola, *musicien*, 100.
Agrippa (Cornélius), *philosophe*, 29, 132, 133.
Aimoin, *chroniqueur*, 161.
Alamire, *musicien*, 100.
Alberti (Léon-Baptiste), *architecte*, 149.
Alexandre, 159, 237.
Alexandre VI, *pape*, 137, 206.
Allobrox, *père des Allobroges*, 171.
Alvienne (Barthélemy d'), *général vénitien*, 211.
Amboise (Georges d'), *cardinal*, 23, 40, 211.
Amé le Picard, *sculpteur*, 76, 78.
Ammien Marcellin, 161.
Amyot, 199.
Anaxibéa, *sœur de Ménélas*, 179.
Andromaque, 181, 192, 238.
Angoulême (Marguerite d'), 40.
Annibal, 238, 239.
Antechrist (l'), 218.

Anténor, 180, 181.
Anvers (Liévin d'), *enlumineur*, 99.
Argyropoulos (Jean), *humaniste*, 148.
Aristote, 128.
Arnolfini (les), *Italiens réfugiés à Lyon*, 145.
Artus (le roi), 13, 162, 171.
Aubigni (d'), *courtisan et poète*, 119.
Austrasius, *duc de Brabant*, 165.
Auton (Jean d'), *chroniqueur*, 141, 205, 207, 208.
Autriche (Eléonore d'), *femme de François Ier*, 28, 93.
Autriche (Marguerite d'), 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 53, 54, 55, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 82, 83, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 97, 98, 99, 100, 102, 103, 110, 111, 116, 118, 120, 122, 124, 139, 140, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 168, 169, 192, 193, 234, 237, 239, 247.
Avanson (d'), *personnage loué par Ronsard*, 239.

B

Bacchus, 181.
Bacon, 126.
Bade (Josse), *imprimeur*, 146.
Baland (Etienne), *imprimeur*, 150.
Balleure (Claude de), *gentilhomme bourguignon dont Lemaire a été le précepteur*, 136, 139.
Ballichon (Benoit), *architecte*, 72.
Balzac, *écrivain du XVIIe siècle*, 202.
Bandini (les), *Italiens réfugiés à Lyon*, 145.
Barangier, *homme d'affaires de Marguerite d'Autriche*, 152.
Barbari (Jacob de), *peintre et graveur*, 82, 86, 88, 89, 90, 99, 194.

Barbolan (Pierre), *Vénitien que ses compatriotes privèrent de sa barbe*, 217.
Bastien (François), *sculpteur*, 76.
Battelle, *peintre*, 81.
Baude (Mademoiselle), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 121.
Baudoin, *roi de Jérusalem*, 218.
Baudouin (François), *jurisconsulte*, 131.
Baulme (la), *courtisan et poète*, 53.
Bavo, *roi de Phrygie*, 131, 181, 184.
Bayard, 24, 40, 137, 155, 219, 238.
Beaujeu (Anne de), *fille de Louis XI*, 12, 16.
Beaujeu (Monseigneur de), *mari de la précédente*, 12.
Beaulgrand (Guyot de), *sculpteur*, 77.
Beaumont (Anne de), *gouvernante de Charles-Quint enfant*, 51.
Beauvais (Vincent de), *chroniqueur*, 162.
Belgius, *père des Belges*, 171.
Bellegambe (Jean), *peintre*, 86.
Bellini, *peintre*, 84, 118.
Benoit de Sainte-More, *poète*, 162, 182, 184.
Berendrecht (Willem Van), *conseiller ordinaire de la Chambre du Conseil en Hollande*, 15.
Bérose, *historien*, 110, 163, 171, 175, 190, 191.
Bessarion, *humaniste*, 148.
Bèze (Théodore de), 131.
Blondeel, *peintre*, 86.
Bocquet (Jacques), *musicien*, 100.
Boghem (Van), *architecte et sculpteur*, 72, 73, 77, 78, 91, 92.
Bohême (l'Electeur de), 25.
Boniface VIII, *pape*, 201.
Borremann (Pasquier), *sculpteur*, 77.
Bosch (Jérôme), *peintre*, 84.
Bossuet, 21, 177, 202.

Bouchet (Jean), *littérateur*, 213.
Bourbon (Charles Ier de), *père de Pierre II de Bourbon*, 135.
Bourbon (Marguerite de), *mère de Philibert le Beau*, 35, 71, 82.
Bourbon (Pierre II de), *protecteur de Lemaire*, 135, 136, 231, 235, 238.
Bourges (Clémence de), *femme poète*, 147.
Bourgogne (Agnès de), *femme de Charles Ier de Bourbon*, 135.
Bourgogne (Antoine de), 147.
Bourgogne (Marie de), *mère de Marguerite d'Autriche*, 11, 68, 80, 99.
Bourgogne (Philippe de), *ambassadeur de Maximilien Ier, près du pape Jules II*, 83, 89.
Boussu (le Seigneur de), *courtisan et poète*, 53, 120.
Bouton (Claude), *poète et capitaine des Gardes de Charles-Quint*, 119.
Bouts (Thierry), *peintre*, 68, 88, 96.
Brabant (le Chancelier de), 12.
Brabon (Salvius), *père des Brabançons*, 171.
Bramante, *architecte*, 149.
Brandebourg (l'Électeur de), 25.
Brandebourg (Joachim de), *Gouverneur de Charles-Quint*, 32.
Brédeniers, *musicien*, 100.
Bréderode (Françoise de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 31.
Bretagne (Anne de), 14, 40, 80, 146, 147, 153, 154, 155, 156, 165, 172, 192, 193, 212, 231, 232.
Brian (André), *membre de l'Académie de Fourrière*, 147.
Bril (Paul de), *peintre*, 88.
Brixéis, 192.
Brodlein (Melchior), *peintre*, 68.
Brugghe (Jean Van den), *tapissier*, 95.
Brueghel (Pierre le Vieux), *peintre*, 84, 87.

Bruhier, *musicien*, 100.
Brumberghe (Etienne de), *tapissier*, 95.
Bruneel, *musicien*, 100.
Brutus, *père des Bretons*, 171, 172, 173, 182.
Bruver (Joachim), *orfèvre*, 98.
Bruxelles (Jean de), *architecte*, 77, 84.
Buda, *frère d'Attila et fondateur de Bude en Hongrie*, 173.
Budé, *humaniste*, 131.
Burgo (André de), *conseiller et ambassadeur de Maximilien Ier à la Cour de France*, 38, 39, 47.
Buysleden (Jérôme), *fondateur du Collège des Trois-Langues*, 123.

C

Cabel (François), *personnage proposé par Marguerite d'Autriche pour le siège de Conseiller ordinaire de la Chambre du Conseil en Hollande*, 45.
Campitoglio, *sculpteur*, 76, 78.
Candie (Pierre de), *duc de Venise*, 217.
Caravaggio (les), *Italiens réfugiés à Lyon*, 145.
Carloman, *roi de France*, 183.
Carondelet, *diplomate*, 38.
Carpaccio (Victor), *peintre*, 148.
Carré (Aimé), *sculpteur*, 76, 78,
Casimir (le Marquis), *agent politique de Marguerite d'Autriche*, 25.
Cassandre, *fille de Priam*, 192.
Castille (Jean de), *second mari de Marguerite d'Autriche*, 16, 17.
Castille (Jeanne de), *femme de Philippe le Beau*, 16.
Castor, 179.
Caulier, *diplomate*, 38.

César (Jules), 159, 173, 177, 205, 237.
Cham, 161, 174, 190.
Champier (Symphorien), *médecin lyonnais*, 143, 147, 210.
Chapiret (Eustache), *joaillier*, 98.
Charlemagne, 161, 162, 165, 169, 183, 216, 217.
Charles V, *roi de France*, 163, 205.
Charles VIII, *roi de France*, 11, 12, 14, 15, 16, 40, 72, 80, 135, 137, 143, 147, 217.
Charles-Quint, 25, 26, 27, 29, 31, 39, 40, 41, 45, 46, 51, 52, 71, 83, 93, 95, 109, 110, 111, 113, 119, 124, 131, 166.
Charles le Téméraire, 68, 80, 94, 99, 104, 105.
Chartier (Alain), 141, 219, 224.
Chartres (Jean de), *sculpteur*, 76.
Chartres (Philippe de), *architecte*, 72, 76, 78
Chastellain (Georges), *chroniqueur*, 63, 103, 107, 114, 141, 186, 202.
Chénier (André), 244.
Chevalet (Antoine), *poète*, 147.
Chevillard, *architecte*, 72.
Childéric I, 183.
Chiron, 181.
Chloé, 195.
Christiern II, *roi de Danemark*, 31, 83.
Cicéron, 114, 128, 205.
Cilly (Claude de), *diplomate*, 48.
Claeis (les), *peintres*, 86.
Claude (Madame), *fille d'Anne de Bretagne*, 155, 192.
Clève (Josse Van), *peintre*, 87.
Clèves (Philippe de), *parrain de Marguerite d'Autriche*, 11, 103.
Cleynaerts (Nicolas), *pédagogue*, 126.
Clodion, 183.
Clovis, 163, 178, 237.
Cluny (Ferry de), *évêque de Tournay*, 11.
Coclen (Conrad), *humaniste*, 123.

Cologne (l'Electeur de), 25.
Colomb (Christophe), 17.
Colomban (André), *architecte*, 72, 76, 78.
Colombe (François), *sculpteur*, 76.
Colombe (Michel), *sculpteur*, 77, 78, 80, 82, 153.
Colonna (François), *peintre*, 89.
Colonne (Guido de la), *écrivain*, 182, 183.
Compère, *musicien*, 100.
Conegliano (Cina da), *peintre*, 148.
Coninxloo (les), *peintres*, 83.
Constantin (le Grand), 222.
Corbeil (Gilles de), *médecin de Philippe le Bel*, 204.
Cordoue (Gonzalve de), 40.
Cornelius Nepos, 177.
Coucke (Pierre), *peintre*, 84.
Court (Benoit), *membre de l'Académie de Fourvière*, 147.
Courteville, *diplomate*, 25.
Courtrai (Jean de), *peintre sur verre*, 91.
Coxcie, *peintre*, 29, 67, 83, 86.
Crétin, *poète*, 107, 115, 136, 141.
Croy (Guillaume de), *gouverneur de Charles-Quint*, 32.
Crucquius, *humaniste*, 124.
Cujas, 131.

D

Dacier (Madame), 177.
Dagobert, 161.
Dante, 231.
Daphné, 238.
Daphnis, 195.
Dardanus, *fondateur de Troie*, 161, 174, 175, 184, 189.
Darès, *écrivain*, 176, 177, 199.

Daret (Jacques), *sculpteur*, 77, 84.
David (Gérard), *peintre*, 84.
Delaforest (Jacques), *peintre*, 145.
Desmaitres (Pierre), *médecin*, 35.
Despautère, 123.
Diacre (Paul), *secrétaire de Charlemagne*, 161.
Dictys, *écrivain*, 176, 177, 178, 199.
Dole (le Président de), *courtisan et poète*, 120.
Dominique (Pierre), *joaillier*, 98.
Dona Marine, *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 33.
Donatello, 81.
Dorac, *historien scythe*, 163.
Dorpe (Van der), *joaillier*, 98.
Doufflet (Gérard), *graveur*, 89.
Dow (Gérard), *peintre*, 79.
Dryus, *fondateur de Dreux*, 173.
Dumoulin (Charles), *jurisconsulte*, 131.
Dunois (Madame de), 12.
Dürer (Albert), 15, 67, 89.

E

Edin, *courtisan et poète*, 118.
Edouard IV, *roi d'Angleterre*, 12.
Étion, *père d'Andromaque*, 181.
Eunaon, *fils du roi Anténor*, 181.
Ennius, 160.
Erasme, 29, 32, 123, 126, 127, 131.
Ervine (Pierquin d'), *tapissier*, 95.
Evandre, 185.
Eve, 183.
Everardi (Nicolas), *père de Jean Second*, 125.
Eyck (les Van), *peintres*, 79, 84, 88, 90, 93.

F

Falconi (Andrea), *évêque de Molon, massacré par les Turcs en 1501*, 206.
Farnesio (le Cardinal de), 226.
Fénelon, 130.
Ferdinand le Catholique, 16, 17, 40.
Fiesole (Jérôme de), *sculpteur*, 76.
Fiesole (Mino da), 149.
Flore, 238.
Florennes (Rémacle de), *poète latin*, 124.
Floris (Diégo), *trésorier de Marguerite d'Autriche*, 49.
Floris (Frans), *peintre*, 67, 86, 87.
Forli (Melozzo da), 149.
Fossetier (Julien), *chroniqueur et poète*, 102, 110, 111, 116, 125.
Fournier (Hubert), *membre de l'Académie de Fourvière*, 147.
Fournier (Hugues), *frère du précédent*, 147.
Fra Angelico, *peintre*, 81.
France (Anne de), *femme de Pierre II de Bourbon*, 136, 231.
François Ier, *roi de France*, 26, 27, 28, 39, 40, 41, 64, 93, 94, 156.
François II, *duc de Bretagne*, 14, 80.
Francus ou Francion, *fils d'Hector*, 161, 163, 168, 170, 171, 175, 178, 183, 189, 199.
Frédégaire le Scholastique, *chroniqueur*, 161, 163.
Frédéric (comte Palatin), 25.
Frédéric, *père de Maximilien Ier*, 42.
Frellon, *imprimeur*, 146.
Froissard, 110, 112.
Fugger (les), *banquiers*, 25.

G

Gaguin (Robert), *chroniqueur*, 163, 206.
Gaillard (Jeanne), *femme poète*, 147.
Gaimar (Geoffroy), *chroniqueur*, 182.
Galatée, 179.
Galateus, *roi fabuleux de la Gaule*, 164, 174.
Gand (Gérard de), *enlumineur*, 99.
Gandar, 168, 201.
Ganelon, 183.
Gattinare (Mercurin de), *diplomate*, 30, 48, 70.
Gauvain, *personnage fameux des Chansons de Gestes*, 171.
Gaza (Théodore), *humaniste*, 148.
Gembloux (Sigebert de), *chroniqueur*, 161.
Ghiberti, *sculpteur*, 81.
Ghirlandajo, *peintre*, 149.
Gié (le Maréchal de), 212.
Gilles (Nicolas), *chroniqueur*, 193.
Gimel (Allobde de), *personnage dont les traits ont été gravés par Niccolo Spinello de Florence*, 147.
Giorgione, *peintre*, 80.
Giotto, *peintre*, 81.
Girinet (Philibert), *peintre*, 147.
Glasere (Marc de), *orfèvre*, 98.
Goes (Van der), *peintre*, 85, 86.
Goltz (Hubert), *peintre*, 86.
Gondi (les), *livrent les réfugiés à Lyon*, 145.
Gorgone (la), 186.
Gorrevod (Laurent de), *diplomate*, 38.
Goubat (Humbert), *sculpteur*, 76.
Granvelle (Perrenot de), *père du Cardinal de Granvelle*, 39.

Granvelle (le Cardinal de), 39.
Grapiœus (Cornélius), *poète latin*, 124.
Gravius, *fondateur de Grave*, 173.
Greban, *poète*, 141.
Grimani (le Cardinal), 99.
Gringoire (Pierre), 106, 206, 209, 213, 214, 215.
Groot (Gérard), *humaniste*, 122.
Gryphe (les), *imprimeurs*, 146.
Guégen (Guillaume), *personnage dont le tombeau se trouve à la cathédrale de Nantes*, 80.
Gueldre (le Duc de), 23.
Guerchy (Régnier de), *poète*, 114.
Guienne, *héraut de François Ier*, 27.
Guillaume le Breton, *chroniqueur*, 162.
Guise (le Duc de), 239.
Gurce (le Cardinal de), 25, 38.

H

Haleriga (Jean de), *tapissier*, 95.
Halicarnasse (Denys d'), 161.
Harbon XII, *fondateur de Harbonne* ou *Narbonne*, 173.
Hector, 107, 159, 163, 164, 168, 170, 171, 175, 178, 180, 193, 199, 237, 238, 239.
Hécube, 181, 192, 196.
Heemskerk (Martin Van Ven, dit), *peintre*, 86.
Hélène, 164, 165, 175, 179, 181, 183, 185, 187, 192.
Hennequin, *sculpteur*, 66.
Henri VII, *roi d'Angleterre*, 22, 24, 40, 42.
Henri VIII, *roi d'Angleterre*, 23, 24, 40, 83, 100.
Henriet, *architecte*, 153.
Hercule, 171, 172, 174, 178, 179, 181, 237.
Hermione, 238.

Hesdin (Jean), *courtisan et poète*, 53.
Hésione, *sœur de Priam*, 186.
Hespérie, 193.
Hespérus, *père des Hespériens* ou *Espagnols*, 171.
Heyle (Barbe de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 33.
Hipsalus, *fondateur d'Hipsalis* ou *Séville*, 173.
Hochstrate (le Comte de), *chevalier d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 29.
Hochstrate (la Comtesse de), *dame d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 29.
Hœen (François), *tapissier*, 95.
Homère, 160, 170, 175, 176, 177, 178, 180, 199, 201.
Hongrie (Louis de), 93.
Hongrie (Marie de), 83, 93.
Hoorn (Jacques Cératin de), *humaniste*, 124.
Hoppers, *jurisconsulte*, 131.
Horebout (Gérard), *peintre*, 83, 99,
Horebout (Suzanne), *fille du précédent, peintre*, 99.
Hornes (la Comtesse de), *amie de Marguerite d'Autriche*, 33, 121, 122.
Hornes (Jean de), *personnage recommandé à Maximilien par Marguerite d'Autriche*, 45.
Houppe (Henri à la), *peintre*, 88.
Huclam (Mademoiselle), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche et poète*, 121.
Huguetan, *imprimeur*, 146.
Hunibald, *historien scythe*, 163.

I

Icare, 219.
Idoménée, 176.

Ilione, *femme de Bavo, roi de Phrygie*, 181, 192.
Inoge, *fille de l'empereur de Grèce, Pindarus*, 172.
Isaac (Henri), *musicien*, 100.
Isabelle, *fille de Philippe le Beau*, 31.
Isabelle la Catholique, 16, 17.
Italus, *père des Italiens*, 171.

J

Jacquemons, *peintre sur verre*, 91.
James (Thomas), *personnage dont le tombeau se trouve à Dol en Bretagne*, 80.
Japhet, 190.
Jasius Janigena, *roi fabuleux de la Gaule*, 164, 181.
Jean sans Peur, 71.
Jehannin, *peintre*, 84.
Joachim Calabrois, *ermite*, 226.
Juif-Errant (le), 183.
Jules II, *pape*, 22, 38, 40, 83, 150, 204, 208, 211, 212, 213, 214, 220, 221, 222, 223, 225, 228.
Junon, 167, 187, 188, 194.
Jupiter, 161, 174, 187, 189, 190, 238, 239.
Juste (les), *sculpteurs*, 80.
Justin, *historien*, 161.
Justiniani (Demetrio), 208.

K

Kampen (Jean), *humaniste*, 121.
Keldermans, *architecte*, 72.
Key (Guillaume), *peintre*, 86.

L

Labbé (Louise), *femme poète*, 147.
Ladan (Nicaise), *chroniqueur et poète*, 102, 106, 108, 109, 110, 115, 116, 117, 125.
Lætus Pomponius, *humaniste*, 148.
Lairesse (Gérard de), *peintre et graveur*, 89.
Lampson, *peintre*, 86.
Lancelot, *personnage fabuleux des Chansons de Gestes*, 171.
Lannoy (François de), *personnage dont le tombeau se trouve à Folleville*, 80.
Laodice, *femme d'Elycaon de Thrace*, 181.
Lathen (Van), *joaillier*, 98.
Lauzun (le Duc de), 179.
Lavinia, *femme d'Enée*, 171.
Leclerc (Nicolas), *peintre*, 115.
Lemaire (Jehan), 29, 72, 77, 107, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 145, 148, 152, 153, 154, 156, 158, 161, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 175, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 190, 191, 195, 199, 201, 203, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 230, 233, 235, 238, 239, 241, 245, 246, 247.
Léon X, 24, 40, 83.
Léopardi, *sculpteur vénitien*, 118.
Lepère (Loys), *orfèvre*, 146.
Lessard (Guichard de), *suffragant de l'Archevêque de Lyon*, 147.
Lethen (Van), *peintre*, 84.
Leveau (Jean), *poète*, 41.
Leyde (Lucas de), *peintre et graveur*, 89.
Lippi (Filippino), *peintre*, 149.

Liquerque, *courtisan et poète*, 53.
Loignart (Antoine), *agent au service de Marguerite d'Autriche*, 35.
Lombard (Lambert), *peintre*, 83, 86, 89.
Lombeke, *tapissier*, 95.
Longueville, *officier français fait prisonnier à la journée des Eperons*, 24.
Lorraine (Jean de), *architecte*, 153.
Lorris (Guillaume de), 103, 115.
Louhans (Jehan de), *sculpteur*, 76.
Louis XI, 11, 64, 104, 135, 205.
Louis XII, 23, 24, 40, 50, 64, 72, 80, 136, 137, 138, 143, 147, 150, 151, 155, 156, 163, 165, 169, 203, 205, 206, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 218, 219, 222, 224, 230, 233.
Lucain, 206.
Lugdus XIII, *fondateur de Lyon*, 173.
Luther, 40 229.
Luxembourg (Louis de), *protecteur de Lemaire*, 137, 231, 238.

M

Macropède (Georges), *humaniste*, 123.
Maguntius, *fondateur de Mayence*, 173.
Magus, *roi fabuleux de la Gaule*, 174.
Mahomet, 220.
Maintenon (Madame de), 130.
Male (Louis de), *comte de Flandre*, 68.
Manéthon, *historien*, 110 163, 174, 175, 190, 191.
Mansfeld (le Comte de), *diplomate*, 25.
Mantegna, 88 149.
Marche (Olivier de la), *chroniqueur*, 107, 114, 186.
Marcomir, *roi fabuleux de la Gaule*, 163, 183.

Marcs (Jacques des), *joaillier*, 91.
Marius, 238.
Mark (Philippote de la), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 34.
Marmoutiers (Jean de), *chroniqueur*, 161.
Marnef (Geoffroy de), *imprimeur*, 155.
Marnix (Jean de), *contrôleur des travaux de Brou*, 152.
Marot (Clément), 206, 236.
Marot (Jean), *père du précédent*, 107, 205, 208, 209, 210, 232.
Massé (Chrestien), *humaniste*, 126.
Matharon de Sélignac, *personnage dont les traits ont été gravés par Nicolo Spinello de Florence*, 147.
Maubeuge (Jean de), *peintre*, 29, 83, 89, 95, 96.
Maximilien Ier, 11, 14, 16, 21, 23, 24, 27, 31, 32, 33, 38, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 58, 68, 83, 104, 132, 217.
Mayence (l'Électeur de), 25.
Mazin (Guillaume de), *architecte*, 72.
Mécrane (Ferdinand de), *soldat au service de Marguerite d'Autriche*, 41.
Meire (Van der), *peintre*, 84.
Memlinc (Jean), *peintre*, 68, 79, 84, 88.
Mendosze (Don Inigo de), *personnage recommandé à Maximilien par Marguerite d'Autriche*, 44.
Ménélas, 176, 179, 199.
Mercator (Gérard), *géographe*, 131.
Mercure, 180, 187.
Mérovée, *roi de France*, 183.
Merx, *orfèvre*, 98.
Meschinot, *poète*, 106, 115.
Metsys (Quentin), *peintre*, 85.
Meung (Jean de), 103, 115, 230, 231.
Meyt (Conrad), *sculpteur*, 77, 78, 80.
Michault, *poète*, 114.
Mirais, *peintre*, 79.

Millet, *poète*, 141.
Molière, 129, 130.
Molinaer, *peintre*, 88.
Molinet (Jean), *chroniqueur et poète*, 16, 63, 102, 103, 104, 106, 107, 114, 115, 125, 134, 141, 148, 186, 202, 233, 234.
Monéta (Jean), *musicien*, 44
Monmouth (Geoffroy de), *chroniqueur*, 182.
Montmorency, *personnage célébré par Ronsard*, 239.
Morus (Thomas), 129.
Mos (Jean), *personnage dont les traits ont été gravés par Niccolo Spinello de Florence* 147.
Mostert (Jean) *peintre*, 83.
Mouskès (Philippe) *chroniqueur*, 183, 184.
Mudée (Gabriel), *jurisconsulte* 131.

N

Nœvius, 160.
Namnes, *fondateur de Nantes*, 173.
Nannius, *humaniste* 123.
Nennius, *chroniqueur*, 182.
Népotis, *musicien*, 100.
Nestor, 239.
Neufchatel (Nicolas), *peintre*, 84.
Neuville (Marguerite de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 34.
Nicéphore, *soutenu par les Vénitiens contre Charlemagne*, 217.
Nimègue (Jean de), *joaillier* 98.
Noé, 161, 174, 190, 191.
Novi (Paul de), *doge de Venise*, 207.

O

Ockeghem, *musicien*, 100.
Œnone, *femme de Pâris*, 179, 180, 195, 197.
Ogier le Danois. 183.
Oppenem (Pierre Van), *tapissier*, 95.
Orléans (le Duc d'), 71.
Orléans (Marie d'), *sœur de Louis XII*, 136.
Orley (Van), *peintre*, 29, 83, 86, 93, 95, 96.
Orose (Paul), 227.
Osiris, *roi fabuleux de la Gaule*, 164, 174, 190.

P

Palisse (La), *officier français fait prisonnier à la journée des Éperons* 24, 219.
Pallas. 167, 185, 187, 188 194.
Pallavicino (Jéronimo), *poète*, 206.
Panthus, 178.
Paris, 162 164, 165, 166, 167, 171, 176, 179, 180, 183, 186, 187, 194 195, 196, 197. 199.
Parvy (Guillaume), *orateur*. 172.
Pascal, 202.
Pasquier (Etienne). 14, 246.
Passaige, *musicien*, 100.
Paterin (Claude), *membre de l'Académie de Fourvière*, 147.
Patinir (Joachim), *peintre*, 87.
Patrocle, 164, 239.
Paul (Émile), *chroniqueur*, 163, 206.
Pazzi (les), *Italiens réfugiés à Lyon*, 145.

Peck (Pierre), *jurisconsulte*, 131.
Pélée, 181, 192.
Pépin le Bref, 183.
Perréal (Jean), 14, 72, 73, 77, 80, 82, 91, 142, 145, 147, 152, 153, 180.
Pétrarque, 219.
Phala, *gouverneur de la Syrie*, 178.
Pharamond, 183.
Phébus, 238.
Philelphe, *humaniste*, 148.
Philibert le Beau, *mari de Marguerite d'Autriche*, 18, 20, 21, 34, 35, 55, 70, 75, 77, 78, 82, 93, 101, 139, 237.
Philippe Auguste, 162, 204.
Philippe le Beau, *frère de Marguerite d'Autriche*, 16, 21, 31, 95, 138.
Philippe le Bel, 204, 205.
Philippe le Bon, 68, 94, 99, 105.
Philippe le Hardi, 66, 68, 94, 99, 105.
Phorcys, *fondateur de Phorcen en Franconie*, 173.
Picot, *courtisan et poète*, 53, 118.
Pindarus, *empereur de Grèce*, 172.
Pio (Albert), *diplomate*, 38.
Pisan (Christine de), 113, 162.
Planci (Mademoiselle de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 121.
Platina, *historien*, 227.
Plume (Grisepère de), *joaillier*, 98.
Plutarque, 161.
Polentan (Hostase), *seigneur de Ravenne*, 218.
Pollux, 179.
Polydamas, *chevalier troyen*, 178.
Polyxène, 192.
Poupet (Monseigneur de), *courtisan et poète*, 53.
Pourbus (les), *peintres*, 67, 87.
Poussin (le), 88.

Poyтel (Jacques), *personnage recommandé à Maximilien par Marguerite d'Autriche*, 44.
Prant (Charlotte de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 33.
Prés (Josquin des), *musicien*, 100.
Prévost (Jean), *peintre*, 145.
Priam, 134, 161, 162, 163, 164, 166, 168, 170, 172, 173, 176, 179, 181, 186 196.

Q

Quercia (Giacomo della), *sculpteur*, 81.
Quintilien, 128.

R

Rabelais, 147, 184.
Radewyns (Florent), *humaniste*, 122.
Raimondi (Marc-Antoine), 89.
Raphael, 86.
Raulin, *diplomate*, 38.
Ravestain (le Seigneur de), *conduit en France Marguerite d'Autriche fiancée à Charles VIII*, 12.
Régnault (Guillaume), *sculpteur*, 76, 77.
Rémi du Puys, *chroniqueur*, 102, 111, 153.
Rémusat (Madame de), 130.
Rescius, *humaniste*, 123.
Rigord, *chroniqueur*, 162.
Robbia, (Luca della), *sculpteur*, 81.
Robertet, 141, 206.
Rochefort (François), *peintre*, 145.
Rogemont (Amé de), *architecte*, 72.

Rohan (François de), *archevêque de Lyon*, 147.
Rolin (Jean), *sculpteur*, 76, 78.
Romus, *fondateur de Romans en Dauphiné*, 173.
Ronsard, 170, 201, 236, 239, 240, 241, 243, 244, 246.
Roricon, *chroniqueur*, 161.
Roubrouck (Jean de), *tapissier*, 95.
Roville, *imprimeur*, 146.
Rubens, 88, 202.
Rue (Pierre de la), *musicien*, 100.

S

Saint-Bernard, 75.
Saint-Bertin (l'Abbé de), 12.
Saint-Bonaventure, 75.
Saint-François d'Assise, 75.
Saint-Gelais (Jean de), *chroniqueur*, 206, 209, 227.
Saint-Paul, 227.
Saint-Vallier (le Seigneur de), 12.
Saint-Victor (Hugues de), *chroniqueur*, 161.
Saix (Antoine du), *poète bressan*, 35.
Salomon (Bernard), *peintre*, 145.
Salluste, 161, 177.
Samothes, *roi fabuleux de la Gaule*, 174.
Sarpédon, 164.
Sauvage (Jean le), *courtisan et poète*, 53.
Savoie (le Bâtard de), 18.
Savoie (Louise de), 27, 40, 41, 69.
Saxe (l'Electeur de), 25.
Scève (Maurice), *poète*, 147.
Scévola, 237.
Schoreel (Jean), *peintre*, 83, 86.
Scipion, 237, 238, 239.
Second (Jean), 29, 124, 125.

Secret (Madame du), *nourrice de Marguerite d'Autriche*, 13.
Senèque, 227.
Séraphin, *poète*, 156.
Serins (Benoit de), *sculpteur*, 76.
Serlio, *peintre*, 94.
Seyssel (Claude de), *chroniqueur*, 206, 210.
Sicambria, *sœur du roi Priam*, 168.
Sicile (Diodore de), 161.
Sleidanus, *historien*, 124.
Slutter (Claux), *sculpteur*, 66, 76, 80.
Spinello (Niccolo), *graveur*, 147.
Standonck (Jean), *humaniste*, 123.
Stuart (Bérard), *personnage dont les traits ont été gravés par Niccolo Spinello de Florence*, 147.
Sturm (Jean), *pédagogue*, 124.
Suavius (les), *peintres*, 89.
Stach (Ismail), 220, 221.

T

Terburg, *peintre*, 79.
Terrasson (Pierre), *sculpteur*, 76, 78, 79, 146.
Thétis, 181, 192.
Thibaut, *sculpteur*, 76.
Thomas-a-Kempis, 123.
Thomassin (Claude), *ami de Perréal*, 143.
Tite-Live, 161, 227.
Titien (le), 89.
Tolède (l'Archevêque de), 17.
Tolède (Gonzalve de), *membre de l'Académie de Fontevière*, 147.
Tolosus, *fondateur de Toulouse*, 173.
Tombe (Van der), *tapissier*, 95.

Tornus, *fondateur de Tournay*, 173.
Torrentino (les), *italiens réfugiés à Lyon*, 145.
Tournes (Jean de), *imprimeur*, 146.
Tradonic (Pierre), *vénitien assassiné par ses compatriotes*, 217.
Trébizonde (Georges de), *humaniste*, 148.
Treschel (Jean de), *imprimeur*, 146.
Treschel (Thalie), *fille du précédent*, 146.
Trèves (l'Electeur de), 25.
Triboulet, 155.
Tristan, *personnage fabuleux des Chansons de Gestes*, 171.
Trithème (Jean), *chroniqueur*, 163, 178.
Trivulce, 219.
Troyes (l'Evêque de), 18.
Tubarch, *peintre*, 84.
Turnus, *fondateur de Tours*, 173, 185.
Tuscus, *père des Toscans*, 164, 171, 174.

U

Ulysse, 239.
Urbin (le Cardinal d'), 212.
Urséol (Othon), *vénitien persécuté par ses compatriotes*, 217.
Urséus, *vénitien assassiné par ses compatriotes*, 217.

V

Vacca, *précepteur de Charles-Quint*, 32, 51.
Vaghenakère (Herman de), *architecte*, 72.
Valentine (Madame), *aïeule paternelle de Louis XII*, 218.
Valkenborg (les Frères), *peintres*, 88.

Valla (Laurent), *humaniste*, 175, 222.
Vambelli (Gilles), *sculpteur*, 76, 78.
Varennius, *humaniste*, 124.
Vasco de Gama, 66.
Vavasori, *peintre*, 89.
Velleius Paterculus, 161.
Vendeville (Jean), *fondateur de l'Université de Douai*, 131.
Vénus, 180, 187, 194, 243.
Vermeyen (Jean), *peintre*, 83.
Verre (Mademoiselle de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche et poète*, 121.
Villeneuve (Humbert de), *membre de l'Académie de Fourvière*, 147.
Villon, 114.
Vinci (Léonard de), 84.
Virgile, 160, 170, 173, 206, 238.
Viterbe (Annius de), *dominicain*, 163, 174.
Vivès (Louis), *humaniste*, 32, 126, 128, 129, 130.
Vorst (Van), *architecte*, 70.
Voss (Martin de), *peintre*, 87.
Vulcain, 181.
Vulteius, *poète latin*, 147.

W

Wace (Robert), *chroniqueur*, 182, 184.
Walter (Frédéric), *peintre sur verre*, 94.
Wamèse, *jurisconsulte*, 131.
Warenghien (Pierre de), *tapissier*, 95.
Wasthald, *historien scythe*, 163.
Wesenbeke (Mathieu de), *jurisconsulte*, 131.
Wessel, *humaniste*, 123.

Millet, *poète*, 141.
Molière, 129, 130.
Molinaer, *peintre*, 88.
Molinet (Jean), *chroniqueur et poète*, 16, 63, 102, 103, 104, 106, 107, 114, 115, 125, 134, 141, 148, 186, 202, 233, 234.
Monéta (Jean), *musicien*, 44
Monmouth (Geoffroy de), *chroniqueur*, 182.
Montmorency, *personnage célébré par Ronsard*, 239.
Morus (Thomas), 129.
Mos (Jean), *personnage dont les traits ont été gravés par Niccolo Spinello de Florence* 147.
Mostert (Jean) *peintre*, 83.
Mouskès (Philippe) *chroniqueur*, 183, 184.
Mudée (Gabriel), *jurisconsulte* 131.

N

Nœvius, 160.
Namnes, *fondateur de Nantes*, 173.
Nannius, *humaniste* 123.
Nennius, *chroniqueur*, 182.
Népotis, *musicien*, 100.
Nestor, 239.
Neufchatel (Nicolas), *peintre*, 84.
Neuville (Marguerite de), *demoiselle d'honneur de Marguerite d'Autriche*, 34.
Nicéphore, *soutenu par les Vénitiens contre Charlemagne*, 217.
Nimègue (Jean de), *joaillier* 98.
Noé, 161, 171, 190, 191.
Novi (Paul de), *doge de Venise*, 207.

O

Ockeghem, *musicien*, 100.
Œnone, *femme de Pâris*, 179, 180, 195, 197.
Ogier le Danois, 183.
Oppenem (Pierre Van), *tapissier*, 95.
Orléans (le Duc d'), 71.
Orléans (Marie d'), *sœur de Louis XII*, 136.
Orley (Van), *peintre*, 29, 83, 86, 93, 95, 96.
Orose (Paul), 227.
Osiris, *roi fabuleux de la Gaule*, 164, 174, 190.

P

Palisse (La), *officier français fait prisonnier à la journée des Éperons* 24, 219.
Pallas, 167, 185, 187, 188 191.
Pallavicino (Jéronimo), *poète*, 206.
Panthus, 178.
Paris, 162 164, 165, 166, 167, 171, 176, 179, 180, 183, 186, 187, 194 195, 196, 197, 199.
Parvy (Guillaume), *orateur*, 172.
Pascal, 202.
Pasquier (Etienne), 14, 246.
Passaige, *musicien*, 100.
Paterin (Claude), *membre de l'Académie de Fourvière*, 147.
Patinir (Joachim), *peintre*, 87.
Patrocle, 164, 239.
Paul (Émile), *chroniqueur*, 163, 206.
Pazzi (les), *Italiens réfugiés à Lyon*, 115.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 5-6
Liste des documents cités dans l'ouvrage..... 7-9

CHAPITRE PREMIER

Vie de Marguerite d'Autriche

Enfance de Marguerite, son mariage avec Charles VIII, son éducation en France..... 11-15
Son second mariage avec Jean de Castille..... 16-17
Son troisième mariage avec Philibert le Beau..... 18-20
Son veuvage et son départ pour les Pays-Bas..... 21-22
Marguerite Gouvernante générale des Pays-Bas 23-24
Son rôle politique..... 24 28
Sa vie intime au palais de Malines..... 29-34
Ses dernières années, sa mort..... 34-36

CHAPITRE II

Œuvres de Marguerite

Ses lettres et ses correspondants..... 37-39
Ses lettres politiques..... 39-41
Ses lettres intimes..... 41-53
Ses poésies, les manuscrits..... ..... 53 55
Caractère mélancolique de ses poésies..... 55-62
Marguerite et ses filles d'honneur..... 62 63
Conclusion..... 63-64

CHAPITRE III

Les Arts aux Pays-Bas pendant la régence de Marguerite

	Pages.
Ce que les arts doivent à Marguerite	65-70
Brou	70-73
L'architecture	73-76
La sculpture	76-82
La peinture	82-88
La gravure	88-91
La peinture sur verre	91-94
La tapisserie	94-97
L'orfévrerie	97-99
La miniature	99-100
La musique	100
Conclusion	100-101

CHAPITRE IV

Les Lettres aux Pays-Bas pendant la régence de Marguerite

Ce que les lettres doivent à Marguerite	102
L'histoire	102-113
La poésie française	113-117
La poésie française à la cour de Marguerite	117-122
Les humanités	122-124
La poésie latine	124-126
La pédagogie	126-130
Le droit	130-131
La géographie	131-132
La philosophie	132-133
Conclusion	133

CHAPITRE V

Vie de Jehan Lemaire

	Pages.
Jeunesse de Lemaire	134-135
Lemaire clerc de finances du duc Pierre II de Bourbon.	135-136
Lemaire précepteur de Claude de Balleure	136-137
Lemaire secrétaire de Louis de Luxembourg	137-139
Lemaire judiciaire de Marguerite d'Autriche	139-141
Lemaire amoureux	141-142
Ses relations avec Perréal et les artistes lyonnais	142-143
La Renaissance à Lyon	143-148
Voyages de Lemaire à Venise et à Rome	148-149
Son retour en France	149 150
Lemaire entrepreneur de bâtiments	150-153
Lemaire à la Cour de France	153-155
Ses poésies inédites	155-156
Sa mort	156-157

CHAPITRE VI

Lemaire historien

Causes qui ont provoqué les Illustrations de Gaule	158-164
Plan bizarre des Illustrations	164-166
But des Illustrations	166-171
Leur popularité	171-173
Sources des Illustrations	173-174
L'antiquité dans les Illustrations	174-181
Le moyen âge dans les Illustrations	181-186
Influence de l'École bourguignonne sur les Illustrations.	186-189
Originalité des Illustrations	189-201
Conclusion	201-202

CHAPITRE VII

Lemaire polémiste officiel

Pages.

La littérature d'Etat sous Louis XII..... 203-205
Usage que Louis XII a fait de la plume de certains écrivains dans ses démêlés avec les Turcs, les Génois, les Vénitiens et Jules II..... 205-212
Les Clercs de la Basoche et Jules II..... 212-213
Gringoire et Jules II..... 213-216
Lemaire et les Vénitiens..... 216-220
Lemaire et Jules II..... 220-224
Importance des pamphlets de Lemaire..... 224-228
Conclusion..... 228-229

CHAPITRE VIII

Lemaire poète

Jusqu'à quel point Lemaire appartient-il encore au moyen âge..... 230-232
Lemaire et Jehan Marot..... 232-233
Lemaire disciple des grands Rhetoricqueurs..... 233-235
Originalité de Lemaire..... 235-236
Lemaire annonce et prépare Ronsard..... 236-245
Ce qui a manqué à Lemaire..... 245-246
Conclusion..... 246

Conclusion..... 247

Répertoire alphabétique des noms propres cités dans l'ouvrage..... 249

Vu et lu

en Sorbonne, le 21 mars 1887,

Par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer.

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

3 2044 011 687 001

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

SEP 1991

2392883

25 JAN 3060